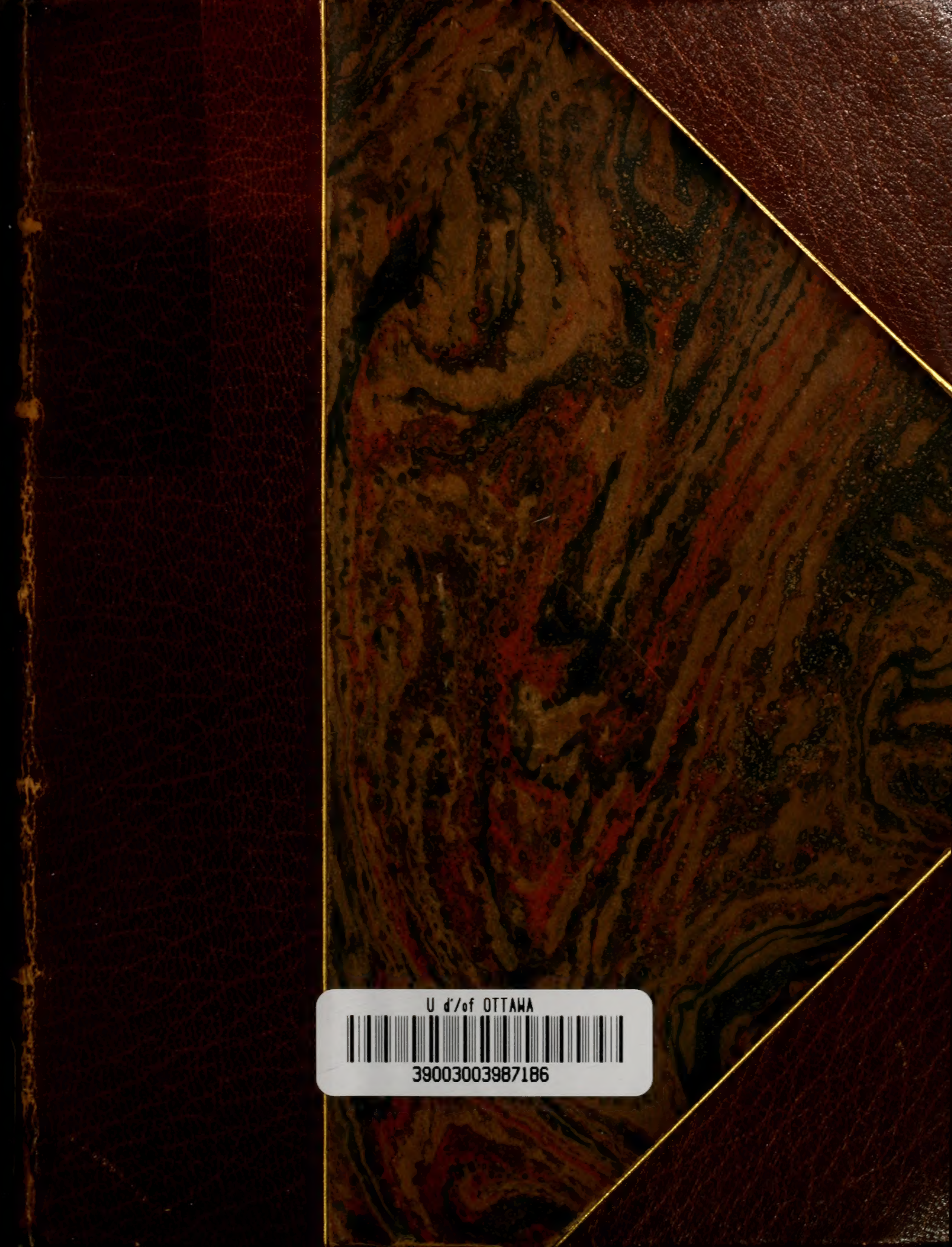

U d'/of OTTAWA
39003003987186








30

HENRY BATAILLE

LA QUADRATURE DE L'AMOUR



Troisième mille

CHEZ EUGENE FASQUELLE
ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS
1920

LA QUADRATURE DE L'AMOUR

OUVRAGES DE HENRY BATAILLE

POÉSIES

La Chambre blanche (*épuisé*). . . . . 1 vol.
Le Beau Voyage. Édition définitive. (6e mille) (Fasquelle). 1 vol.
La Divine Tragédie. (9e mille) (Fasquelle) . . . . . . 1 vol.
La Quadrature de l'Amour (Fasquelle) . . . . 1 vol.

ALBUM

Têtes et Pensées. 22 lithographies originales (Ollendorff) 1 vol.

THÉATRE

La Lépreuse — Ton Sang (*Mercure de France*). . . . . 1 vol.
L'Enchantement — Maman Colibri. (4e mille) Fasquelle) 1 vol.
La Vierge Folle. (7e mille). (Fasquelle) . . . . 1 vol.
Résurrection, d'après Tolstoï (Fasquelle). . . . . 1 vol.
Le Masque — La Marche nuptiale. Précédé d'une *Étude sur le Théâtre* (4e mille). (Fasquelle). . . . . . . 1 vol.
La Femme nue — Poliche (Fayard) . . . . 1 vol.
Le Scandale — Le Songe d'un soir d'amour (Fayard) 1 vol.
L'Enfant de l'Amour (Fayard) . . . . 1 vol.
L'Amazone — Les Flambeaux. (3e mille) (Fasquelle) . 1 vol.

CRITIQUE

Écrits sur le théâtre (Crès). . . . . 1 vol.

A PARAITRE

Le Phalène.
Les Sœurs d'amour.
Notre Image.
L'Animateur.

HENRY BATAILLE

LA QUADRATURE DE L'AMOUR

TROISIÈME MILLE

CHEZ EUGÈNE FASQUELLE
ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

1920

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

50 exemplaires sur papier du Japon numérotés à la presse

POÈME LIMINAIRE

Les seuls bons vers, assure-t-on,
Que l'homme ait écrits sur l'amour,
Ce sont les vers de mirliton.
Et d'abord ce sont les plus courts.
Les mauvais vers sont toujours longs.
Que voulez-vous? Je le regrette,
On n'est pas tous les jours poète !...
Mirliton tontaine et ton-ton,
Vieux proverbes, vieux acrostiches,
Rimes pauvres ou rimes riches,
Amour, amour... beau mirliton !...
Lève ton pupitre et dans l'ombre,
Collégien, écris mal, mais vite !
Que tes vers bâclés aient le nombre
Des pétales des marguerites.
Sois naïf avec quatre mots,
Sois sincère avec quatre larmes.
Ne t'inquiète pas des vers faux.
Les plus faux ont souvent le charme
Que les meilleurs n'ont pas connu.

. . . .

J'ai voulu chercher un moyen
D'être aussi le vieux collégien
Qui veut placer son cœur tout nu.
J'ai voulu ; et, baissant le ton
De la lyre et de sa superbe,
Sur toi, vieux chiffon, vieux proverbe,

J'ai fait des vers de mirliton.
Je ne sais s'ils sont assez bêtes
Et j'ai le remords qu'ils ne soient
Encor que des vers de poète,
Et toujours encombrés de moi.
Bah ! qu'importe ! A chaque douleur,
A tout rire, à toute ironie,
A tous les moments de la vie,
A toutes les larmes du cœur,
Enfant, que tu m'as fait verser,
J'ai déposé sur ce papier
Les baisers naïfs de ma plume.
J'ai pris les meilleurs, réservant
Les plus mauvais pour le volume,
(Ça, toujours, naturellement !)
Et puis, j'ai tiré de ma poche
Le mirliton et le faux-nez.
Sur le roseau parcheminé,
Sur la flûte à la double encoche,
J'ai bien collé chaque poème,
Dictons bêtas, mauvais quatrains...
Comme c'était, il m'en souvient,
Par un beau soir de mi-carême
(A moins que ce fût un matin !)
Et que la foule indifférente
Pressait son flot sur le chemin,
Avec l'air de deux qui plaisantent,
Mais avec plus d'émotion
Que nous ne le laissions paraître,
Nous avons ouvert la fenêtre,
Et j'ai lancé le mirliton !

LE VISAGE DE L'AMOUR

LE VISAGE DE L'AMOUR

Chacun le voit différemment. Chacun le sien.
C'est le seul qui soit vrai. Illusion charmante
Que soupirent deux vers d'un madrigal ancien
Qu'un poète a rimé pour l'éternelle amante :
« Dis-moi, ma dame, au vray, dis-moi si tes yeux verts
Ne sont pas ceux qu'on dit que l'amour tient couverts ? »
Mais quand le vieil aède écrivit ce distique,
Il nourrissait un doute au fond du cœur ! Sans quoi,
Eût-il donné un sens aussi problématique
Au madrigal dont les premiers mots sont : dis-moi ?...
Lorsque la certitude exige une réponse,
C'est que le cœur déjà balbutie et renonce.
J'incline à suspecter la suite d'un discours
Trop incertain... Ah ! le visage de l'Amour !
On doute encor de lui quand il se manifeste,
Et lorsqu'on croit le voir, à deux pas, face à face...
C'est quelquefois celui de la femme qui passe.
Ce n'est jamais celui de la femme qui reste.

LUMIÈRE DU MOT

A peine l'avez-vous prononcé ce grand mot
Qu'un goût de feu vous monte à la bouche aussitôt.
Qu'est-ce qu'il nous évoque, à son appel, cet astre?
De la force, de la beauté, de la lumière.
L'Amour ! Il éblouit d'abord ce qu'il éclaire,
Et la splendeur du mot nous cache le désastre.
Ainsi, quand le clairon sonne, c'est de la gloire
Qu'il entraîne avec lui et qu'il chante à tue-tête.
Il agite toujours l'idée de la victoire,
Jamais celle de la défaite.

L'AMOUR, ENFANT DE POÈME

Nous avons fait l'idée de l'amour bien plus belle
Que la chose ne l'est dans la réalité.
Une pareille opiniâtreté
Dans l'erreur, nous permet-elle,
Nous, à qui les ancêtres ont transmis
La persuasion que ce petit mot « j'aime »
Ouvre le champ à tous les paradis,
De dire que l'amour est enfant de Poème?

Dites pourquoi, bel amour, vous allez
Droit devant vous, les yeux bandés?
— C'est pour marcher d'un pas plus ferme
Vers le destin,
Pour ignorer quel est le terme
De mon chemin.
Je suis reconnaissant à la pitié humaine
D'avoir serré le nœud fortement sur mon front.
Ainsi marchent les condamnés quand on les mène
Au poteau d'exécution !
Ami, ne me plains pas si j'ai perdu l'usage
Des yeux que m'a ravis quelque maître irrité,
Car c'est dans cette ardente et claire cécité
Que je puise tout mon courage.

Passant, si tu t'en vas vers la cité d'Amour,
Lève la tête et lis les deux mots du trajet :
Sur la porte par où tu dois entrer : TOUJOURS !
Sur la porte par où tu dois sortir : JAMAIS !

L'ENFANCE ÉTERNELLE

Sapho, vieillie, s'est lamentée : « Virginité,
Virginité, je ne reviendrai plus vers toi ! »
Ne plus être jamais ce que l'on a été,
Ne plus pouvoir monter à la source de soi,
C'est l'éternel remords de l'homme et de la femme.
Écarter les roseaux de la première rive,
Comme Narcisse, avec sa pâleur maladive,
Tend ses bras amoureux à quelque source en larmes,
C'est l'impossible appel vers l'impossible amour !
Mais ce cri qui sortit tout saignant de tes stances,
Qui lança l'anathème au plus vain des retours,
Pleure-t-il ta jeunesse ou bien ton innocence?
Je doute de ton cri, ô prêtresse hypocrite !
Je n'y lis pas l'orgueil des pudeurs souveraines.
Ce que dans le passé ce cri-là ressuscite,
Ce n'est pas la candeur suprême : c'est la tienne;
Une virginité dont le désir sournois
Rêverait à nouveau d'inaugurer la vie,
Mais pour se redonner une seconde fois !...
Moi, je voue au passé un regret moins impie.
Lorsque mon souvenir, chasseur qui flaire et rôde,
Ou chien quêteur parmi les bruyères fanées,
Remonte au prime émoi des anciennes années,
Ce que j'y cherche, c'est la place toute chaude
D'où s'est levé jadis notre premier désir !
Place sacrée que l'âme au loin sent tressaillir !
Place indistincte, unique, émouvante, un peu triste,
Où *cela* commença, — cela, le vieux parfum,

La chose inexprimable et sacrée pour chacun,
Place à jamais déserte où plus rien ne subsiste
Qu'un vague arome qui se refuse à mourir
Et s'éparpille encor dans l'air du souvenir,
Mais d'où, — vers quel destin ? — s'est élancée, un jour,
Bras tendus, la chair jeune et fraîche de l'Amour !
Et tout ce que je pleure à jamais, c'est ceci :
De ne pouvoir plus être, une heure, un tout petit,
Au désir neuf, qui veut se trouver et qui n'ose
Ni le risque du mot ni celui de la chose,
Ce petit qui demeure, œil flambant, joue en fièvre,
Savourant ce mélange inventif que procure
La véhémence en soi de la tendresse obscure
Et la timidité douloureuse des lèvres.

CI-GIT
Les passions de notre enfance :
Je suis leur veuf inconsolé, le veuf immense
Qui se complaît dans leur esprit.

En elles je salue le désir sans mélange,
L'instinct pur qui s'élève au soleil et qui met
La gaîté du démon dans l'œil teinté de l'ange.
Mes défuntes ne m'ont laissé que des regrets.
Dans la paix des cieux qu'elles dorment !

Rien ne les contristait jadis, rien, que l'obstacle,
A cet âge où l'enfant ne fait qu'un tout informe
Du baiser qu'on ébauche et du devoir qu'on bâcle.
En belles robes de vacances,
Mêlant leurs jeux, mêlant leurs danses,
Elles portaient joyeusement
Leur naïve impudicité.
Elles ont disparu sans qu'on ait su comment !
Ave, pauvres sœurs, *Ave* !

Elles participaient de ces grandes candeurs
Qui, jour à jour, dans chaque enfant,
S'envolent un peu plus du colombier du cœur.
(Ces passions plus tard hantent le souvenir
D'un grand retour désespéré).
Oremus ! tout est passé.

O vous que je n'ai pas vu mourir !
Votre trépas prématuré
Ne m'a rien enlevé de vos grâces amies.
Je vis en vous, vous qui dormez !

Depuis, vers tant de buts, nous nous sommes hâtés,
Nous avons tant froissé de couronnes péries
Que nous ne trouvons pas injuste qu'on sourie
De ces robustes Antigones,
Filles du clair été ou du sensible automne,
Mais nous les chérissons en pensée. *Oremus* !
C'étaient de braves camarades disparus...
Et le cœur, le vieux cœur, les recense et s'étonne
Quand, tout à coup, il s'aperçoit qu'il n'en a plus !

Je suis leur envieux, je suis le veuf immense
Qui grave au mausolée superbe de l'esprit,
Les sept petits mots tristes et tout noirs : CI-GIT
LES PASSIONS DE MON ENFANCE.

Ma voisine, en classe, à six ans,
Était fine, blonde, et gentille.
Or un jour la petite fille
— Nous vivions sur le même banc,
Et c'est là que nous nous connûmes, —
Prit en riant son porte-plume.
(D'habitude on ne riait pas).
Je la vis découvrir le bras
Sur lequel la robe s'échancre,
Et dans la paume de la main
Déposer une goutte d'encre;
Puis, d'un geste vif et gamin,
Au petit garçon de sa classe
La petite fille, avec grâce,
En écarquillant les cinq doigts,
Tendit la paume et lui dit : « bois ! »
Ma bouche innocente et gourmande
S'inclina pour saisir l'offrande
Et but d'un seul trait, à la fois,
La perle d'encre et le baiser.
La douceur mêlée d'âcreté
Que mes lèvres en ressentirent,
Il m'en souvient encor ! Naissance
Des délices et du martyre !
Premier mélange qu'à l'enfance
A tendu la main d'Astarté !
J'avais six ans. Sans hésiter
Je dégustai l'affreux breuvage,

Et l'enfant, le rouge au visage,
Sur ma bouche fit s'écraser
Le goût de l'encre et de la chair.
Ce fut là mon premier baiser...
J'en ai connu de plus amers !

Je me souviens . Je mis mon front dans l'ombre rose
Des oreillers, et las, je me pris à rêver,
A rêver !... J'étendais mon corps désénervé
Sur l'herbe. Il en passa des choses et des choses,
Devant mes yeux fermés, comme il passe des barques,
Le soir, toutes chargées de paille et de foin vert !...
Je me souviens. J'étais dans un immense parc.
Le parfum du troëne en fleurs agaçait l'air.
Je marchai. La chaleur framboisée des forêts
M'emporta. Je sentis que je disparaissais
Dans des rhododendrons et des routes tournantes.. .
Un beau fleuve bouclé décrivait ses volutes...
Sous ces longs bois de pins que sa gloire ensanglante
Le soleil descendait de minute en minute.
Un souffle de résine et de genêt d'Espagne
Semblait baigner mes bras meurtris, mon corps ardent.
J'allais loin, j'allais loin..., ailleurs... Et cependant
C'était chez nous, c'était ma maison de campagne.
J'entendais très distinctement, dans le verger,
Ma mère parler haut et mes sœurs m'appeler...
Ainsi les yeux mi-clos, je feignais le sommeil,
Hostile, indifférent à tout, fermant l'oreille
A cette voix nouvelle et jamais entendue
Qui près de moi, comme un frôlement s'insinue,
Répétait, rauque un peu, mais troublante quand même
Parce qu'interminable et d'un timbre aussi bas
Qu'un murmure de guêpe au milieu des muscats :
« Je t'aime. Que je t'aime ! Oh ! je t'aime, je t'aime... »

Dans la fraîche insomnie de son premier baiser
L'enfant laisse parler une voix familière :
« J'ai rompu le secret de la chair, j'ai brisé
« Le sceau virginal. Je me sens seul sur la terre.
« J'ai perdu l'orgueil doux, naturel et profond,
« L'orgueil chaste de soi par qui tout est lumière,
« Seigneur ! mon être entier a le goût du poison
« Et je voudrais pleurer dans les bras de ma mère.
« J'ai perdu l'orgueil doux, naturel et profond. »

Tout est fini. Le grand désir est consommé.
Il a signé le pacte effroyable d'aimer.
Il n'est plus qu'un soldat de la foule charnelle,
Et, souffrant d'être nu tout à coup devant elle,
Son pauvre corps d'enfant lui semble abandonné.

Mais la chaleur du sang fait son cœur plus sonore.
Une âpre joie se mêle à ce chant de tristesse.
Aux rayons du baiser les langueurs s'évaporent.
Il attend que le jour adorable renaisse
Et, les yeux demi-clos, parmi
Le parfum du col, la chaleur du sein,
La main qui l'endort, le bras qui l'étreint,
Dans le bercement des vieilles berceuses,
Il regarde, au delà des murs noirs, resplendir,
Farouches soleils du désir,
Vos nativités glorieuses !

Venez, petites voix susurrantes des bois !
Sources, faites pleurer vos flûtes affilées !
Ruisseaux badins et bondissants, enflez vos voix !
Alacrité du vent, sifflez dans les allées !
Petits rêves, petits bonheurs, revenez-moi !
Menus soupirs, baisers gaspillés, bruissez !
Bruissez à l'oreille et dans l'âme à la fois !
Oh ! le concert lointain des mots balbutiés !
Quel immortel regret vient des amours obscures
Et des petites voix qui font les grands murmures !

Grappes de mai, serrées dans les mains enfantines !
Gazouillement des bois parmi les frais matins !
Comme nous étions beaux à quinze ans ! Quels chemins
Que ces petits sentiers ourlés de capucines
Et ces bosquets ennuagés de lilas blancs !
Aimez-vous, les petits ! Et vite et fièrement !
Un été, une année, c'est que c'est une perte !
Une branche qui manque à la nature verte...
C'est qu'il en faut, des passés pleins, des passés riches !
Ne laissez pas s'enfuir un jour du temps d'aimer.
Pas trop de jeux, pas trop d'exercice effréné,
De bêtes qu'on taquine ou d'oiseaux qu'on déniche.
Laissez-vous embraser par l'aurore précoce
Qui monte en vous. N'écoutez pas la voix des vieux :
« Bêtifiez, proclament-ils. Soyez des gosses
Le plus longtemps possible. » Eh bien non, faites mieux,
Enfants ! Il y a plus à sentir dans l'été,
Dans les impulsions d'un cœur précipité !
Tout sera défendu à l'arbre de science
Quand vous aurez atteint, plus tard, l'âge où l'on pense.
Vite aimez-vous, avant qu'il soit honteux d'aimer.
Dépêchez ! Aimez-vous comme nous nous aimâmes,
Pour vous en souvenir comme je m'en souviens,
En ce moment, tenez, où j'ai du bleu plein l'âme,

Ce moment inspiré par des azurs lointains,
Où, près du vieux bassin que la branche avoisine,
J'entends des remuements d'ailes dans l'aubépine.
O toi ! qui quelque part vieillis maussadement,
Te souviens-tu de nous? Fais-tu réapparaître
Tout ton passé comme un visage à la fenêtre?
Caresses-tu l'enfance obscure à tout moment,
Comme moi qui l'abrite encore au fond de l'être?
La senteur des étés rouges dans les feuillées
Fait remonter en moi un long amoroso.
Je baise tes poignets odorants de foin chaud.
Je lutine ton front de pivoines mouillées.
O tout toi ! Les langueurs du corps qui mollissait
Sous mes deux bras développés en bracelet !
Et nos silences ! le silence âpre et gourmand,
Volontaire et timide, à la fois, des enfants !
Je voudrais nous revoir dans les chemins touffus.
Dis, as-tu renié ta jeunesse? Moi pas.
Et souvent je refais le trajet, pas à pas,
Du jardin où tes pieds joyeux ne courent plus !
Aimez-vous, aimez-vous, enfants ! plus par devoir
Que par nécessité, pour que l'heure soit rose,
Rose à mourir, quand tout pour vous se fera noir.
Aimez-vous ! Que plus tard, au fond de vos mémoires,
Malgré l'horreur de vivre, il y ait de ces choses
Ineffables dont la tendresse vous soutient,
De ces jardins incandescents, de ces jardins
Gonflés de joie, chargés d'azur, vous savez bien?
Et qu'il y ait aussi, grands à n'en plus finir,
De ces prés que l'enfance adore, où vous pourrez
Trouver, dans la confusion du souvenir,

Des foins, de la rosée, des cris et des baisers,
Des mains pressées à travers branches, des corbeilles,
Des lèvres altérées, des chaleurs, des yeux clos,
Un petit peu de lune et beaucoup de soleil,
Des chapeaux envolés, des cheveux dans le dos,
Du bonheur, du vent frais, des têtes accouplées,
Et des plumes d'oiseaux sur le bord des allées !

LES GESTES DE L'ESPÈCE

Petite enfant, que fais-tu là,
La main marquant la broderie,
Ou piquant l'ourlet bien à plat,
Avec cette ardeur infinie?
— Mais je couds, monsieur ! Au printemps,
Au mois d'avril, j'aurai dix ans.
Je raccommode un napperon.
— Tu couds? c'est vrai, c'est de ton âge !
Mais veux-tu, l'enfant aux cils blonds,
Que je te dise à quel ouvrage
Tes yeux, sans même en rien savoir,
S'acharnent dans le clair du soir?...
Petite femme minuscule,
Déjà d'un doigt tendre et léger
Tu coupes ton voile de tulle
Et tu couds tes fleurs d'oranger !

Qu'ils sont beaux, les pieds de ces anges
Qui frappent et veulent entrer !
Qu'ils sont beaux, ces deux étrangers !
A leur robe un soupçon de fange.
Mais l'orteil est pur. Ils volèrent.
Laisse entrer, dans ta maison claire
Qui s'endort parmi les coteaux,
Ces deux étrangers, blancs et beaux.
Ils ont faim de ton corps, jeune homme !
Ce sont deux ogres qui se nomment
L'un : le Stupre, l'autre : Désir.
Ils gloussent sous les lunes mortes.
Voici qu'ils frappent à ta porte,
Et ta mère va leur ouvrir.

Oh ! les pauvres petits, oh ! les pauvres enfants,
Qu'on laisse ravagés, douloureux, frémissants,
S'en aller, seuls, buter dans la première ivresse !
Attendant que soudain la chair nue apparaisse,
Ils ont guetté, les nerfs à vif, les yeux goulus,
Le cœur à chaque pas battant de plus en plus,
Vaguement criminels et vaguement maudits...
Nul ne leur a crié : « Voilà le Paradis,
Voilà le grand plaisir hautain, voilà la joie
Savoureuse. Ton cœur spacieux va s'ouvrir
A la suavité profonde du désir.
O mon enfant, sois tout fervent, sois presque chaste,
Pour ce moment si pur et cette heure si vaste ! »
Non. L'œil roué, sournois, et les sens solitaires,
Ils vont interroger bassement le mystère
Et se faire marquer les âmes au fer rouge,
Gardant la honte en eux d'avoir, un soir, jeté
L'or misérable et vil sur la table d'un bouge...
C'est un crime par eux longtemps prémédité.
Au contraire il faudrait que cela fût soudain !
Aucun tâtonnement, aucune approche, rien !
La chair neuve, pas même avertie. De l'eau pure
Et qui va tout à coup refléter tout un ciel,
En bondissant du sol ou de la source obscure,
Il faudrait qu'une voix marquât l'instant charnel.

« Viens, cesse de jouer, crierait-elle. C'est l'heure.
Une horloge a sonné au fond de la demeure.
Viens gravement, viens sans savoir, presque étonné,
Craintif un peu, suivant le pas qui te convie
A pousser cette porte. Enfant, l'heure a sonné.
Laisse entrer le baiser dans ta chair éblouie ! »

Le vieillard remordant à l'amour m'épouvante.
La trace du désir chez les adolescents
Me ternit leur beauté. Seul, cet être en attente,
L'enfant, qui ne sait pas qu'on aime, est ravissant.

On gagne quelquefois à n'être pas parfait.
Pourquoi dire à l'enfant : « Pas ça ! » Si l'on savait
Que ses péchés seront des forces protectrices,
Et qu'il est des défauts qui nous gardent des vices !

L'AGE MAL A PROPOS APPELÉ INGRAT

La jeune fille? Peuh ! Trop facile conquête !
Même un enfant, même un vieillard, n'importe qui,
Peut lui faire tourner la tête.
Elle est spontanément immorale en esprit,
Parce qu'elle est encor trop près du premier âge.
Ces jouvencelles ne se font que peu à peu.
Le cynisme et l'amour sont d'abord le breuvage
Où leur petite bouche apaise un premier feu.
Elles restent ainsi, les oreilles collées
Aux portes closes du Désir,
Et, comme elles touchaient les premières poupées,
Leurs mains tendues sont prêtes à saisir.
Elles n'éprouvent pas l'élan qui divinise
Vers la lumière et vers le rêve,
Mais elles ont la convoitise.
C'est une grâce un peu vulgaire, que relève
Ce sérieux dans le désir, ces gravités
Qui donnent aux enfants des airs de statuettes
Et de dieux attristés.
Le séducteur répugne à de telles conquêtes !
Leur songe est trop borné, leur âme sans défense...
Mais observéz ce blanc bouquet d'adolescences !
Elles ont ça de tendrement particulier
Que, malgré l'âge ou même un geste provoqué,
Jamais l'amour ne les fait rire.
Ce sacrilège-là n'appartient qu'à la femme !
Et — n'est-ce pas le trait le plus pur de son âme? —
L'enfant respecte encor celui qui le désire.

Celui-là seul est digne de vivre chez qui
Reparaît le visage effacé de l'enfance,
Celui qui montre encor dans ses traits décrépits
Les adorables survivances.

Tous les visages vils ou vulgaires vieillissent
Sans qu'on y puisse rien retrouver de l'enfance.
Chez les autres subsiste une obscure présence,
Quelque frêle et fragile indice

Que cet homme jadis fut pur, naïf et clair.
L'ancien visage est là dans celui qu'on regarde...
L'enfance, c'est la grande et douce sauvegarde,
Ce sont les granges de l'hiver.

Oh ! ces êtres affreux, épaissis, déformés,
Que, tout petits, dans les temps blancs, on a connus,
Et sur les traits desquels nous ne distinguons plus
Pourquoi nous les avons aimés !

Celui-là seul est beau, celui-là seul est vrai,
Dont l'âge mûr ressemble à l'enfance vieillie,
Et dont nous contemplons à la fin de sa vie
La jeunesse qui reparaît.

Cette innocence-là, c'est la grâce des vieux !
Elle illumine, elle ennoblit ceux qu'elle touche.
La déformation est toujours dans la bouche.
Le don d'enfance est dans les yeux.

Jeunes, ils ont aimé une femme, une seule...
Au sortir du collège, un soir aigre d'hiver,
Ils ont connu le tiède secours de la chair.
Sans désir, sans étonnement, passifs et veules,
Ils eussent pu chasser un destin trop modique;
Ils sont restés. Ils ont borné leur horizon,
Toute leur Arcadie à cette femme unique.
Par médiocrité, par résignation?
Non pas. Même parfois ils ont voulu briser
La chaîne misérable et piètre du baiser.
Ils rêvaient des amours fastueux, des maîtresses
Lointaines, qui feraient leur vie joyeuse et vaste.
Peine perdue ! Confinés dans leur étroitesse,
Ce sont, en somme, des timides et des chastes.
Ils connaissent ce don ou cette maladie
De ne pouvoir chasser quoi que ce soit d'eux-mêmes.
Ce qui, par un beau jour, est entré dans leur vie
Y demeure incrusté jusqu'au soupir suprême.
On n'est pas riche ainsi. On est pauvre de soi.
O misère d'aimer ! Et chaque jour accroît
La chute, lentement, des bonheurs quotidiens
Et ces consomptions qui présagent la fin,
L'anémie des soleils, la vieillesse des feuilles.
L'an s'enfuit sans jamais renouveler les roses.
A force de rester fidèle aux mêmes choses
On voit le sein faner, le rire qui s'endeuille.
Mais, insensiblement, ces cœurs désabusés,
Sans rêve, sans sursauts, sans curiosités,

Qui, très jeunes, on ne sait pourquoi, abdiquèrent
Tout idéal et tout orgueil, toute chimère,
Pour n'avoir pas chassé leur première aventure,
Ces cœurs-là, peu à peu, lâchement, jour à jour,
Arrivent à chérir les maux de leurs blessures.
Ils s'habituent aux déchéances de l'amour
Et parviennent ainsi à sourire à leur mal,
Comme on sourit d'un long sourire filial
A quelque horloge amie, au fond de la demeure,
Qui marque le destin d'aimer, heure par heure,
Et qui parfois les fait frémir, quand elle sonne
Le sombre endormement de leur vie monotone.

LA CHEMISE DE LINON

Nos amours sont des vêtements
Qu'au fur à mesure on endosse.
Ils sont tous successivement
D'étoffe mince, rude ou grosse.
Le premier est près de la peau.
On en sent pour toute la vie
Le doux contact. Il n'est pas chaud
Et la chair n'est pas garantie
Par ce linon souple et si fin.
On passe à d'autres. A la fin,
Ce qu'on endosse par-dessus
Le tout, c'est, vite, un gros manteau
Qui couvre bien. Il nous tient chaud,
Très chaud... Mais on ne le sent plus.

LA DANSE DU DÉSIR

Je ne l'aime que sans paroles.
Le plus léger mot l'amoindrit.
La folie n'est belle que folle,
Le péché n'est grand qu'en esprit.
Sa splendeur croît dans le silence.
D'ailleurs pourquoi questionner
Et pourquoi savoir à l'avance
Le pacte que l'on va signer?
Dans ces grands désirs nuptiaux
La vraie licence est hors les mots.
En est-il besoin de précis
Pour comprendre, à ce regard-là,
Que ce que les yeux ont promis
C'est la bouche qui le tiendra?

Depuis le temps que je l'expérimente,
J'ai constaté que le premier baiser
Jouit d'une vie tout à fait indépendante.
Il a des façons de s'interposer,
De nous précéder dans l'attente,
De distribuer l'angoisse et l'ennui
Avec un sang-froid mortel,
Qui sont bien à lui, rien qu'à lui...
C'est un petit génie à part, très personnel.
Il se donne des airs d'appariteur en titre,
D'huissier qui tient les clefs, la canne et le bicorne.
Nous n'avons pas voix au chapitre.
Suivre son bon plaisir, c'est juste à quoi se bornent
Nos fiévreuses passivités !
On sent derrière soi mille et mille baisers,
La parturition future des tendresses,
Qui sagement attendent le signal,
Comme la foule au commencement de la messe...
Aussi pardonne-moi, génie primordial,
De te trouver surtout un air de régisseur
Qui, grave et comique à la fois,
Lorsqu'il a déclaré l'ouverture du cœur
Et que sont jointes les lèvres, prend une voix
Au timbre formel et glacé,
Pour déclarer, avec l'accent qui traîne
Impérativement sur la finale : « En scène !
Le premier acte est commencé ! »

L'amour passe. Cyclone. La tête chavire
Dans les astres. Le vide. Un happement d'étoiles
Précipitées l'une sur l'autre, en plein délire.
Le grand frisson de l'univers court dans vos moelles.
Des monstruosités sismiques vous terrassent;
Une main inconnue sort de l'éternité,
S'agrippe à vous et vous secoue comme un pilier,
Comme un arbre chargé de fruits. Toute une masse
S'abat sur vous. La chair entière, mûre, éclate.
Ahanement. Rouge hallali. Fureur des dieux !
C'est le poing sans pitié de l'ange furieux,
C'est le coup de poignard entre les omoplates,
La griffe sur les flancs, la bêche dans la tête !
C'est tout Satan précipité par les abîmes !
Puis calme plat... Du ciel apaisant les tempêtes,
La voile sur la mer, le rayon sur les cimes,
Le nuage flottant au fond de l'embellie,
La paresse, l'oubli qui se fond dans l'éther...
Où donc est-elle, où donc, la sombre frénésie
Qui passa?...
Peuh ! l'Amour? Un tremblement de chair !

LA FUITE SOUS LES SAULES

Tous les jeux du désir sont restés primitifs,
Comme au temps où l'antique Aïeule a vu le jour.
Des nuances depuis ont embelli l'amour,
Des roses ont grimpé à la cime de l'if,
Mais le libre désir est fils des premiers âges...
A travers son décor, ses nouveaux paysages,
Semblable au maraudeur d'amour du sol païen,
Dans les bois suburbains où la nymphe s'enfonce,
L'homme poursuit toujours le sang rose d'un sein
Qui s'effare parmi les halliers et les ronces...
La course bondissante et fauve continue
Comme au temps de la nymphe accoudée, toute nue,
Dans les thyms, les lis d'eau, les coucous, les colchiques...
Ainsi, par les ravins, les collines, les villes,
L'homme poursuit encor la syrinx arcadique.
Mais tout est solitude asséchée et stérile.
Depuis quatre mille ans passés et davantage,
Un dieu danse sans cesse, en vain, sur les rivages.
Une flûte égarée trille au loin et se perd.
Nous bondissons vers les appels, vers les ailleurs,
Et, quels que soient les bras tendus et nos clameurs,
Le désir fuit toujours sous les saules amers.

Les grands voluptueux sont de grands voyageurs.
Le mirage apparaît à la pointe des flots,
Danse un instant, puis, pâlement, s'efface et meurt.
Il faut toujours aller sans halte et sans repos
Vers le désir, auquel le soleil des tropiques
Inflige une senteur lourde et mélancolique.
Le périple éternel n'est jamais terminé !
Mais nul renoncement ne perce et ne s'avoue.
Un sombre amour s'attache à ces prédestinés.
Ils vont, semblables à ces figures de proue
Qui s'avancent en chevauchant l'azur des mers,
Dans un balancement onduleux de berceuses,
Toujours droit devant eux, les deux yeux grands ouverts,
Et leurs seins nus frappés par la vague écumeuse !

Heureux l'homme qui cède au seul plaisir de vivre!
Hélas! je ne suis pas de ces gens et j'ignore
Le bonheur de la force en feu, la joie d'être ivre,
Hilare de crier : Toujours! Toujours! Encore!»
Et même dans le rut mon désir va plus loin
Que l'apparence ou que la volupté précise.
Les sens, il faut toujours que je les divinise...
Dans l'amour j'ai goûté sans cesse, plus ou moins,
Une certaine force épouvantée et sombre,
Une atmosphère d'infini un peu hagarde,
Et, même bouche à bouche, unis, couplés dans l'ombre,
Je sens l'abîme : je m'y coule, m'y hasarde
En tâtonnant, esclave obscur des destinées.
C'est chez moi une soif irrésistible, innée :
Je ne puis posséder la femme sans avoir
Autour de moi, flottant le mystère des choses,
Et je me sens toujours un peu en son pouvoir.
Pour moi, la femme, esprit de grâce, signe rose,
N'est qu'une allusion au grand monde invisible.
Elle en est le chemin, le lien, le contact,
Et j'ai pour plaisir vrai, non pas celui de l'acte,
(Ce serait peu!) mais un plaisir bien plus terrible :
M'évader, dépasser le frisson des vertèbres,
Les formes de la vie, de l'énigme, des lois,
Savourer ma dispersion dans les ténèbres,
Et tenir l'infini que je possède en toi.

Dualité de l'amour !
Pour quelques-uns : ombre et nuit,
Pour d'autres : flamme et jour.
Ou l'œil qui rêve ou l'œil qui luit.
Tantôt l'intimité, l'abri sûr, la retraite,
L'union contre tout un univers fatal ;
Tantôt la force, la vaillance de l'athlète...
La barricade ou le levier : deux idéals.
Pour quelques-uns, c'est la mansuétude
De l'ombre, avec la lampe, au fond du sanctuaire.
Pour les autres, ton effusion toute pure,
Lumière !

Aussitôt ici-bas que deux amants s'enlacent
On voit, à leur côté, une ombre prendre place.
Venu d'on ne sait où, ce personnage affreux
S'installe obstinément et forcément près d'eux.
C'est la Mort. Quelques-uns la flairent et s'évadent.
Ils ont subi la peur de ses grands yeux malades.
Ceux qui persistent, les plus hardis, les plus forts,
Sont ceux qui ne voient pas ou qui défient la mort.
Ainsi, parmi la catastrophe et son ravage,
Certains, lorsque le feu terrible se propage,
Mettent tout leur honneur à partir les derniers.
On les retrouve un peu plus tard asphyxiés.
La poigne de la mort est très lente à descendre,
Mais elle veut le couple entier, jusqu'à la cendre.
Elle les extermine en douceur; c'est son jeu.
Elle les use, les triture, peu à peu,
Jusqu'à l'avènement total de sa victoire.
Sous ses mains tout devient victime expiatoire !
Elle est le grand produit de tout accouplement.
Elle naît du baiser comme naît un enfant,
Et comme du soleil lui-même pousse l'ombre.
C'est l'hôte, le muet : c'est le troisième nombre.
On a tort de ne voir en elle que le terme.
Sa compagnie est plus explicite. Elle ferme
Le triangle de ce grand principe ternaire
Qui domine le monde et la nature entière.
Langue de feu, colombe embrasée, elle accourt
Dès qu'on s'étreint. C'est le Saint-Esprit de l'amour.

LA DÉCLARATION OBLIGATOIRE
OU L'IMPOT SUR LE PASSÉ

Deux amants nouveaux se confrontent.
Ils s'interrogent, se déchiffrent, anxieux,
Bluffant à tour de langue ou s'avouant sans honte,
Sincères, évasifs, étalant devant eux
Tout un amas de vérités et de mensonges.
Cette rencontre-là m'émeut toujours.
Longue confession brûlante que prolonge
La curiosité torturée de l'amour !
On voudrait leur venir en aide, à ces enfants,
Dans ces minutes incertaines,
Leur crier : « Pauvres fous, malheureux ignorants,
Savez-vous de combien de peines,
De larmes, de regrets, de souffrance et de fièvres,
Vous paierez tels aveux échappés à vos lèvres?
Songez qu'une parole, une seule, suffit
A briser les bonheurs, à broyer l'espérance !
Cette parole-là, brûlera, sans répit,
Comme un tison, et frappera comme une lance !
Vous verrez, mes pauvres petits,
De quel poids elle pèsera dans la balance
Quand vous y mettrez vos bonheurs !...
J'ai peur pour vous, j'ai peur !
C'est une chose pitoyable
Que de vous voir jeter, gentiment, sur la table,
L'argent, tout cet argent, que vous portez sur vous,
Pour le mettre en commun ! Ah ! misérables fous !
Vous déclarez vos deux fortunes réciproques,

Et l'on entend alors cet éternel colloque :
« Est-ce tout? Est-ce sûr? As-tu tout avoué?
Tu n'as rien que cela? Rien d'autre... C'est juré?
Tope ! A présent tu sais ma vie entière, à fond !... »
Par bonheur un instinct de conservation
A fait que redoutant, pour plus tard, les reproches,
Vous glissez, à la dérobée,
Quelque menue monnaie d'argent indéclarée,
Au fond de votre poche...

Lyriques, mais malins, sophistiquant leurs mises,
Tels sont toujours les amants au début.
C'est pour ça qu'il n'est point de partie compromise
Et que tout est sauvé quand on croit tout perdu.

EN AMOUR PAS DE LAPALISSADE

Aimer? Qu'est-ce que ce petit mot sec veut dire?
Ça : momentanément renoncer à soi-même.
La phrase ainsi conçue peut prêter à sourire,
Mais on la trouve moins risible, — quand on aime !

DÉFINITION LINGUISTIQUE

Aimer, c'est un grand mot par trop rudimentaire,
Qui veut répondre à tout et ne répond à rien.
Son sens est vague, mou, fragile et sibyllin.
C'est un mot qu'on a fait pour les dictionnaires.
Trop traditionnel. C'est un mot pour primaires,
Et qui ne traduit pas le quart de nos nuances.
Disons net : c'est un mot d'une rare indigence !
En se taisant on se comprend tant bien que mal,
Mais, du jour où l'on a nommé le mot fatal,
Un voile d'encre et de ténèbres a surgi.
L'exégèse apparaît entre vous. Adieu, paix !
Vous vous perdez au sein de l'étymologie.
(Tu m'aimes? Comme quoi? Autant que tu l'aimais?
— Non, c'était le désir. — Un désir qui dura
Un jour? Un an? — Un jour. — Mais c'est la même chose.
— Non ! — Si ! — Mais non !) Et cætera, et cætera !
Interprétation du texte, sombres gloses !
Œil fixe et doigt crispé sur la carte du Tendre...
Le meilleur de l'amour fut dit dans un baiser,
Et, sitôt que le mot fatal est prononcé,
C'est alors qu'on commence à ne plus se comprendre !

L'amour n'est pas aveugle. Il a mauvaise vue.
Il se laisse conduire au fond par le Hasard.
Telle femme passait de vous inaperçue.
Vous l'adorez dix ans plus tard !
Je ne crois pas beaucoup aux atomes crochus,
Aux destinations précises de nos actes.
L'amour sera toujours la science inexacte
Par excellence, un vaste encombrement confus
Que nul génie n'a concerté, même l'espèce.
La circonstance crée le désir, voilà tout !
Deux êtres que la vie rapproche chaque jour,
N'ayant rien de commun, ni langage ni goûts,
Neuf fois sur dix finissent par l'amour !
D'ailleurs la base vraie de la race et du monde,
Ce n'est pas Ariel. Non. C'est l'être de peine.
C'est la brute, c'est Caliban, passif, qui fonde
La perpétuité de la famille humaine.
Les voilà, les soldats de l'espèce ! Et ceux-là,
Soumis au sort stupide et lourd qui les créa,
J'affirme qu'aucun maître occulte ne les mène !...
Ils vont obéissant au hasard, aux réflexes...
Quant à nous qui pouvons discerner et choisir,
Nous comptons pour si peu, perdus dans le désir
Universel et dans la bataille des sexes !...
Non, c'est la loi stupide. Il suffit d'être deux.
Rien n'a prédestiné jamais Laure à Pétrarque,
Et, si nous subissons un joug impérieux,
C'est le tien, le tien seul, nautonier de la barque,
Hasard, toi, le premier et le dernier des dieux !

Ce génie me parlait ainsi comme à lui-même :
« Je ne tiens pas à m'exalter sur ce que j'aime.
Je fuis l'intelligence en des lits hasardeux.
Il faut autour de nous le contraste des choses.
Un homme sans amour aime les amoureux.
Triste, les soirs joyeux, gai, les lèvres moroses...
Certains ont l'appétit de la douleur en eux
Qui n'ont jamais connu la faiblesse ou l'ennui.
Les cœurs étroits aiment tous les grands horizons.
Un instinct bestial apaise ma raison,
Et moi, moi, qu'un rayon fervent hante et poursuit,
Ce que j'aime le plus dans l'amour, — c'est sa nuit ! »

ENNUI DE LA PERFECTION

Les grands amours, les grands bonheurs sont monotones,
Comme toute œuvre d'art et comme la beauté.
Face aux perfections, on n'en peut rejeter
Ce vague sentiment d'ennui qu'elles nous donnent.
Que ce soit Dante, Goethe, Beethoven, — tout temple,
Tout édifice d'art qui touche au colossal,
Engendre cet ennui. C'est celui de Pascal.
Dans le monde vivant nous avons un exemple
Minuscule et précis de cette loi qui lie
Toute perfection à la monotonie.
Écoutez-le. C'est la chanson du rossignol,
Pure et lente, toujours accordée au silence,
Au grand rythme du temps, à la sève du sol !
Si sa monotonie égale sa puissance,
C'est qu'en cela pareille au bonheur des amants
Qui l'écoutent rêver, elle contient en elle,
Dans son essor sublime et confidentiel,
Tout le paisible ennui des arbres et des champs.

Le peintre, pour mieux voir l'ensemble et les contours,
S'éloigne du modèle. Au contraire, en amour,
L'instinct consiste à s'approcher tant l'un de l'autre
Que l'œil ne puisse plus envisager « l'ensemble ».
Étrange loi de perspective que la nôtre !
Le regard s'affermit de loin : tout près, il tremble,
Il cille. Et ce vertige est pourtant nécessaire !
L'amour veut toujours voir les choses un peu flou,
Hors des proportions de la vie ordinaire...
En foi de quoi, ne t'éloigne jamais beaucoup
De l'être dont l'amour te tient au cœur. Sois proche.
Aie peur qu'un œil au loin ne te juge et ne voie,
En reculant, l'échelle exacte du fantoche.
Va ! enfonce-toi bien dans ses bras avec joie !
Et si, lâche, tu crains aussi la vérité,
Souviens-toi qu'il te faut, pour la perdre de vue,
La serrer d'une étreinte étroite et continue...
Bouche à bouche on ne voit plus rien de l'être aimé.

Le sentiment pourrit la vie,
Quand, au contraire, la pensée la fortifie.
Voilà ce qu'on apprend au total. Seulement
La pensée ne fleurit que sur du sentiment.
La pensée a besoin d'un aide pour monter :
Le sentiment est son fumier.

Ces grands simples qu'on rencontre le soir,
Leur tâche terminée, sur les bancs du trottoir,
Le soldat, l'ouvrier classique et son amie,
Se pressent doucement, avec des soins très tendres,
Leurs mains sales ou décaties...
Depuis le temps, je n'arrive pas à comprendre
Si cette candeur-là, qui ne s'émeut de rien,
Pas même du regard qu'offusque le commun,
Est un enseignement supérieur, ou bien
La dégradation du sentiment. Tout l'un
Ou tout l'autre? Ou les deux? Qui me dira jamais
Si ces êtres sont beaux ou bien s'ils sont très laids?

RÉPONSE

L'amour est laid ou beau, admirable ou vulgaire.
Il n'y a pas de nuance intermédiaire.

SUR UN BOUQUIN DE CLASSE

« Croire. Croire d'abord, — afin de mieux douter.
Crois à tout, à la femme qui te trahira,
Aux lois qui te pendront. Crois surtout à Judas.
Sois dupe avec fureur et prodigalité.
Sois brahmane, mahométan, mais sois déiste.
Quand tu tombes, dis-toi : « Allah ! Les dieux existent. »
A force de prier, tu verras que le ciel
Se peuple. Rien n'est doux que l'immatériel.
Chéris les déités menteuses, une à une,
Puis fais-toi un bon lit moelleux de tes rancunes !
Il faut dans ce bas monde aimer beaucoup de dieux
Pour savoir, après tout, ceux que l'on hait le mieux. »

. . . .

P.-S. — Note trouvée en feuilletant un vieux bouquin
Que le temps avait fait vert-mousse et zinzolin...
Dire que j'écrivais ces choses à Janson,
En classe de seconde, à seize ans. Polisson !

LES ENNEMIS DE L'AMOUR

On doit aimer l'amour d'un grand respect fervent,
Pour en parler comme il convient. Être l'amant,
Non des femmes, mais de l'amour, maître du monde,
Accepter tout de lui : tout, l'esprit et la chair,
S'aventurer sur lui, comme l'on prend la mer,
Et gravement, pieusement, lancer la sonde,
Dans ce grand firmament qui nous porte en chantant...
Nous seuls, qui proscrivons le sarcasme imbécile,
Et qui nous inclinons devant le sacrement
Comme un prêtre devant l'intangible Évangile,
Nous seuls, les pauvres vieux poètes charbonniers,
Nous sommes près du dieu, nous vivons à sa droite.
Mais les derniers, les vrais, les derniers des derniers,
Ce sont ces tyranneaux à la cervelle étroite,
Ces trois représentants, également sinistres,
De ce que doit penser tout âne comme il faut,
(L'amour n'a pas d'autre ennemi que ce trio)
Le moraliste, le psychologue et le cuistre.

ON N'AIME QU'UNE FOIS

On n'aime qu'une femme, une. Pas davantage.
On n'aime qu'une fois, disent tous ceux qui aiment.
Une femme? Oui. Mais quel dommage
Que ce ne soit pas toujours la même !

UNE RECETTE DU BONHEUR

La formule du bonheur dans l'espoir,
Jeune homme, retiens-la. C'est celle-ci :
« Ne jamais désirer ce que l'on peut avoir. »
Et là-dessus, va dans la vie, et dis : merci !

En vain l'on a tout fait, tout voulu, tout tenté
Pour désirer celui que l'on voudrait aimer,
Le cœur reste au dernier degré de l'impuissance...
Puis un beau jour le désir naît sans qu'on y pense !
L'amour ne vient jamais par volonté
Mais il vous vient souvent par nonchalance.

Quand notre cœur se met à battre
En regardant l'être adoré,
Et quand la passion, telle une aube blanchâtre
Qui commence à tout éclairer,
A force d'envahir de rayons un visage
Nous fait pousser ce cri d'extase : « Qu'est-ce donc
Dans cet être inspiré qui me plaît davantage,
De son regard ou de son front,
De son geste ou de son sourire? »
Il faudrait qu'une voix intervienne et nous dise :
« Quand tant de charme aura cessé de te séduire,
Quel est donc le détail ou la chose précise
Que tu haïras davantage? »
Comme on serait surpris si l'ange à qui le ciel
A confié notre voyage
S'avançait, ingénûment providentiel,
Pour répondre à l'énigme affreuse qui se pose,
Et, l'œil fixé entre vingt détails sur la chose
Par où précisément l'extase commença,
Très simple, en étendant le doigt, nous disait : « Ça ! »

Allonge le menton sur la coupe d'un sein,
Et regarde passer la vie indolemment ;
L'azur au loin te paraîtra bien plus serein.
La tendresse est le lait nourricier des amants.
Immobile dans ton amour, comme un grand cèdre,
Aspire à l'horizon l'espace et le voyage,
Mais puise toute ardeur au sol qui te possède,
Et fais de ton amour un centre au paysage.
Tâche d'avoir toujours entre le monde et toi
La ligne sinueuse et souple d'une femme.
C'est l'accoudoir du songe et le balcon de l'âme.
Elle est au premier plan de ce que notre œil voit.
Tout compte fait, le mal de vivre est admissible
Lorsque, les yeux braqués vers de fiers horizons,
Chasseurs dont la main tremble en visant, nous prenons
La chair pour point d'appui et le rêve pour cible.

LES ÉLÉMENTS DE L'AMOUR

LOI DE RÉFRACTION

Il est dans le destin de nos amours humaines,
Sœurs des astres et des flambeaux,
De projeter des rayonnements inégaux,
De grands traits successifs de flamme qui s'enchaînent
L'un à l'autre, mais séparés par des traits noirs,
Par de brusques coupées où la nuit apparaît.
Chaque rayon est un espoir.
Chaque intervalle est un regret.

Ceux-là qui ont aimé vraiment l'ont fait toujours
Avec un cœur triste.
Ce n'est point qu'ici-bas la douleur seule existe,
Mais il faut craindre l'allégresse de l'amour.
C'est le cheval lancé qui dépasse la troupe
Et disparaît joyeux, ivre, vers les combats,
La vie, l'espace, la lumière, et ne sait pas
Le maître qu'il porte en croupe.

Fi de la gaillardise ignoble de nos pères!
La servante troussée et la bonne luronne !
Dieu ! qu'ils avaient la joie et le rire ordinaires !...
Même ces récits que Boccace affectionne
Où l'on voit copuler le moine et la bougresse
Sont pour moi d'une grande et navrante tristesse.
Le bain galant me met toujours les nerfs à vif.
Le rire dans l'amour est obscène et profane.
Il insulte au divin comme au méditatif.
L'amant le fuit et le poète le condamne.
Jouir est bas. Aimer est noble. « Arder » est mieux;
Car, pour nous, plus chrétiens en cela que nos pères,
Il n'y a d'autre ciel que le ciel douloureux.
Nous renions comme des sommets secondaires
Les Paradis qui n'auraient pas de Golgothas,
L'expansion sordide, et tout ce qui n'est pas
Le chant triste des sens sous un plafond d'étoiles...
Nous voulons les flambeaux éteints ou renversés,
Dans la dévotion des chambres nuptiales;
Nous nous sentons toujours les vastes fiancés
De l'ombre, ce dieu noir qu'on adore à genoux
Dont l'impassible amour exige des esclaves,
Et nous accueillons, seuls, comme digne de nous,
Le grand plaisir pensif et la volupté grave.

Méticuleusement, il inspecte, examine
Et flaire le morceau qu'on met sous sa narine.
Il a l'air de penser : « Faut-il? ne faut-il pas?
C'est chiche, affreusement vulgaire ! Un tel repas
Est-il digne de moi, de moi l'aristocrate?
Bah ! La chair !... Après tout si nous tâtions? Je tâte.
Mais comme mon vieux rêve était supérieur !
Oh ! ce premier dégoût ! Oh ! la première odeur !
Décidément, messieurs, je mangerai demain.
Je me l'étais bien dit que je n'avais pas faim ! »
Et, tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, farouche,
Il s'élance, saisit la proie à pleine bouche.
Il a l'air d'assouvir sur la chair mise à nu
Un désir monstrueux et longtemps contenu.

C'est ainsi que je comprends qu'on aime.
Le grand dédain royal de la réflexion,
Puis, brusquement, à vif, à pleine bouche, à même,
Le coup de dent du lion !

TROP DE GOUT POUR DAIGNER

L'attitude du goût chez le vrai dilettante,
Et l'aristocratie suprême de pensée,
C'est ceci : « Bien sentir que le crime vous tente,
Vouloir la vie terrible, étrange, opiacée,
Mais se sentir atteint, mortellement, d'avance,
Par le dégoût. Vouloir la possibilité
Totale, puis plus rien... rien... qu'un dédain immense !
Tout rêver, mais surtout ne pas réaliser ! »

Avoir le goût d'aimer quelque être inférieur
Est un désir assez artiste, un grand orgueil
Naïf, silencieux, solitaire. Aux laideurs
Conférer un peu de sa beauté ; être seul
Dans le pouvoir de faire un dieu presque avec rien,
Quelques détails plaisants, de l'entrevu, — c'est bien !
Mais gare au lendemain ! Défie-toi, pauvre diable,
Du dégoût d'avoir eu le néant pour plaisir.
Ne t'aventure pas vers le rut exécrable,
Si tu n'as pas, après, des ailes pour t'enfuir !

La perversion est au fond de tout désir.
Un coup d'ongle suffit à la faire jaillir.

L'amour voit d'ensemble... et son œil n'est pas très fin.
La volupté détaille. Elle est plus délicate.
L'amour vous saute au cou, bruyant comme un gros chien.
La volupté y met des manières de chatte.
Elle discerne, avec un soin particulier,
Elle effleure, médite, empoigne, creuse, insiste...
Elle n'a pas, c'est vrai, le cœur, pas l'amitié
Mais une solitude adorable d'artiste.

Je ne sais rien d'affreux comme les débauchés.
Ils m'inspirent la peur, une peur satanique.
Leur front perlant, leur chair pâlie, leurs yeux mâchés,
Ces joues, où l'on dirait que suintent les baisers,
Ce troupeau qu'un démon conduit à coups de trique
Vers un bûcher de cassolettes,
M'infligent des pitiés et des horreurs sans nom.
Ce stupre noir à l'érotisme furibond,
Ces esclaves du bal, ces bourreaux de la fête,
Qui poinçonnent encor de stigmates pourprés
Leurs écumantes voluptés,
Me font presque dresser les cheveux sur la tête,
Et je me sens rétrograder d'un seul élan
Jusqu'à l'enfance originelle.
Quoi, c'est donc vrai qu'ils sont ainsi? C'est effrayant !
Oh ! la pauvre âme humaine ! Ah ! que j'ai pitié d'elle !
Je redeviens l'enfant très pur qui tient un cierge,
Et j'ai le sentiment naïf que tous ces crimes,
C'est ce qui fait pleurer là-haut la Sainte Vierge !
Quand on ne comprend pas, on a peur de l'abîme...
Et cependant mes mains se tendent vers les vôtres,
Effroyables damnés aux soupirs fraternels.
Pâle devant vos lits où le stupre se vautre
Comme les chiens sanguinolents de Jésabel,
Au milieu des odeurs écœurantes des fards,
Je revis le destin subi par nos ancêtres.
Mon esprit voit vos enlacements reparaître
Dans le Palatin des Césars,

Sur le parvis médiéval, et vos souillures,
Je les voue aux relents empestés du cloaque.
Faites manger votre festin démoniaque
Par les portefaix de Suburre !
Moi, je veux seulement sur la bête puante
Jeter le manteau du pardon,..

Frères, frères damnés, éphèbe ou corybante,
Je voudrais vous conduire un jour vers l'horizon,
Vers les grands bois pleins d'anémones printanières,
Vers le vent fluvial qui frappe ma narine !
Oui ! venez ! Respirez la santé de la terre,
Et ces exhalaisons charmantes et divines.
Ah ! voyez-vous, ah ! voyez-vous, mes pauvres frères,
Il me semble que vous tueriez l'affreux désir
Et que vos chairs, brisées d'amour, pourraient guérir,
Si vous habitiez des villages.
Oui, c'est bien enfantin, ce rêve, et bien peu sage !
Mais votre âme en serait, je le jure, allégée,
Si je pouvais, par un beau matin de lumière,
Vous immerger dans l'eau bénite des rosées,
Et vous exorciser avec des primevères.

GENÈSE DE LA PUDEUR

« C'est sale ! » Premier mot qu'on apprend aux enfants.
Première notion de la vie et d'eux-mêmes.
Sur leur lèvre on entend alterner : Sale ! et : T'aime !
Harmonieux accord ! Si l'on s'y prend à temps,
Ils finissent d'ailleurs par ne pas trop confondre...
    Je souris toujours devant ces mamans
        Qui font des mines pudibondes
        Et des pantomimes d'horreur
Pour exprimer que la bienséance a ses lois...
        C'est au mépris de soi
        Qu'on fait commencer la pudeur.

S'il vous plaît, reléguons sa légende ingénue
Au magasin des accessoires périmés.
Le lis est impudique et viril. Même il pue.
Ce symbole de nos augustes chastetés
Serait-il soupçonné d'ironie? Chi lo sa?
Comme le lis, l'idylle a des parfums pouacres;
Témoin Longus qui, seul, la caractérisa
Comme il sied, en n'en faisant qu'un simulacre
D'innocence, à travers laquelle se faufile
Le sabot du satyre effroyable et sénile,
Nous exprimant fort bien, au moyen d'une image,
Cette putridité du lis d'où se dégage,
Dardée hors du calice et du pistil en feu,
L'odeur chaude d'un bouc dans un juillet fiévreux.

FORMULE DE LA PUDEUR

Les chimistes du cœur l'ont toujours prétendu :
La pudeur est un sous-produit de la vertu.

Bien des vertus ne sont, au fond,
Qu'un respect humilié de l'opinion.
Porteur de lis, bas votre orgueil ! Je vous connais.
Vous n'êtes pas des rois, — vous êtes des valets.

Accueille sans remords la beauté d'être deux.
Un baiser bien donné est toujours vertueux.

La dame de vertu, c'est celle qui réserve
L'obscénité de ses désirs au seul époux.
Pasiphaé avec un maintien de Minerve.
Un lis « impudicus », — seulement pas pour tous !
C'est là une vertu répandue, qui s'égale
Au vice quelquefois le plus nauséabond.
Alors le sacrement d'amour porte ce nom :
Prostitution conjugale.

C'est dans la chasteté que la vertu réside.
Vous dites qu'il en est cent d'aussi méritoires
Que diverses? Soit, mais, dans tout ce répertoire,
Comptez-vous la vertu de la femme stupide?

Fidélité. Mot jeune et joli de visage.
Vertu. Mot sec, péremptoire. Sans âge.

L'ARTISTE DEVANT LA PUDEUR

Étant né sentimental et poète,
Je pardonne à la pudeur d'exister !
Elle a cette supériorité,
D'être une vertu modeste et secrète.
(C'est si peu le cas de tant de vertus !)
« Fermé pour cause de beauté. » De plus
Elle vaut par tout ce qu'elle promet...
En somme, c'est une vertu plastique ;
Et même, dans certains cas, elle implique
Un esprit bien né dans un corps bien fait.
Puis les âges l'ont sacrée grande dame !
Ils prétendent les vices roturiers,
Et nous sommes bien trop habitués
Aux règles de la louange et du blâme,
Pour reviser l'arrêt de nos ancêtres !...
Ce que l'on peut affirmer, sans réplique,
C'est que le sentiment de soi, pour être
Vraiment noble ou grand, doit être pudique.
Voilà *pour le poète*! (Et je conçois
Qu'un poète au fond ne soit qu'un bourgeois !)
Mais la pudeur, malgré tout, *pour l'artiste*,
C'est toujours l'ennemie héréditaire !
Il en connaît le jeu et la manière,
La double feinte, la quarte, et la sixte.
L'artiste a beau s'efforcer, il soupçonne,
En tout temps, l'éventail d'Arsinoé
De n'être, au plus, qu'un éventail troué !
Il aime mieux quelque franche luronne.

Son goût hautain des vastes solitudes,
Du nu, du pur, du simple et du sincère
Le fait toujours haïr la femme prude.
Il lui sourit, mais il la considère,
Cette dragonne, comme une guerrière
Dont il serait, à peu de frais, vainqueur,
Comme une ennemie, méprisable un peu,
Et, quand l'envie lui passe, dont il peut,
D'un coup de fleuret, crocheter le cœur !

EMPLOI DE LA VERTU

La vertu, c'est très beau, quand on peut l'exercer !
L'homme qui vit avec les autres, dans la foule,
Peut s'en servir et l'exhiber tout à son gré,
Mais l'homme dont la vie solitaire s'écoule
Entre les quatre murs de sa bibliothèque,
Que peut-il faire de sa vertu, si ce n'est
L'oublier? Ce vertueux, seul, me fait l'effet
De celui qui possède une fortune en chèque,
Et qui demeure avec trois sols pour toute espèce,
Tant qu'il n'est pas passé au bureau de la caisse.

DÉPLACEMENTS ET VILLÉGIATURE DE LA PUDEUR

Contrairement aux femmes du pays breton
Qui se croiraient déshonorées
S'il leur tombait un peu de cheveux sur le front,
Il y a des prostituées
Dont la frange, en flots épaissis,
Descend presque au ras des sourcils.
Ces femmes-là souffrent fort bien
Qu'on leur dévête jambe ou sein
Mais pas le front — fût-il de neige !
Ça, c'est l'autel privé, ça, c'est le sacrilège.
O trouble, effarement, chastetés revenues !
Les cheveux relevés elles se sentent nues,
Et les voici soudain, troublées, les joues rougies...
Que voulez-vous ? On a la pudeur que l'on peut.
Il est déjà très beau qu'elle se réfugie
Vers les sommets ! Allons ! abaissez vos cheveux,
Et ne faites pas ces figures d'Absalon,
Parce qu'on a levé un coin de votre frange,
(Même dans le démon il subsiste de l'ange !)
Braves filles, chez qui nos mains respecteront
La suprême pudeur qu'est la pudeur du front !

PEUT-ÊTRE LA PLUS BELLE...

Ah ! quel visage épris peignit le grand Corrège
Dans cette Madeleine à genoux, grave et triste,
Tête inclinée, chair défardée, couleur de neige,
Et qui, sous le regard d'un ange qui l'assiste,
Tient dans ses mains le petit pied de l'enfant-roi.
Ah ! quel chaste baiser de femme elle y dépose !
Le respect qu'on lui sent aux lèvres, dans les doigts !
Elle voudrait le mieux caresser : elle n'ose.
Elle a peur du baiser pour la première fois !
Maladroite à tenir ce coin de chair sacrée,
Sa lèvre erre au-dessus, effleure, appuie à peine...
Ce que Corrège a peint dans cette Madeleine,
C'est toute la pudeur de la prostituée.

Nos plus hautes vertus ne sont que des tendances
Mal définies contre les lois de la nature.
Faut-il y voir un instinct obscur qui commence,
Un vague essai de libre arbitre, une rupture
Insurgée? En tout cas, appelons le refus
D'aimer, un attentat. Le nihilisme chaste.
D'ailleurs si jamais l'homme érigeait ses vertus
En règles, ses beautés en principe absolu,
Tout serait ici-bas stérilité néfaste.
La chasteté engendrerait la mort du monde,
L'héroïsme guerrier consumerait les races.
Peu à peu les vertus deviendraient infécondes.
On rendrait jusqu'à la pitié inefficace,
Du moment que le monde entier s'y soumettrait.
La nature a dicté d'immuables arrêts,
Quoi que fasse l'esprit contre eux, quoi qu'il invente,
Sans idéal, et réfractaires au progrès.
L'exception qui leur échappe est émouvante ;
Pas plus. Rien hors les lois. La rose la plus belle
Confirme l'églantier, et l'espèce est la base.
Nos vertus, ce ne sont au fond que des rebelles.
Nous pouvons les parer de tout l'orgueil des phrases,
Elles n'en sont pas moins, pour la froide science,
Des « monstres » engendrés par notre intelligence.
Les chastes, ces messies d'orgueil, s'en vont, sereins,
Persuadés que leur grand rêve est naturel.
Ils n'admettent que le péché contre le Ciel.
L'autre péché, contre la Loi, compte pour rien.

Or ce sont eux les négateurs et les impies,
Or ce sont eux qui sont dressés contre la vie...
Pourtant leur songe est beau. Peut-être est-ce une aurore !
Un instinct qui s'éveille? On ne sait pas encore.,.

Où nous conduisez-vous, sublimes anarchies?

Il en est de certains amours,
Intervenus à l'improviste,
Vite absorbés, mais qui subsistent
Dans le souvenir pour toujours,
Comme de certains aliments
Ou la saveur de certains fruits...
L'obsession naît seulement
De l'essence qui leur survit.

LE CARQUOIS VIDÉ

Notre cœur n'a besoin — au plus ! — que d'une femme.
Donc, d'instinct je le crois volontiers monogame.
Oui, mais voilà, les sens, sont bien plus exigeants !
Tous vos malheurs viennent de là, mes pauvres gens !
    Tirer les flèches du carquois,
    C'est un destin dur et féroce !
    Le cœur est un brave bourgeois.
    Que les sens traînent à la noce.

LA NATATION NATURELLE

Comme l'on voit dans un naufrage
L'un sombrer, l'autre surnager,
Il est des cœurs lourds et légers
Dont, de vrai, quelques-uns surnagent,
Quand d'autres s'en vont droit au fond.
D'apparence, on eût pu les croire
Équilibrés. Force illusoire !
C'est couru, rien qu'à la façon
Dont ils prennent l'eau et s'y meuvent,
Tant est vrai qu'on ne peut juger
La résistance qu'à l'épreuve !
De même, tel objet léger
Est tout de suite submergé,
Quand ceux qu'on aurait cru plus lourds,
Tous seuls, sans aide et sans secours,
Flottent comme arche de Noé...
Mais sur l'océan de la vie
C'est pire ! Tout s'y modifie,
Même les lois de densité.
On fait des pronostics, sans cesse
Démentis par les résultats ;
Et l'on voit, souvent, ici-bas,
Les cœurs lourds, les cœurs en détresse,
Tirer leur coupe, quand ce sont
Les cœurs légers qui vont au fond.

Je ne sais pas pourquoi l'on se figure
Qu'elle est, dans tous les cas, fonction de l'amour,
Et qu'elle indique au jour le jour
Son degré de température.
Pauvres amants, dupes sans fin de cette erreur !
La jalousie et l'amour sont deux sœurs —
Deux sœurs, très proches d'âge, et nées du même esprit.
Mais, quand la première meurt,
La cadette lui survit.

Le jaloux s'affirme jaloux.
« Je suis un monstre plein de rage,
Je le sais. On pourrait m'envoyer chez les fous »,
Dit-il, riant.
Il se croit fou. Ce n'est qu'un sage.

Saisis le poignard dans ton poing
Et vise entre les deux épaules.
Mais c'est tout. Ne va pas plus loin.
Tragédien, aie peur d'être drôle !
Brave, redoute d'être vil !
Finalement passe le fil
De la lame aiguë sur ses lèvres,
Tel un crucifix, puis va-t'en.
Va-t'en vite, cours chez l'orfèvre.
De ton stylet fais un envoi de jour de l'an,
Avec cette devise incrustée dans l'acier :
« Si je t'avais aimée vraiment, j'aurais frappé. »

LE JALOUX DIT SUPÉRIEUR

Il y a des degrés différents, savez-vous,
Dans l'honneur que l'on a, monsieur, d'être jaloux !

Le vrai jaloux, à mon avis, c'est Henri Heine
Paralysé, tordu, et qui, la nuit, se traîne
Hors de son lit, sur ses moignons, à coups d'efforts
Désespérés, Scarron plus sombre et demi-mort,
Aux parquets trop cirés agrippant les dix doigts,
Jusqu'à la chambre où dort sa femme, ange bourgeois !
Des heures d'un travail sinistre de damné,
Tout cet entêtement musculaire acharné,
Tout ce tumulte, à quatre pas de la mort même,
Pour constater qu'elle est bien là, celle qu'il aime,
Derrière cette porte, et qu'il peut expirer
Puisqu'il sait qu'elle dort dans sa chambre à coucher!...
Pourtant il était sûr, cet homme à l'agonie,
Qu'aucun soupçon ne pouvait atteindre l'amie,
Ange de charité, sans cornette et sans ailes,
Qui jusque dans la mort tint à rester fidèle...
A l'aube, on le trouvait par terre, inanimé...

Ah ! celui-là vraiment savait aimer !

LE SUPERMAUDIT

Regarde bien cet homme effrayant, ce maudit,
Qui marche, l'œil furtif, de la boue au sourcil,
Roulant, par les chemins, ses pensées furibondes,
Et dont la vue donne la peur à tout le monde.
Regarde bien ce chien du remords, ce vieux diable,
Ce banni que la haine a fait insociable,
Qui porte sur son dos le poids de tous les crimes,
Si peureux qu'il en est lâche et pusillanime,
Ce couard, mais dont l'œil flambe comme un couteau,
Dont on entend le cœur battre par soubresauts,
Hagard, hirsute, affreusement dépenaillé,
Celui qu'on fuit quand on devrait avoir pitié,
Ce visage qui n'a plus même une noblesse,
Ce caliban hargneux, ou cette brute épaisse,
Qui peut avoir été, — sait-on ? — ange ou génie,
Ce père des maudits qu'un Sabaoth châtie,
Regarde-le, ce gueux, cette navrance errante,
Cette loque, cet écorcheur, cette épouvante...
C'est l'homme dont la bouche, un soir infortuné,
A laissé s'échapper la parole funèbre
Par qui tout devient crime, horreur, mort et ténèbres :
« J'ai pardonné ! »

Nous exigeons que l'infidélité s'explique
Par un semblant de raison pure ou de logique.
« Elle me trompera, dit l'homme qui prévoit,
Pour tout ce qu'elle rêve et qui lui manque en moi. »
Non, pauvre amant craintif, ce n'est pas ton contraire
Qu'elle réclame de la vie et qu'elle espère.
Pas de contraste, non, et rien de bien nouveau !
Un complément de toi plutôt. Dans ce cerveau
De femme, beaucoup plus simple qu'il n'est obscur,
Par ta beauté, par tes vertus particulières,
Comme le rejeton naît de la branche mère,
Tu n'as fait qu'engendrer ton ennemi futur.

Elle est maussade, donc fidèle;
Et tout bas tu te réjouis
De votre dernière querelle.
« Comme elle est méchante aujourd'hui ! »
T'extasies-tu, le cœur plein d'aise.
Plus tu la vois sombre et mauvaise
Plus tu te sens rasséréné,
Car, (ils sont là pour le prétendre,
Tous les amants infortunés,)
La femme qui nous trompe est tendre,
La femme qui trompe est joyeuse.
Donc, sitôt que les joues se creusent,
Que les yeux perdent leur éclat,
Tu pronostiques avec joie
« Qu'elle est bien à toi, celle-là ! »
Est-il possible que tu croies
Que sa fureur est ton égide?
L'axiome est par trop stupide
Qui veut que certaine infortune
Assure la paix des ménages !
J'ai pressé la blonde et la brune,
Et je déclare que l'adage
Est encor plus sot que menteur...
Ah ! c'est moins simple, le bonheur !

Allons ! Œil à la loupe ! Et connais que ce sexe
Dispose d'un génie autrement plus complexe !
Observe et vois. Le pied trépigne, les yeux pleurent.
Eh bien, son spleen imperturbable n'est qu'un leurre.

Comme sa robe lâche et son peignoir sali
Sont là pour évoquer un mirage d'ennui.
Sournoise, elle a compris que sa haine t'allège
De tout le poids du doute. Elle te tend un piège
Avec l'appât de sa douleur. Va, pauvre élève !
Apprends qu'on n'a pas mal progressé depuis Ève,
Puisque la joie sait feindre un visage attristé,
Puisque cette fureur crispée qu'elle simule
A pour but de te faire une âme plus crédule,
Et qu'elle te rassure avec sa cruauté !

Le désir de croquer, de manger, le prurit
Qu'on a de dévorer tout ce que l'on chérit,
Même l'âme, même l'hostie,
N'est-ce pas là ce qu'on appelle : sympathie?

POLYGAME ET MONOGAME

L'Arabe ne peut supporter
La seule idée qu'un étranger
Ose jeter même un coup d'œil
Sur le visage de sa femme.
Le Français, pourtant monogame,
Met au contraire son orgueil
A l'exposer à tout venant,
Et tient à ce qu'on apprécie
Les raisons de sa jalousie.
Moi, je suis fils de l'Occident.
Mais, j'ai la malchance bizarre,
Qui me navre et qui m'exaspère,
D'être comme l'Arabe, avare
De son délice solitaire,
Et de subir en même temps
La vanité de l'autre excès !
Ou Français ou Mahométan !
Que préfères-tu? Je le sais.
Tout haut tu vas dire, ô maîtresse !
Mahométan, par politesse...,
Mais tout bas tu diras : Français.

APOLOGUE DE L'HOMME CONFIANT

Il était une fois un homme, un très brave homme
Que congrument son épouse trompait,
Mais tromper, tromper, ce qu'on nomme
Tromper, c'est-à-dire comme
Jamais femme ne sut nous tromper — et Dieu sait !
Exaspérés de voir le pauvre sire
Dégénérer en bênet,
Ses bons amis résolurent de tout lui dire.
Alors il les chassa ; puis se prit à maudire
La jalousie et la duplicité des gens :
« Seigneur, préservez-moi de ces méchants
Dont votre gloire est offensée. »
Ensuite il changea de pensée.
A quelque temps de là, il entendit un chant
Tendre et compatissant qui montait de la terre,
Des arbres où riait l'azur
Et des fleurs familières.
Ces serviteurs de Dieu, ces êtres au cœur pur,
Lui clamaient à l'oreille
Ses conjugales infortunes.
Les roseaux, sous le clair de lune,
Importunaient jusqu'à ses veilles,
En sifflotant le mot fatal et malséant.
Il fit couper les fleurs, les roseaux et les branches,
Qui lui donnaient, dit-il, d'affreux bourdonnements.
« Les arbres sont fort élégants, mais, en revanche,
Leur murmure est un vrai chaos.
C'est comme à vêpres, le dimanche,

Où le curé chante si faux ! »
Or, un beau jour, il vit dans un fossé
Sa femme, jupon retroussé,
Tenant un mâle sur le ventre.
Il gratta sa barbe et fit : « Diantre !
C'est là que j'en suis? Allons, bon !
Me voici le jouet d'hallucinations !
Elle, toujours, et toujours elle...
C'est qu'ils finiront par me troubler la cervelle ! »
Alors, pour un peu se distraire,
Il prit l'épouse et lui fit faire
Un beau voyage sur le lac Leman.
Mais le ciel n'était pas clément;
Leur bateau brisa sa mâture
Et coula. Bref tous deux moururent.
Ensemble les voilà dans l'éternel royaume,
Et le bon Dieu, sitôt qu'il reconnut notre homme
S'indigna : « Te voilà ! Ma foi, je suis bien aise
De te récompenser d'avoir eu sur la terre
Une compagne aussi mauvaise,
Qui t'a trompé plus que femme n'osa le faire.
Au diable la gueuse ! Qu'il apprête
Son gril, sa fourche et ses fourchettes,
Et que pour toi seul mon paradis soit ouvert. »
Mais l'homme s'écria, levant les bras en l'air :
« A qui se fier, c'est désespérant,
Puisque Dieu lui-même, Dieu ment !... »

Et plein de dégoût, il piqua droit vers l'enfer.

Mettre en risque la femme aimée
Pour, chaque fois, se payer le plaisir
Toujours neuf de la conquérir,
C'est l'histoire, indéfiniment renouvelée,
Du joueur qui joue sa fortune,
Mais pour la volupté unique du péril.
On gagne vingt parties. Il suffit d'en perdre une.
Ce risque cependant, comme j'y tiens ! fût-il
De miser mon bonheur entier sur un tableau.
Je défie qu'on t'arrache à ma chance. Banco !

Tout droit juste peut être exercé librement.
Mais la justice aussi porte son châtiment.
Celui-ci : que toute victime de ce droit
Est pitoyable, — serf ou roi.

Sur ce, débrouillez-vous, méchants racleurs de vers !
Dire que ce dilemme odieux, exécré,
C'est tout l'enseignement que j'aurai retiré,
Seigneur, de votre Univers !

Libre, elle s'en ira, tu le sais à l'avance.
N'importe ! Laisse-la disposer de son cœur.
Mon fils, ce n'est pas tout de mériter sa chance,
Il faut aussi mériter son malheur.

Ne dites jamais d'une femme :
« En voilà une avec laquelle j'ai des chances
De ne pas finir l'existence ! »
Qu'en savez-vous ? On tient si peu ce qu'on proclame !
Et puis la qualité n'est pas en question.
Rappelez-vous ces pianos de location,
Ces désespérants crincrins de campagne
Dont on rit quand on les apporte; ils sont si faux
Que le chien pousse des sanglots,
Que « la cousine a refusé qu'on l'accompagne ! »
Au bout d'un mois, l'habitude aidant,
Tous les rythmes sont retrouvés. On n'entend plus
La discordance ni l'aigreur de l'instrument.
On improvise mille exquisités dessus...

Dans la vie tout consiste à croire qu'on joue juste ;
Et le plus haut sommet de l'amour, c'est cela :
Pouvoir sur un piano misérable et vétuste
Jouer la pathétique ou la sonate en *la*.

L'amour reçu est le seul qui vaille.
L'amour donné ne représente un placement,
Tout au plus, que de deux pour cent.
C'est peu. On meurt sur la paille...
Je te vois venir, bon apôtre !
« Et si je ne veux pas bien placer mon argent? »
Parbleu ! Mais dis-toi bien, dis-toi bien, cependant,
Que le bonheur, c'est l'amour des autres.

Le plus fou, c'est que nous donnons
Lorsque nous croyons recevoir;
Car en amour tout se confond.
On tient mal le doit et avoir,
Et l'on fausse l'addition.
Tel clame : « C'est moi qui reçois ! »
Pour constater, en fin de liste,
Quoi? qu'on a tout donné de soi...
Seulement — voilà le plus triste ! —
Ce n'est jamais qu'après que l'on s'en aperçoit.

LE MAL SUPRÊME

Un amour qui s'en va, c'est une idée qui meurt.
Chaque fois !... Et c'est bien cela, la vraie douleur !
Cherchez quelle est la foi, la pensée, la croyance,
Que toute femme emporte ou décime en vous-même,
Et vous vous écrierez : « La blessure suprême
Je l'ai reçue au front. Le mal le plus intense
C'est là qu'on me l'a fait. Il me manque à présent
Un lambeau d'idéal que je croyais moins grand ! »
Alors vous sentirez à travers tous vos maux,
A travers tous les cris de l'âme convulsée,
Que vous venez de mettre un crêpe à la pensée.

Les idées, cela meurt ainsi que les oiseaux,
Pudiquement et chastement, dans les coins sombres.
Elles tombent, sans fin, tellement à l'écart
Que pour les découvrir il faut presque un hasard.
En fauchant l'herbe aux pieds de ces grands palais d'ombre,
Si serrés qu'on a peur que des spectres n'en sortent,
Tout à coup un menu cadavre est mis à jour...
Hélas ! sous les jonchées balayées de l'amour
Si tu savais combien j'ai trouvé d'idées mortes !

Que de gens qui se croient obligés de conclure,
Et d'étendre leurs deux sympathies dans un lit !
Habitude, éducation, littérature.
La chose exécutée et le rite accompli,
Ils semblent délivrés d'un poids, et plus heureux.
Aucune allusion jamais n'est faite entre eux,
Par la suite, quand les deux délinquants se croisent,
S'arrêtent, se saluent, causent, prennent congé,
A ces amours furtifs dont ils ont échangé
La médiocrité inutile et courtoise.

Dans l'ordre de l'amour mental et du désir,
L'imagination la plus extravagante
Est toujours, quel que soit le rêve qu'elle enfante,
Une forme du souvenir.

Elle m'a quitté sans un pleur,
Sans qu'un bégaiement de douleur
Étranglât le cri de sa chair.
Je vois, comme si c'était hier,
Dans ma mémoire pâlissante,
Le dernier geste qu'elle fit
Pour fermer le col de sa mante,
Et pour en arranger le pli,
Lorsque je la perdis de vue,
Prompte et mince au coin de la rue...
Ce fut tout. Pas de vain colloque,
De prolongement furieux.
Et pourtant, lorsque je m'évoque
Cet instant d'éternel adieu,
Peintre qui ne récapitule
Que le réel et que le vrai,
Quand elle me réapparaît,
Jamais (Dieu qu'un cœur est crédule !)
Mon souvenir ne la situe
Exactement dans cette rue,
Son mouvement et son vacarme.
Je la vois, le sein transpercé,
Criante, et comme Niobé
Toute lumineuse de larmes !

AVEC CETTE PIERRE TU BATIRAS MON ÉGLISE

Je n'ai pas su que ton cœur était bon.
C'était cela m'aimer, et je ne l'ai pas su !
Maintenant par comparaison,
Triste, meurtri, blessé, déçu,
Après d'innombrables déboires,
Je vois monter dans ma mémoire
Ton souvenir resplendissant.
C'est le soleil des morts qui se lève en chantant
Et qui féconde tout de ses rayons nouveaux.
C'est lorsque rien n'est plus que l'autel s'illumine.
Meurs d'abord ! après quoi, je te ferai divine.
Tous les temples sont des tombeaux.

Pour que la jouissance soit complète,
Il faut que le souvenir intervienne.
La vie est un grand tas de scories que crochette
La Mémoire, noir chiffonnier, vieux Diogène
Tenant à son poing gauche un crachat de soleil.
Elle seule, parmi les tessons, les ordures,
Fouaille et finit bien par heurter, d'aventure,
L'anneau pur, le moment vermeil,
L'instant délicieux, la chose essentielle
Par quoi tout s'éclaire et renaît.
Et pourtant cet instant vermeil fut-il jamais?
Souvenir, n'est-ce pas toi qui nous le révèles?
Sois bénie toutefois, vieille main acharnée
Qui même du néant fais jaillir la splendeur !
Tant pis, si c'est la mémoire qui crée
L'illusion du bonheur !

LA VIE ANTÉRIEURE

« Du temps que j'étais chien
Ou roi, ou satrape, ou pirate... »
Écrivait cet historien
De sa vie, pour marquer la plus lointaine date.
Moi, je n'ai pas besoin
De remonter si loin,
O ma vieille en allée !
Et je n'ai simplement qu'à écrire : « Autrefois,
C'est-à-dire voici des années, des années,
Du temps que j'étais toi... »

Le bonheur est-il de connaître
Ou d'ignorer tout de la vie?
Pas plus l'un que l'autre peut-être !
Quelque chemin qu'on ait suivi,
Le bonheur n'est jamais au bout.
Ignorer, ce n'est pas grand'chose,
Mais connaître n'est rien du tout.
L'expérience au front morose
Devrait être innée; ou, du moins,
Pourquoi, lorsqu'on en a besoin,
N'est-elle jamais là, tandis
Que, lorsque le cœur la maudit,
Il ne peut plus s'en détacher?
Puisqu'on la subit, à tant faire,
Comme il serait plus salutaire
Que nous en suivions le tracé
A rebours... oui, — en remontant !
Tout savoir, lorsqu'on a vingt ans;
A soixante, tout oublier !

LE DIVIN RASTAQUOUÈRE

Le bonheur, c'est toujours un étranger suspect,
Trop paré de bijoux, recherché de manières,
Vous savez, le bonheur, ce divin rastaquouère !
Il n'est pas de chez nous, ce bel œil noir qu'humecte
Je ne sais quelle larme éclatante et profonde
    Où l'on croit voir tout l'azur du monde !
Elles sont d'un pays nostalgique et menteur,
        Ces belles mains de voyageur,
De voyageur calamistré, de Lovelace
Qui semble, dans le fond d'une belle avenue,
        Se diriger vers des palaces,
Mais, brusquement, sournoisement, tourne la rue
Et regagne, en longeant les murs, quelque hôtel louche,
Ou même un cabaret de belle étoile ! Il est
Le gentleman correct, idéal et parfait,
Qui vous tue net, avec deux baisers de sa bouche !
Sa présence à la fois vous attire et vous pèse ;
Et comme, certains jours, on se sent plus à l'aise,
Malgré qu'elle soit trop insistante, malgré
Son air pauvre et sans soin, lorsqu'on a rencontré,
Accorte, ronde, et même un peu trop bonne fille,
La douleur, cette vieille amie de la famille !

Vieille chanson :
« Gais et contents
Nous allions triomphants... »
Pourquoi toujours, hélas ! dit-on :
« C'était le bon temps »
Du temps passé?

C'*était*, toujours ; et jamais : c'*est* !
Ce que l'on vit est toujours pire
Que ce qu'on vécut, laridon !...
Pourtant comme ce serait bon
Si, quelquefois, l'on pouvait dire :
« C'est le bon temps »
Du temps présent !

Ne jamais interrompre un amour.
Se refuser la plus légère intermittence :
Sinon, c'est un travail à refaire toujours...
Huit jours suffisent à changer ce qu'on en pense ;
Tout est modifié du départ au retour.
Il faut dès lors se mettre à renouer la maille,
A rattacher le fil ! Exécrable travail !
On est si différent, en quinze pauvres jours,
De ce que l'on était et de ce qu'on sera !
Oh ! cette patience infinie de l'amour !
N'abandonnons jamais la tâche. Sans cela,
La foi s'émousse, la pensée s'évade ailleurs...
Être, pour son amour, semblable au besogneur
Qui, monotone et loin des idées générales,
Dans sa noix de coco sculpte une cathédrale.

UN PRINCIPE AGRICOLE

Le blé ne pousse pas cinq ans
De suite dans les mêmes champs
Sans que le sol ne s'anémie.
Ce n'est pas en vain qu'on s'aime, m'amie !
Ne discernes-tu pas. au cinquième labour,
Des traces de consomption?
On a beau creuser plus profond,
Chaque année, le tuf de l'amour,
Il s'affadit, il dégénère.
C'est un désastre : mais qu'y faire?
Je n'ai pas dans ma main, je n'ai pas, moi qui sème,
D'autre semence que nous-mêmes !
Nous mourons lentement de nous;
Et comme ces très vieux paysans qui se plaignent,
Sans colère, sur un ton doux,
« Qu'il y ait encor moins d'avoine et de châtaignes
Cette année-ci que l'autre année »,
Nous allons soupirant la phrase accoutumée
Des cœurs qui voient faner l'espérance : « Je crois
Que le bon Dieu ne produit plus comme autrefois ! »

Le fait seul que l'amour persiste, malgré tout,
En dépit du déchet graduel, du déclin,
Le fait que notre ardeur n'est pas encore à bout
Lorsque l'on a compté deux ans, trois, quatre ou cinq
De cette vie passionnelle et chancelante,
Suffit à nous donner comme un goût de victoire !
Et c'est une victoire, en effet, éclatante,
Un résultat topique, une espèce de gloire
Que d'avoir su durer — simplement ça — durer !
Ah ! tout peut s'écrouler dans l'immense fanure,
Dans l'immense dégoût d'un cœur désespéré,
C'est déjà merveilleux d'être celui qui dure !
L'homme ne conçoit pas de revanche plus belle
A la déception constante du bonheur.
On défend son terrain, parcelle par parcelle.
C'est un blé que l'on gagne, hélas! à la sueur
De son front, chaque jour. Orgueilleuse victoire,
Qu'on arrache comme à la force du poignet,
Comme si, tout à coup, sous l'effort, on sentait
Crever son cœur ! Et l'entretien de cette terre
Pauvre et dégénérée nous donne autant de mal
Que nous en donnerait la plus fraîche bruyère...

C'est beau, — mais tout de même un peu provincial...

Notre jeu de dupes consiste
A lentement accumuler
Les chances d'un bonheur dont on suit sur la piste
Le caprice endiablé,
A capitaliser, à bâtir, et — folie ! —
A chercher pour en faire sa compagne, et pour
Finir à son côté le reste de ses jours,
La plus jolie parmi les plus jolies !
Puis, lorsque l'on a mis cinq ou dix ans et plus
D'un travail sévère, sans trêve,
A parachever le beau rêve,
Tout à coup s'acharner dessus,
Détruire à larges coups de botte,
Très vite ou petit à petit,
L'édification adorable du nid !...

L'espèce humaine est aussi sotte
Que l'existence est ridicule,
Avec leur va-et-vient régulier de pendule !
Le cas en est simple à l'extrême,
Et l'histoire toujours la même :
Acheter cher le diamant dont on rêvait,
Chez cette dame appelée : Maxima,
Puis, aussitôt qu'on l'a,
Filer chez un courtier le revendre au rabais !

LES BAUX ENTRE SYMPATHIES CONTRACTANTES

Entre amants,
Les baux sont de six mois, deux ans, huit ans, vingt ans.

Je m'explique : après les six mois bien révolus,
Le désir libre se transforme,
Et démasque chez nous ce qu'on cachait le plus,
Des divergences énormes.
Si le choc cependant ne les sépare pas,
Dociles, les amants renouvellent leur bail.
Alors les intérêts divers, tout un travail
D'antagonisme obscur, se livrent leurs combats.
La lutte s'épuise ; on se quitte...
Si, par hasard, on peut franchir cette limite,
La garantie est de six ans encor.
C'est que les intérêts se sont conjoints, que l'or
A cimenté les trous. L'or fait si bien les choses !
Le ciel sourit. C'est le bail à l'emphytéose !
La vie semble se diriger vers le bonheur !...
Puis vient l'âge de la trahison spontanée,
Mais la vraie, celle qui nous àrrache le cœur.
Et ça, c'est l'accident de la huitième année...
Si la rupture ne se fait pas sur l'instant,
A lieu, selon la loi, le renouvellement
« Par reconduction tacite »
(Si ce n'est pas la loi tout à fait, c'est le rite !)
Pour un temps presque égal aux années écoulées.
Le bail reprend sans fixation de durée;

Mais nous savons très bien que les prochains délais
Seront de dix ans à peu près...
A ce stade, poussif et hargneux, du déclin,
On peut se ressaisir une dernière fois.
Il faut en profiter pourtant, car c'est la fin !
On peut encor serrer les doigts
Autour du cou de son amour. On peut encor...
Passé quoi, il ne faut compter que sur la mort.

LA LIGNE

La ligne, rien n'est beau sans elle. Il faut la ligne.
Comme dans l'art lui-même, un bel amour n'est digne
De s'appeler ainsi que s'il monte, s'étend,
S'assouplit, sinueux, harmonique et cambré.
Mais qui dit ligne dit durée. Il faut durer !
Il faut que tout amour dure pour être grand,
Pour qu'on lise aisément son graphique de loin.
Les amours brefs ne sont pas beaux. Ce sont des points,
Des taches, des accents, largement colorés
Quelquefois, mais pas plus. Ce n'est pas la belle œuvre
Que l'on ne peut juger qu'après un long labeur.
Il faut tellement d'art dans le travail du cœur !...
Enlacements humains, torsions de couleuvres,
Souplesse ingénieuse et douce des collines,
Noble sérénité du fût droit et hautain,
On peut y retrouver tout le réseau des lignes,
(Car on lit dans l'amour comme on lit dans la main)
Tout, par un raccourci expressif de dessin,
La courbe, le trait droit, le cercle ou la spirale,
La forme la plus simple ou la plus compliquée,
Tout, jusqu'au farouche éclair de la ligne brisée,
Ou la distinction grêle des verticales.

LES NOCES D'ARGENT DE MONSIEUR ET MADAME DENIS

Il y a la plupart du temps une raison
Aux longs amours invétérés que rien ne rompt.
C'est d'être simplement ceci : une névrose,
Une névrose à deux ; pas autre chose !
D'où, leur durée inexplicable et leur mystère,
Pour l'œil le plus perspicace...
Saluez ce couple qui passe !
C'est monsieur Maladie et sa complémentaire.

Ils s'adoraient, c'étaient deux vieux — le bel exemple ! —
Qui venaient de passer un demi-siècle ensemble.
Or, à quatre-vingts ans, ces héros de Virgile
Voulurent tout à coup changer de domicile.
Ils mirent tout à neuf, même le mobilier.
Ce fut splendide ! Ils en retiraient leurs souliers,
Tellement les parquets leur semblaient impeccables !...
Mais ils avaient un chien, très vieux, très lamentable,
Qui polluait tous les rideaux, tous les tapis...
Dans leur ancien appartement, c'était admis
Depuis longtemps. Mais dans le nouveau, comment faire?
Ce chien, ce tendre ami ponctuel, ce vieux frère !
Exiger tout à coup de son incontinence
Un tel miracle? il ne fallait pas qu'on y pense !
Alors? L'exil? S'en séparer? Jamais ! Alors?...
Finalement, après mille et mille remords,
Ils en vinrent au dénouement que l'on devine :
Lui réserver, pour tout royaume, la cuisine.
Philémon et Baucis pleurèrent... Pauvre chien !
Il en mourrait bien sûr ! Son sort était certain !
Lui qui jamais un jour ne les avait quittés !
O sa soif de tendresse, ô sa faim de baisers !
Bonté de l'animal ! Égoïsme des hommes !
Seigneur qui nous jugez, voyez ce que nous sommes !...
Quand il fut relégué là-bas, dans son exil,
Ils attendirent, anxieux... Que ferait-il?
Ils guettèrent la cachexie inévitable.
Ils le regardaient sur les carreaux, sous la table,

Sans avoir l'air... Du tout ! Le vieux chien prospéra.
Les baisers, les appels, les caresses, tout ça,
En moins de quelques jours il l'avait oublié !
Comme un enfant qui met ses joujoux au grenier,
Pratique, et tout épris de son fief, la cuisine,
Il méprisa d'un coup la tendresse divine,
Les lèvres de Baucis, le cœur de Philémon,
Et l'adoration des adorations...
Ce chien, royalement, parmi les casseroles
Trônait. Il commençait à trouver la vie drôle !

Alors les pauvres vieux sentirent dans leurs veines
Monter le doute affreux de leurs amours humaines.
Eux, qui croyaient avoir, tant de lustres durant,
Mêlé leur chair en un alliage si grand,
Si parfait, que la mort, au fond de leur tombeau,
Ne pourrait même pas désassembler leurs os,
Devinrent, tous les deux, méfiants, l'œil oblique,
Se jetant l'un à l'autre un regard maléfique,
Comme des gens volés qui cherchent le voleur...
Ils allaient irrités d'eux-mêmes... Car leur cœur,
Ayant compris, s'ouvrait au mensonge éhonté
De l'amour... Autrefois ils avaient échangé,
D'un même élan, la promesse bilatérale
De ne mourir qu'ensemble, en confondant leurs râles ;
Mais, lorsqu'à quatre-vingt-deux ans mourut Baucis,
Philémon dit : « J'irai jusqu'à quatre-vingt-six ! »

ET CECI EST IRRÉFUTABLE

Il n'existe pas trois issues
Pour ceux qui vivent côte à côte et jour à jour :
L'habitude exalte l'amour,
Ou le tue.

ELLES

Noble bête inclinée sous la froide nature,
J'ai regardé, ce soir, crier cette femelle.
Le mâle l'effrayait. Elle battait des ailes,
Épouvantée et révoltée par la souillure.
L'atteinte d'un couteau l'aurait moins châtiée !
Certaines souffrent ; d'autres rêvassent en paix,
Humbles serves aux airs donnés mais inquiets.
Les unes doucement effarées, subjuguées,
Et les autres dans des torpeurs inattentives...
Navrants jouets d'un jour ! pauvres bêtes naïves,
Sur qui le lourd instinct aime à s'appesantir.
Et qui ne savent pas simuler le plaisir.

. . . .

Laïs ! Thaïs ! Quelle leçon de convenance !...
Et comme tout se comprend mieux, quand on y pense !

Les femmes — c'est un don chez elles presque inné —
Ont un cœur adorablement décoratif.
Leur souci de parer, d'embellir, d'adorner,
Et de broder toujours sur de nouveaux motifs,
Les porte à décorer, sans fin, jusqu'à l'amour,
Le piètre amour tout nu ! Comme elles le garnissent !
C'est un je ne sais quoi avec du rêve autour !...
Seulement, elles n'ont que des talents d'esquisse;
Ces dames font toujours un peu de l'aquarelle,
De l'aquarelle passionnée, point malhabile,
Oui, mais obstinément rien que de l'aquarelle !...
Et le proverbe dit que la peinture à l'huile...

A quoi rêves-tu donc, beau Sphinx, dans le désert?
— A rien. — Comment à rien? Pourtant les sphinx... — Mon cher,
La femme et moi... — La femme et toi ! — T'ai-je offensé?
Les sphinx ne pensent pas, mon cher. Ils font penser.

Les femmes qu'on dit déshonnêtes
Passent le plus clair de leur temps
A se donner mentalement,
A se préparer des défaites,
Des retours et des abandons,
Avec des amants supposés
Dont elles ignorent les noms
Mais imaginent les baisers.
L'amant rêvé, pour qu'il leur plaise,
Doit être un sonnet sans défaut.
Elles font des essais loyaux
Et combinent des hypothèses
Avec du réel et du faux,
Et quand tel rustre leur convient,
Qui fuit ou qu'elles n'auront pas,
Elles se contentent fort bien
De le passer au canevas
De leur feuilleton quotidien !
Leurs vies sont des successions
De bons romans imaginaires,
Amours en supposition
Que, bienséantes ménagères,
Elles consignent sur un livre
Où s'articule, en bas de page.
La vieille formule d'usage
« A suivre... à suivre... à suivre... à suivre... »

*
* *

Les femmes que l'on dit honnêtes
Se refusent mentalement,
Durant les trois quarts de leur temps.
Et ce n'est pas beaucoup plus bête !
Elles entassent, nobles filles,
Des refus, refus sur refus,
Mille combats de pacotille
Avec des mâles entrevus...
Au fond, identité du thème !
Ce qui diffère uniquement,
C'est (blanc bonnet et bonnet blanc)
La conclusion du roman...
Mais il est écrit tout de même !

Album. Murmure autour de ces pensées du cœur :

« Les femmes, on n'est pas fixé sur leur valeur.
« Le matin, on les abomine, on les maudit;
« Dans le courant de l'après-midi, on les raille;
« Le soir, on les adore... » — Oh c'est tout plein gentil! —
— Je trouve ça stupide et faux. — C'est du Bataille.

Elles nous prennent la figure entre les mains
Et nous regardent longuement, profondément;
Et l'amicalité dont leurs regards sont pleins
Verse un puissant dictame à nos orgueils d'amants.
Nous nous sentons meilleurs, attendris, débonnaires...
Il n'est jusqu'au guerrier qui ne se laisse faire
Et pointe le menton comme un enfant bien sage.
Nous sommes là, buvant l'extase à deux genoux,
Sans nous douter jamais que c'est leur propre image
Qu'elles regardent dans nos yeux !... Que voulez-vous !
Chères têtes, il ne faut pas leur en vouloir;
C'est leur destin. Ah ! l'habitude du miroir !

Liste d'accoutrement pour femmes de bon ton :
Poésie = Voile ou voilette.
Rêverie = Soie ou coton (c'est selon).
Coquetterie = Simple relent d'eau de toilette.
Bonne humeur = Fleur au corsage, voire au chapeau.
Hypocrisie = Peau de gant.
Pudeur = Bijou faux.

Mais toi, seul, au milieu, Désir, toi, diamant !

UN TRUISME PSYCHOLOGIQUE

Rien n'est plus transitoire, instable, moins certain,
Que ce que nous nommons l'éternel féminin.

L'homme, en s'affranchissant, émancipa la femme.
Il a peur tout à coup du réveil de l'esclave.
La femme a retrouvé la moitié de son âme,
La moitié qu'elle avait laissée dans les entraves.
Adieu, servante ! Adieu, la vieille femme-enfant,
Idéal de faiblesse et de mansuétude !
L'homme t'a libérée. Gloire à lui ! Seulement
Il paiera cet honneur de plus de solitude.
Car, quand l'homme accomplit un devoir, il l'expie.
Ce qui fait sa grandeur fait sa mélancolie.

FEMME SENSIBLE

Cette amoureuse avait horreur des animaux.
Elle abominait tout, chien, chat, cheval, oiseau.
Moi qui suis bon, j'étais un peu scandalisé.
Un jour, entre deux querelles et deux baisers
(Car tout amour oscille entre ces deux symptômes),
Je lui contai la mort d'un chien et d'un pauvre homme.
Le détail en était assez attendrissant,
Et, la voyant noyée de pleurs subitement,
Je dis : « Puis-je savoir d'où ta douleur provient? »
Elle me répondit : « Je pleure sur le chien ! »

Et je compris que, s'admirant d'être très bonne,
A tous les chiens du monde elle faisait l'aumône
D'un attendrissement facile, et déversait
Des prodigalités qui lui coûtaient si peu !
En une fois, puisque l'occasion s'offrait
Et qu'elle se sentait du vague dans les yeux,
La pitié, ses émois, ses élans, ses alarmes,
La charité envers les chiens petits ou grands,
Elle avait tout payé par une seule larme,
Et s'était acquittée d'un coup, — pour cinquante ans !

LE DISCERNEMENT CHEZ LA FEMME EST RÉTROACTIF

La femme est souvent dupe, étant toujours crédule.
Elle manque de la capacité voulue
Pour juger les défauts secrets, les ridicules
De l'être sur lequel elle a jeté ses vues.
Dans l'amour elle a peu d'ironie. Il est vrai
Que son désir d'aimer est tel que l'on ne sait
Si sa berlue n'est pas un néant volontaire !
Elle discerne bien les vices, non les tares.
La bêtise?... Hum !... D'ailleurs, je crois bien qu'il est rare
Que la bêtise soit un obstacle à lui plaire.
Avouons-le : elle a l'extase très facile.
Et rien ne la rebute, et rien ne l'horripile !
Jamais de répugnance. Elle supporte tout.
On l'a dit d'elle : pas de goût ni de dégoût.
Elle est douée de la stupidité de l'ange !
Mais par exemple, après... ah ! comme elle se venge,
Férocement, avec une verve lucide,
Impitoyable, sur son amour décédé !
Le cœur avait glacé l'esprit et fait le vide
Dans son cerveau; voici l'esprit ressuscité !
Dès qu'elle n'aime plus, il revit, surabonde,
Raille, récapitule, extermine, condamne.
Il est loin, le divin sourire de Joconde !
On se trouve devant un juge aux doigts profanes,
Qui démonte toutes les pièces du squelette ;
Et ces amours vannés, que la femme étiquette,

Semblent, après qu'ils ont achevé de mourir,
Sous l'éclairage blême et froid du souvenir,
Une collection macabre de phalènes
Cloués au mur avec les pointes de sa haine !

Le *terrible* est chez la femme
Un don tout aussi naturel
Que la grâce, le charme ou tel
Envahissement de l'âme.
Quand une femme passe dans un bal
J'aime entendre dire d'elle
Cette phrase : elle est *terriblement* belle,
Car la femme, motif entre tous musical,
Éveille en nous tous les accents.
Thème pur, héroïque ou simple mélopée,
Elle est, bien plus qu'un plaisir pour les sens,
Une sonorité de l'idée.

Je possédais un chien énorme, un épagneul
Dont les ébats bouleversaient mon home.
Il eût couvert un lit entier à lui tout seul,
Mais il avait élu mes coussins pour royaume.
On le trouvait sur tous les meubles minuscules,
Roulé sur de la soie, béat sur les carpettes,
Car ce pauvre animal s'était mis dans la tête
Qu'il était de ces « toys » menus que l'on adule...
Il se croyait un petit chien !

Oh ! combien y a-t-il de femmes, oh ! combien,
Qui font des grâces et des mines
Exorbitantes ou mutines
Et qui s'assoient du poids énorme de leur charme
Sur tout ce que le rêve a de fragilité ?
Chaque pas qu'elles font provoque les alarmes
Du dilettante épouvanté...
Évite, ô jouvenceau, sur ton chemin, évite
Les femmes « qui se croient petites ! »

Un véridique historien des mœurs
Constatera : Les femmes peintres ou sculpteurs
Perdent la grâce et la beauté qu'elles expriment;
Les femmes écrivains perdent le sens intime
De la vie qu'elles décrivent ; les comédiennes,
La sincérité qu'elles portent à la scène.

De cette loi de simple échange on peut conclure
A quelque châtiment rageur de la nature.

La femme qui prend
Est assurément
Plus artiste que celle qui se laisse prendre.
Quant à cette femme, insupportablement tendre
Mais passive, qui veut qu'on serve en abondance
Cette passivité comme un rite orthodoxe,
Elle m'inspire une irritation immense.
Certes, la chère ! il n'est que juste qu'on l'exauce,
Si vraiment elle a soif d'aimer,
Mais elle abuse d'un pouvoir bien périmé
Dans une époque égalitaire !
C'est un privilège aboli.
Moi, je suis pour l'égalité du lit,
Et le partage de la terre.
Voyons, Lampito, n'insiste pas ; tu m'atteins
Dans tous mes sentiments républicains !

Le secret d'une robe est souvent plus tragique
Que le secret d'une âme. On cherche la raison
Parfois d'une vertu sans fin. Religion?
Froideur? Non. Le secret de la robe l'explique...
Elle n'embrasse pas le crucifix d'argent,
Cette femme rigide et glacée ! Simplement,
Quand tout s'est assoupi, le soir, dans sa demeure,
Le front contre le bois d'une chaise, elle pleure.
Elle pleure à jamais la beauté de son corps
Où la maternité laboura ses stigmates,
Faisant de cette chair jeune, brûlante encor,
Une statue qui croule et dont le marbre éclate
De toutes parts. Ce ventre mâchuré, ces flancs
Qu'ont fouillé des désirs mâles et stimulants,
Lui font monter au cœur l'océan des tristesses !
Il l'aime, la désire, il l'implore, il la veut.
La pauvre n'ose pas être le corps qu'on presse,
Longuement, sur son corps dévêtu, près du feu,
Et, prise de la peur terrible d'être nue,
Elle fait de sa religion une ruse,
Afin de conserver le prestige ingénu
D'être au moins celle qui dédaigne et se refuse,
En criant, l'œil baissé : « Je ne vous aime pas ! »
A l'homme qu'elle est prête à serrer dans ses bras...
Le jour, drapée dans ses dignités, elle passe,
Prodiguant l'anathème à la femme adultère,
Indifférente aux mots d'amour, et sur sa face
S'inscrivent le dégoût et le dédain de plaire.

Mais la nuit, soulevant le cilice des heures,
    Elle s'effondre, épave affreuse, et pleure,
En maudissant la vie, de ne jamais pouvoir,
L'âme lourde d'amour, se dévêtir un soir
Et s'offrir doucement en disant : « Prends-moi toute »,
A celui dont le songe est par elle obsédé...
Ah ! tout ce que lui dit d'horreur, la nuit d'été !
Ah ! tout ce qu'elle dit, quand personne n'écoute,
Et tout ce qu'elle crie de reproches, au ciel !...

Et ce drame si simple, au fond, mais si réel,
Ne dépasse-t-il pas de plus de cent coudées
Tous nos débats poussifs, tous nos drames d'idées,
Tout ce rapetassage insipide et douceâtre,
Le romanesque, la psychose, et tous leurs stocks,
Dont nous jetons, superbement, les cent défroques
Au mensonge impudent et pervers du Théâtre?

La femme fait mentir son être, au grand complet,
Ses lèvres et ses yeux, ses cheveux et ses joues.
Seuls, dans leur nudité candide et sans apprêt
Les seins avouent.
Ils avouent le passé, la défaite ou la lutte,
La force, la faiblesse ou les servilités.
Quand le corset, devant les regards qui le scrutent,
S'entr'ouvre et fait surgir ces témoins patentés,
On se rend à leur éloquence.
Ils ont la bonne foi de certains serviteurs
Ou la sincérité terrible de l'enfance.
C'est une vie tellement à part que la leur !
Car ils n'ont pas été seulement des témoins ;
Ils ont été des auxiliaires fidèles
Qui parfois reviennent de loin.
Ils livrèrent de rudes assauts, pêle-mêle.
Ils ont été aux avant-postes des combats ;
Ils ont subi des escarmouches,
Les corps-à-corps, et ces truchements délicats
Et profanés ont fait rempart à tant de bouches !
Aussi arborent-ils souvent des airs altiers,
Ou bien des airs malicieux de vieux rentiers,
Et quelquefois se tiennent-ils hors de leur gîte,
Comme penche une rose lourde au bord du verre !...
Sur des porteuses décrépites
On en voit de joyeux, et d'extraordinaires,
Fermes comme à vingt ans, et que rien ne fléchit.
Marot, avec infiniment d'esprit,

A célébré le beau tétin,
Tétin tout neuf et qui se tient
Toujours loin de son compagnon...
Marot eut mille fois raison !
Il en est de gais, de frais
Comme des coupes de lait.
Ces deux jumeaux ont l'air de se communiquer
De la santé, et du courage.
Il en est de misanthropes et d'étriqués,
Qui vivent d'une vie rechignée et sauvage;
Il en est de spirituels et très français,
Et qui même s'aventurent avec excès.
Il en est d'humbles et d'appauvris. Il en est
De libertins, embastillés dans un corset.
Il en est de royaux que le destin sculpta
Pour faire, semble-t-il, gonfler comme une voile
La tétonnière ouvrée de l'Augusta ;
De lumineux comme le globe des étoiles,
Et d'autres pauvrement effacés, plébéiens,
Sur des corps de Diane adorable et légère...
C'est un grand artisan qui façonne les seins
Et qui leur donne à tous ces vies particulières !
Ils sont vivants, ils sont tout nus, ils sont réels !
Les pauvres, enfouis au giron maternel,
Quelquefois, lorsqu'on les saisit, vous considèrent
Avec des airs de grosses bêtes en détresse,
Honteux d'appartenir à de fines maîtresses,
Quand d'autres ont la sérénité des matrones !...
Il en est d'alourdis, pesants, qui se cramponnent
A des torses trop tôt prostitués d'enfants,
Et dont l'été mûrit sur un tiède printemps !

D'autres, voués à des minuits prématurés,
Qui disent la tristesse affreuse des baisers.
Il en est de communs, d'avilis, sans orgueil,
Où la misère a mis son affreux apostume,
Dont le bouton lui-même a pris des airs de deuil,
Large ou plat, mâchuré, presque avec une écume,
Alors qu'il y a, sous la calotte du ciel,
Tant de pointes de rose ou de pousses de fraise !...
Avant l'heure attendue où sa lèvre les baise,
Ils sont pour l'amoureux le problème éternel,
Une hésitation entre deux hypothèses.
Le Phidias spirituel qui les pétrit
Manie également l'ironie ou la grâce...
Mais, en tout cas, ce sont des témoins forts loquaces,
Qui révèlent comment leur maître s'est conduit.
Ils disent l'innocence ou le stupre des nuits...
Et Dieu lui-même, Dieu, au milieu de l'Eden,
Sous le souffle inspiré et doux de son haleine,
Pour figurer la créature tout entière,
Son esclavage et sa splendeur, n'a rien trouvé
Qui fût plus expressif que ces fruits de la terre
Dont il orna les corps conçus pour le péché,
Fougueux jaillissement d'une argile incertaine,
Les seins, écartelés sur la poitrine humaine !

Les plus attrayantes sont celles
Au fond de qui s'amoncelle
Les couches d'un lourd passé,
Celles qui, comme Ulysse, ont fait leur beau voyage
Ou celles qui ne l'ont pas commencé.
A qui, Pâris, donnes-tu l'avantage,
(Les deux extrêmes ont leur charme)
A celles qui s'en vont vers les premiers combats,
A celles qui déposent leurs armes?
Le suprême plaisir ne consiste-t-il pas
A se pencher immensément
Sur le bleu vierge de quelque âme?
Les eaux neuves ont les éclats du diamant.
A moins que, pour les vrais amateurs de la femme,
Le délice le plus intense
Soit de percer les ténébreuses attirances
De ces eaux que la vie a faites si profondes
Qu'on n'en peut voir le lit de sable,
Et qui, devant nos yeux, font chatoyer leurs ondes
Irrésistibles et coupables?

C'est une vérité simpliste et générale
Que, parmi les femmes habituées
A sélectionner le désir chez les mâles
(Donc, pas uniquement chez les prostituées),
Il en est qui, par miséricorde,
Ou par bonté, par simple charité, s'accordent
A ceux de leurs amis qui l'ont bien mérité,
Comme une récompense, un pourboire gagné...
Puisque tout dévouement vaut un salaire, alors,
Dans ce cas, mesurées, elles donnent leurs corps,
En tout esprit de justice,
D'un geste charitable et froid, bien féminin,
Un peu comme les nourrices
Donnent le sein.

(Si l'on peut comparer ce très rose animal,
Sans trop d'offense, aux animaux à quatre pattes,)
En comptant le troupeau des femmes, je constate
Que la plupart s'en vont au désir marital
Comme s'en vont les bœufs à l'abreuvoir, — sans hâte.

Une soumission grave dans l'offertoire
Autorise l'époux officiant à croire
A la grande tendresse amicale de l'acte,
Comme la messe permet au prêtre
De croire à la ferveur des fidèles. Peut-être
Est-elle simulée? Peut-être est-elle exacte?
Qui le sait, si ce n'est la nature et la femme,
Qui, seules, toutes deux, connaissent le degré
Du zèle intérieur. C'est leur secret. Et, dame,
Avouons que c'est un secret si bien gardé !...

Parée de voiles blancs, d'oranger, mais, sans grâce.
Sur le coude ayant relevé sa robe à queue,
La jeune mariée buvait à la terrasse
D'un café de banlieue.
Ils étaient attablés, la vierge et son époux,
Et, — lui, comme un rêveur, elle, comme une sainte —
Dégustaient à petits coups
Une large, lunaire et patiente absinthe.
Ils buvaient là, sereins, presque indéfiniment;
Ils semblaient aspirer un bonheur bien plus grand
Que ceux dont ils venaient d'échanger la promesse.
Ils étaient là, savourant Dieu sous ses espèces,
Ayant l'air d'opposer, avec flegme, à deux pas
Du moment nuptial, dans cette fin de jour,
La volupté qui ne ment pas
Aux voluptés plus incertaines de l'amour.

Au plus petit indice, au moindre simulacre
De beauté chez un être auquel elle s'adresse,
La femme prend un ton soudain de politesse, —
Même s'il ne s'agit que de régler un fiacre.

Sentir le mépris de l'être qu'on aime,
Les femmes supportent aisément ce martyre.
C'est pour elles si peu une injure suprême
Que bien des fois elles en tirent
Des dilections assez rares.
Nous, si nous voyions, chez la femme, apparaître
La clairvoyance jointe au mépris de nos tares...
Mais nous sauterions simplement par la fenêtre !

Je dis bien le mépris et non pas le dégoût.
C'est que ce n'est pas la même chose du tout !

MAIS LE COMPTE N'Y EST PAS TOUJOURS

Quand la femme dont on rêve, en catimini,
L'Oaristys suprême, inespérée, vous dit
Tout à coup : « Je vous aime », un premier mouvement
Vous pousse à prendre, sans contrôle, argent comptant...
On ne recherche pas si la donnée est vraie.
De même quand le riche vous rend la monnaie,
On esquisse un salut de la tête, un peu gauche,
Sans oser, par orgueil et par respect humain,
Vérifier s'il vous a glissé dans la main
De l'argent, du nickel ou du plomb... On empoche !

UTILITÉ DE LA VOILETTE

Ce haillon du harem ancestral, la voilette,
Ce morceau de Zaïmph, ce cache-nez d'Isis,
N'a pas pour but de protéger ton teint de lis,
Mais de t'aider à voir la nature incomplète.
Ce soin de ne percer les choses qu'à demi,
A travers des réseaux et des moucharabis,
Explique aussi le goût de ne voir la nature
Qu'en passant, en wagon, en auto, en voiture,
Si cher et si particulier à tant de femmes !
L'estompé, l'imprécis, le flou, ça leur suffit.
Elles ont pour tout voir les antennes de l'âme.
La connaissance exige un effort de l'esprit ;
D'où fatigue et surcharge. A quoi bon ? Il est sage
D'avoir l'intuition bornée d'un paysage,
Et d'abriter ses yeux de la grande lumière.
Un bon voile solide avec des yeux derrière,
C'est tout l'art de ne voir les choses qu'à moitié,
Un grand art, pas encore assez apprécié,
Où la femme est passée maître. Certe, à sa place,
Nous serions fous avec ce réseau sur la face !
Mais elle, qui pourrait la dire incommodée
De n'avoir vu la vie, durant une journée,
Qu'à travers tout un vol de papillons dansants,
Des applications de pois ou de chenilles,
Des quadrillés, ou bien des dessins d'ornements,
Des fantasmagories brodées pour jeunes filles,
Dont le seul aspect nous induirait en malaise?...
La nature à travers trente nœuds Louis Seize !...

Ce n'est pourtant pas ça qui te rend la nature
Maussade, ma chérie ! Et cette gêne obscure
Que la nervosité de ton regard reflète,
Ah ! comme j'en connais, perfide, le pourquoi !...
C'est quelque rendez-vous manqué qui t'inquiète ;
Et comme j'ai raison de frémir quand je vois
Tes lèvres mâchurer le bord de ta voilette !

EN RETARD, MADEMOISELLE !

N'en croyez pas les jolies femmes
Quand celles-ci, par simple amusette, proclament
Que le féminisme et son mouvement
Les indiffère ou les assomme.
Un zèle ardent habite en leur cœur. Seulement
Elles sont un peu trop occupées par les hommes.

C'EST LE TON QUI FAIT LA CHANSON

Un sentiment obscur des destinations
Fait que, malgré l'impertinence du discours
Qui retrace le geste ou le mot polisson,
Les femmes ne sont guère indignées par l'amour,
Ni par ce qu'il produit d'abject ou d'illicite.
Lorsque nous condamnons, au fond elles acquittent.
C'est pour le seul amour que Dieu les procréa,
Et devoir condamner l'amour les rend perplexes,
Même quand il divague. Aussi c'est pour cela
Que la sévérité varie selon les sexes,
Et que l'homme fait : « Oh ! » quand la femme fait : « Ah ? »

Les femmes, à quinze ans, susurrent leur amour.
A vingt, elles préfèrent le garder pour elles.
Plus tard, elles le crient à réveiller des sourds.
Vers trente ans, quelquefois. A quarante, toujours...
Passé cet âge, elles le bêlent...

Comme il est effrayant, le regard d'une femme
Qui ne vous aime plus ! Il vous coule dans l'âme
Si douloureusement que l'on crierait de mal.
Il est semblable à ces fenêtres d'hôpital
Où, derrière la vitre opaque, creuse et grise,
Apparaît vaguement une forme indécise,
Une ombre que l'on voit un instant appuyée
Et qui, comme s'efface et meurt une buée,
S'enfonce dans le soir pâle, en vous regardant...

Quand on ne comprend plus, on s'écrie : Dalila !
Cette perversité supposée correspond
A quelque simple instinct de conservation,
Mais pour nous ce n'est pas si simple que cela !
Nous ne comprenons pas, la chose n'est pas claire ?
Bien ! Romantisons-la ! Pourtant la femme est fruste.
En tout cas, elle est simple, et compliquée, tout juste,
Comme l'est une langue étrangère :
Quand on la parle, tout en devient naturel.
Mais je conviens que bien parler, c'est difficile !
La grammaire, le vocabulaire, le style,
Tout ça ne s'apprend pas à coup de manuel !
Encore quand on est en face d'une femme
Intelligente, on s'y retrouve, on tient le fil.
Il est plus aisé de pénétrer l'état d'âme
Le plus complexe, le plus subtil,
Que celui d'une simple catin, par exemple.
On entre dans l'esprit d'une femme d'élite
Comme en forêt, par des chemins souples, clairs, amples,
Avec respect, certain de parvenir au site,
Sans guide, puisqu'on a tous ses points de repère.
Le chemin est classique et net. Mais on perd pied
Devant l'âme d'une amoureuse de carrière.
Simple et déconcertant, ah ! l'étrange gibier !
Comme il déroute bien son chasseur à la course !
Lorsqu'il vous a mis hors d'haleine, celui-là,
Eh bien, il vous reste au moins la ressource
De lui tendre le poing en criant : Dalila !

Ne désignons jamais à la compagne élue
L'homme qui nous déplaît le plus. Elle conclut
Que nous le redoutons, et l'interlocutrice
Immédiatement, de ce fait, en conçoit
Pour l'homme désigné, sans même y voir malice
Le penchant le plus irrésistible qui soit.

On demandait un jour à madame A... :
« Avez-vous lu *le Lys Rouge*, chère madame? »
— « Oui... c'est un roman... attendez... où il y a
Un monsieur qui dit à une femme :
A huit heures, ce soir, place de l'Opéra... »

« Nul ici-bas
Ne peut donner ce qu'il n'a pas. »
L'axiome est faux en morale.
La fourmi ne donne pas plus que la cigale
Qui n'a rien. Ce que l'on n'a pas, on en dispose
Fort bien ! C'est une loi de réciprocité.

Des châteaux en Espagne et du rêve inventé,
Je n'ai guère donné, somme toute, autre chose;
Mais ce peu là, l'expérience nous apprend
Que c'est, ma foi, du bon argent,
Celui (pauvres brebis ! mais sans voracité)
Que les femmes toujours ont le mieux accepté !

Par prudence, avant de satisfaire l'envie
Qui vous prend de la nommer vôtre,
Examinez si cette amoureuse, en sa vie,
A déjà fait le bonheur d'un autre.

Savoir s'ennuyer sans que l'homme s'en méfie,
C'est tout l'art de la courtisane — ou son génie.

C'est l'habitude. On dit : la femme. On dit : les hommes.
Il n'y a d'ailleurs plus que nous, les psychologues
(Et les collégiens aussi, mais c'est tout comme),
Qui prenions certain air solennel, un ton rogue
De vieux régents et de pions, pour prononcer
Phâme, avec un P. H. et l'accent circonflexe...
La Femme ! Substantif absurde au singulier,
Qui restreint (comme dirait Bouvard) « le beau sexe »
Aux donneuses de joie, amante ou courtisane.
Mondanités et bourgeoisie, rien au delà !
C'est notre lot, c'est notre ligne de combat.
Passé quoi, nul épi n'est digne qu'on le glane,
Nulle fleur ne vaut d'être observée. Et pourtant
N'aurais-tu pas ta place marquée, fleur des champs,
Dans l'herbier où la flore a livré ses pétales.
O vieille paysanne départementale,
O dame de chaumine, ancestrale femelle
Aux chairs parcheminées, qui n'as pour horizon
Que ta masure et tes luzernes annuelles?
Dis-moi, ton cœur sacré, pourtant, ton cœur profond,
N'a-t-il pas comme un autre immensément battu,
D'un rythme si puissant peut-être qu'on devrait
Écouter son mystère et chercher son secret?
Il nous demeure à nous comme un pôle inconnu.
Nous n'en parlons jamais que d'après des données
Et des traditions plus ou moins incertaines.
Tu resteras la grande aïeule insoupçonnée.
Et rien de tes amours, de tes joies, de tes peines,

De tes jeunes espoirs dorés ne nous parvient,
Nulle péripétie, nul détour, aucun drame,
Aucun tressaillement de ta tendresse, rien !...
Rien; tu n'es pas la Femme !

Ardemment, passionnément, de toute l'âme,
Il faut se porter au secours
De cette grande victime, la femme.
Délivrer, délivrer toujours,
C'est le but éternel ! Chaque siècle qui vient
Fait tomber une erreur, abolit un lien.
Donc, il est équitable, il est juste, moral,
De se porter garant, devant le tribunal,
De la noblesse de la cause. Qu'on réclame
Des droits, tardifs déjà, des droits incontestés,
Toutes les charités, toutes les libertés,
Sans se demander si la cause de la femme
Vaut ou non ce débat capital. — Il n'importe ! —
Soyons resplendissants et fiers dans l'apostrophe !
Mais, aussitôt calmés le geste, la voix forte,
Et l'élan belliqueux d'une âme qui s'échauffe,
Faisons comme fait l'avocat de la défense,
Après avoir vidé les flots d'une éloquence
Pantelante d'ardeur, toute chaude d'idées,
Qui retire sa robe noire en souriant,
Et reconnaissons-nous, quand la cause est plaidée,
Le droit de « blaguer un peu le client. »

ILS

Tu peux juger quel fut cet homme
Par les femmes qu'il a quittées.
Sa vie s'active. Elles demeurent les fantômes
Et l'attestation même de ses idées.
La première a souvent un visage vulgaire,
Humble et pauvre, et qui marque une étape oubliée;
Mais la femme de luxe est toujours la dernière.
Comme l'on reconnaît la bête à ses fumées,
On suit l'homme à travers ses déchets. Et chacun
Semble un signalement complet d'identité.
C'est d'ailleurs vite vu. Il suffit d'un parfum
Pour que tout un passé nous soit ressuscité
Et nous révèle un avenir...
Ah ! qu'on en saurait des histoires
Si jamais l'on pouvait ouvrir
Les impénétrables armoires,
Les armoires de Barbe-bleue !
Oh ! les sept corps pendus dans leurs robes à queue !
Je m'y connais, étant un fin limier
A l'œil duquel aucun remords ne se dérobe ;
Je n'ai qu'un geste à faire et qu'à tourner la clef...
Je reconstituerais le roman tout entier,
Avec les sept couleurs des robes !

Chaque homme a toujours, dans sa vie,
Trois, quatre ou cinq minutes de génie.
Le tout est de s'en apercevoir !
Un méchant racleur de tarentelles
Improvise et trouve, un beau soir,
Quelque sérénade immortelle...
Après quoi l'instrument ne récidive plus
Et retombe à l'ignominie.
Ainsi tous les amants, laids, miteux ou bossus,
Ont l'inspiration possible du génie.
Un éclair ! mais il faut savoir en profiter,
Et combien passent à côté
Qui, peut-être, une nuit, un jour, une heure même,
Eussent connu l'amour dans sa beauté suprême,
Quand d'autres plus heureux, que le sort protégea,
Hardiment ont tenté leur chance et l'ont conquise.

Je dis de ce moment de verve et de surprise :
« Avoir écrit sa sérénade de Braga. »

Rien de plus flatteur, à tout prendre,
Que de charmer sans le vouloir.
Passer, inconscient, vivre, puis, un beau soir,
Sentir qu'une âme se fait tendre,
Parce qu'on l'a regardée,
Est-il rien de plus doux et de meilleur au fond?
Les hommes cependant, du plus fin au plus bête,
Préfèrent à l'orgueil de la séduction
L'orgueil brutal de la conquête.

Ce que l'on ne peut faire on le conseille aux autres :
D'être chaste, quand, soi, l'on est un gai luron,
D'avoir beaucoup d'enfants, à la condition
Qu'ils ne soient pas à nous et que ce soient les vôtres.
Prêcher pauvre quand on est riche, prêcher sage
Quand on est fou. Conseils gratuits qui soulagent !
Je sais des impuissants qui dictent la débauche,
Ou qui voudraient avoir les goûts qu'ils nous reprochent...
L'horreur, la haine de soi,
L'ennui de sa limite propre et de sa loi,
Le spleen d'être rivé à sa nature humaine,
Fût-on bon ou fût-on méchant,
C'est la raison du phénomène !
Je suis doux. J'ai toujours rêvé d'être un tyran.
« Paradoxe », me direz-vous ?
Mais c'est vrai, mon ami, mais c'est vrai, de nous tous !

Se payer une femme à soi, légalement,
C'est un désir cossu de gros propriétaire.
Possession : mari ; location : amant.
On achète ; à trente ans, ça paraît nécessaire...
L'ennui, c'est qu'il en est de cet unique amour
Comme il en est de notre parc et de nos terres,
Après qu'on en a fait quelque dix ans le tour !...
Aussi, lorsqu'on nous dit « Veinard, d'avoir cela ! »
Notre voix approbative répond : « Peut-être »,
Mais le timbre est morose, incertain, sans éclat ;
(Froide et sombre, telle est toujours la voix du maître !)
Et nous cherchons, presque étonnés que l'on s'exclame,
Dans les yeux éblouis des autres, cette flamme,
Ce mystère épuisé qui ne peut plus renaître !

Ces hommes que l'on dit de bourse déliée,
Ces gens auxquels on fait la grasse renommée
De combler les désirs de la femme qu'ils aiment,
Souvent ne sont ainsi des prodigues, que pour
Se dissimuler à eux-mêmes
La vénalité de l'amour.

C'EST UN GARÇON TRÈS DISTINGUÉ

Ce sont les gens dits délicats
Qui le plus souvent se contentent
De baisers vils et d'amour bas,
Commensaux de femme galante
Ou de domestique en chignon.
Ces êtres, avérément tendres
Et plus guindés que de raison,
Sont assez humbles pour prétendre
Aux contacts brefs, aux tristes lèvres
Dont le relent seul vous distille
Cette incolore et fade fièvre
Des quartiers pauvres de la ville
Qui monte au fond du crépuscule...
Il n'est que les gens délicats
Dont le cœur ne se lève pas,
Ni ne frémit ni ne recule,
Quand ils lampent avec ivresse
Cette odeur, mêlée aux caresses,
De fruits tournés et d'évier gras.

On voudrait posséder quelques femmes gentilles
Mais de condition par trop inférieure.
Seulement devant ce gibier de pacotille
On remet à plus tard, plus tard ou tout à l'heure,
Et l'on oublie... Qui sait ! Peut-être eût-il suffi
D'un bien petit effort pour prendre à ces caresses
Un bonheur neuf, naïf et certain. Cent maîtresses
Passées ne valaient pas bien mieux. On en fait fi.
On est comme ce riche intégral, l'affreux riche,
Qui ne veut rien qui n'ait sa valeur, et n'affiche,
Sur ses murs surchargés, que des toiles de maître,
Mais qui lorgnant artistement, quand il pénètre
Chez le marchand, une pochade d'inconnu,
Un morceau savoureux, sensible, ou bien venu,
Soupire ce regret nonchalant et cocasse :
« Ah ! si j'étais pauvre !... » et passe.

Certains flirteurs qui font des grâces prolongées
Comme s'ils hésitaient à la porte d'entrée,
Ne sont point des experts dans les choses du cœur,
Mais des faibles qui se défient de leur valeur
Et retardent sans fin l'instant de la prouver.
Ils pérorent, mettent plan sur table, organisent
La victoire et, le jour du feu, font leur valise
Et filent à l'étranger.

On adopte un amour souvent comme un remède,
Pour ses propriétés cachées, pour porter aide
Aux faiblesses d'une âme malade. Et la femme
Ignore qu'on l'a prise, au fond; pour guérir l'âme,
Comme on prend les pilules « pour personnes pâles »,
Rien qu'en raison de ses vertus médicinales.

J'entends : « C'est une femme du dernier dessous,
Et qui va fort ! Et répugnante, pensez-vous,
Mon cher, à vous lever le cœur !
Preuve : elle me poursuit dans tous les coins. »
Comme l'homme s'estime à sa juste valeur !
Oh ! juste ! Ni plus, ni moins.

CATÉGORISME

Je sais un homme assez catégorique,
Qui rapporte tout à l'amour,
Événements, littérature, politique...
Que survienne un cataclysme, cet homme accourt
Et, l'index dirigé vers le ciel, me confie :
C'est le mystère de l'alcôve !
Quand il arrive quelque chose, dans la vie,
D'absurde ou de fatal, « c'est la faute à Rousseau »
Clame toujours quelqu'un. Est-ce beaucoup plus sot
De prétendre, au hasard : « c'est la faute à l'alcôve »?
Nous ne saurons jamais les raisons du mystère,
Ni très exactement pourquoi tourne la terre.
Affirmons. C'est peut-être exact. *E pur si muove* !

Que les méchants sont parfois séduisants,
Instructifs et bourrés d'imagination !
Il faut combattre ce penchant.
L'homme pervers a plus d'attraits que l'homme bon.
Résistons quand il nous fascine,
Sous peine d'éprouver ce qu'on éprouve après
Le cigare : un goût amer au fond du palais,
Et le malaise « vague, un peu » des nicotines...

Le plus fortuné, c'est celui — celui ou celle —
Qui sait coiffer, tour à tour, dans la vie,
Bonnet de coton, bonnet de dentelle,
Le bon sens et la fantaisie.

CRITERIUM D'INTELLIGENCE
(OPINION DE LECTEUR)

Entre tous les êtres qui vivent,
Aussi bien le lion, le veau que le baudet,
Pour décider de leur valeur comparative
En rendement d'inintelligence, il siérait
De désigner le maximum en disant : « Bête
Comme un poète. »

A commercer (pour peu qu'on soit roseau qui pense)
Avec un être beau, pauvre matière grise,
On ne lui passe pas de son intelligence,
Mais on lui prend de sa bêtise.

On soupçonnait certain vieillard
De se faire donner du bâton par Suzanne,
Selon les règles de l'art
Et par dilection secrète autant qu'insane.
Il plaida qu'attentif aux fureurs de Xanthippe
Il protestait contre le mot de vicieux.
« C'est chez moi question absolue de principe.
Sachez-le; je suis un gynocrate, messieurs ! »

Molière a très bien indiqué
Cette extrême modicité
Du choix, toujours un peu vulgaire,
Chez le séducteur attitré.
Mais le type depuis Molière
S'est tellement dénaturé !...
N'importe ! Molière a raison.
Dans la vie, ce miroir des belles
Manque un peu de sélection.
S'il ramasse tout, pêle-mêle,
Sans répugner à Margoton,
C'est qu'au fond ses goûts sont communs
Comme son âme est un peu vile...
Ce héros n'est pas difficile —
Dieu non ! — sur le choix des parfums,
Et depuis les petits marquis
Rien n'a changé ; j'en crois Molière.
S'il l'a dit, c'est un fait acquis :
Don Juan a des goûts ancillaires.

Une gazette ouvre une enquête
Sur le point de savoir comment
D'un homme on fait un Don Juan,
Bref, quelle est l'infaillible recette
Pour conquérir les dames.
Tous les maîtres du questionnaire
Se sont appliqués. On se pâme.
Il pleut des vérités premières.
Noir sur blanc. Gloses sur gloses.
Ont répondu dans un braîment plein d'ironie
Nos meilleurs roussins d'Arcadie.
Moi, j'ai piqué parmi ces doctes proses
Un petit billet que je classe,
Sans hésiter, bon premier.
La réponse est humble et sagace :
Elle émane d'un cuisinier.
« La manière la plus adroite,
Dit-il, d'obtenir les bontés
De la dame que l'on convoite
C'est celle-ci : la traiter,
Non comme une femme phénoménale,
Mais supérieure simplement
D'un rang — je ne dis pas de deux — je dis d'un rang
A sa condition sociale.
Avoir envers la deuxième femme de chambre
Les égards que l'on doit avoir pour la première,
Ainsi de suite. C'est le grand secret de plaire.
Savoir dresser sur plat la dinde qu'on démembre,

Tout est bien là. Ayez des faveurs pour la cuisse !
Réparez son destin injuste. Qu'elle puisse
Se croire une aile. Ça suffit. »

Et, ma foi, la remarque est honnête et profonde.
Est-ce à l'office qu'il s'était formé l'esprit,
Ou dans le grand monde?
Je n'ai pas retenu le nom du personnage,
Mais en tout cas ce maître-queux était un sage,
Un philosophe devant qui
Toute dialectique s'incline.
J'atteste ici ma pleine confiance en lui :
J'aurais mangé de sa cuisine.

JE... TU...

C'est un amour de narghilé.
C'est une pipe à deux tuyaux.
Acceptes-en le symbole apaisé...
Qu'il soit un remède à nos maux,
Une fin à toutes querelles,
Ce narghilé et son glouglou de tourterelle !
Les deux tiges de soie partent du globe unique.
Pour faire qu'un bonheur soit soudain suspendu
A ce baiser qui communique,
Il suffit d'un geste, pas plus :
Que la main se tende et saisisse
Les deux tiges par leur calice,
Et jusqu'à la bouche soulève
Leurs molles flexibilités. —
C'est là tout le secret des bonheurs partagés :
Puiser la volupté à deux, au même rêve.

La femme désirée dont ton corps est l'ébauche,
A travers toi je la façonne et je l'achève,
Et je prends son baiser quand ta lèvre s'approche.
C'est la réalité qui nous fait croire au rêve.

Avec toi j'ai rouvert le livre de la vie.
J'avais cru le fermer pour toujours. Rouvrons-le.
C'est un livre de chansons. Chaque mélodie
Se nuance comme on le veut.
« Expression à volonté. »

Celui qui les écrivit n'a pas dit comment
Il fallait les chanter.
Moi, je les chante triste et lent.
Je les chante lent et tristement tendre,
Un peu au hasard et sans grande étude,
Comme celle que j'aimais me les fit apprendre,
Et comme j'en ai l'habitude.
Mais à peine eus-je pris le livre de tes doigts,
Dès la première note et sitôt que ma voix
Lentement, tristement, commença,
Tu m'interrompis, étonnée,
Et tu me dis : « Ce n'est pas ça !
Ce n'est pas ça. Et la chanson est bien plus gaie !
Le rythme est autre... » Ah ! que veux-tu,
Vers vingt ans, on préfère toujours les yeux tristes.
On croit ce qu'ils vous disent, et je les ai crus !
On pense : « Il faut l'écouter, c'est une harmoniste... »
Songe que, pendant tant d'années, elle m'a dit :
« Il faut pleurer à ce passage.
Ça se phrase comme ceci.
Mets de la douleur davantage.
Elle se chante ainsi, la petite chanson !

Pleure, mon chéri, de toute ton âme.
C'est tragique, crois-moi. Crois-moi bien. Je suis femme,
J'ai la tradition. »

Et voici qu'aujourd'hui tu me dis, ma charmante :
« Mais non, c'est léger, léger, je t'assure...
Écoute la chanson voler. Comme elle est pure !
Comme elle est simple et bien rythmée ! C'est un andante.
Elle se chante ainsi, la petite romance.
Toute action est simple et claire. — Recommence ! »

A mi-chemin de sa vie les yeux gais
Vous inspirent plus confiance.
On croit en eux plus volontiers !
Je repris donc le livre de la vie
Et je me suis remis à chanter les chansons...
Tu tenais le livre. Ensemble nous le lisions.
Ma voix tremblait tellement, que je l'ai sentie
Comme celle d'un débutant déconcerté.
Pour n'en pas perdre l'habitude, dans mes yeux
Une larme passait encore... J'ai chanté !...

Puis j'ai tourné la tête et je t'ai dit : « C'est mieux. »

Ne cherche pas ton image en mes yeux.
Si tu la rencontrais, tu t'écrirais : « C'est moi?
Je ne me trouve pas flattée ! Je m'aime mieux, »
Et, je te connais, tu me battrais froid.
Et sans doute aurais-tu raison, ma chère chose !
Mais songe que tes qualités vraies sont mes craintes :
Sensualisme, insouciance à haute dose,
Hypocrisie et politesse, tes joies feintes,
La formidable cruauté de tes vingt ans !...
Alors toutes ces vertus parasites,
Tous ces rejets de ta jeunesse, moi, j'hésite
A les déclarer des traits ressemblants.
J'ai mesuré, vois-tu, ton image à mon rêve.
Il ne faut pas me la troubler;
Et quand vers ton sourire ailé
Mes deux yeux inquiets se lèvent,
Promets-moi de ne plus te rechercher en eux,
Petite !... Il ne faut jamais lire au fond des yeux !
Ils parlent au futur, au conditionnel,
Ils rejettent tout le passé de l'être aimé.
La vérité n'est plus qu'un reflet de pastel
Dans ces miroirs craintifs, peureux et renfermés,
Qui, demandant beaucoup, au fond ne gardent guère
Que des banalités quelconques et vulgaires.
Va ! mon enfant, n'y cherche pas la récompense
De tout ton trésor prodigué.
Ils ne rendent jamais ce qu'on leur a donné,
Les yeux, — ces mendiants ingrats de l'Espérance !

— Ah ça ! Pourquoi diable, t'être donnée
A tant de gens, au fond, si peu dignes de toi?
— Hélas ! mon pauvre ami, si je savais pourquoi,
En serais-je plus avancée?
On ne se donne point toujours
(Ne l'oublions pas) par amour.
Ah ! ce serait trop simple ! On se donne, d'abord,
Sans bien savoir si c'est par curiosité,
Par faiblesse, cupidité... ou moins encor !
Dans mon cas, je crois, tout bien compté,
Que ce fut par... voyons... voyons... par une espèce
D'empressement à m'acquitter
D'une obligation d'amour et de tendresse
Dont la nature a fait mon destin et ma loi...
Et maintenant encor, en n'aimant plus que toi,
Quelquefois le remords me vient
D'un grand devoir que je néglige ou que j'élude...
Oui... le sentiment d'une affreuse ingratitude...
Je ne sais pas si tu me comprends bien? — Très bien.

Crois-tu? Piètre combat ! Te voilà toute fière
De m'avoir fait verser une première larme !
Une seule, pour moi, une... quelle misère !
Je t'avertis : En vain tu peux fourbir tes armes.
Ma résistance au mal est plus vaste et plus sûre.
J'y suis fait. J'ai souffert sans jamais dire : assez !
Et tu pourras, dix ans, m'étreindre et m'enlacer
Sans avoir fait encor le tour de ma blessure.

Ainsi te revoilà, néfaste compagnon,
Toi qui fis tous mes maux, engendreur de supplices !
Je sais ton origine et ta filiation.
Tu nais de nos baisers, dans la joie ; tu t'immisces
Lentement dans le goût de vivre et d'être heureux.
Je te lis dans son cœur, je te vois dans ses yeux.
Une lueur particulière est ton indice,
O présage de l'incendie dévastateur !
Hélas ! faut-il encor que je te reconnaisse,
Flamme sombre, dans les yeux neufs de ma maîtresse,
Orgueil ! Orgueil, fils du bonheur !

NÉCESSITÉ DE L'INFORTUNE

Le bonheur est toujours une infidélité.
Il entraîne insensiblement vers d'autres charmes;
Il exalte, il incite l'homme à convoiter,
Et je ne suis vraiment à toi que dans les larmes !

« Oh ! que regardes-tu par-dessus mon épaule?
Où donc s'en vont tes yeux alors que je t'enlace?
Vers quelle longitude effarante et quel pôle
Laisses-tu voyager ton regard trop fugace?
Je ne sais rien de toi. Es-tu loin? Es-tu près? »
Alors, sans retourner le visage, l'aimée
Répondit : « But pareil et commune pensée !
Je regarde, là-bas, le pays *où tu es.* »

FICTION ET RÉALITÉ

Je te conte un roman que ma plume imagine,
Une douleur fictive et que, distraitement,
Je distille du bout du cigare, en bâillant.
Et soudain, interprète excessive et divine,
Je vois naître de toi un déluge de larmes.
Même, un soupçon de sang coule-t-il pas avec,
Que le bleu de tes yeux incline au bleu de Parme?...
Mais je me tords soudain d'une douleur réelle.
L'abominable étreinte est là qui me martelle.
Et je te crie : « Je souffre ! » Et tes yeux restent secs.

Il vole, il vole, ton baiser !
Il est si furtif, si léger,
Qu'à peine je sens qu'il se pose.
Ta morsure, c'est autre chose !
Dès que la douleur est entrée,
Elle nous paraît éternelle.
Oh ! le bonheur, qui n'est qu'une aile,
S'enfuit dans la plaine azurée !
La souffrance seule prolonge
Le souvenir d'avoir été.
La libellule est un mensonge,
La guêpe une réalité.

« Comme je t'aimerais sans ta mélancolie ! »
As-tu dit. Tu me fais songer, soudain, chérie,
A ce bon roi Louis-Philippe (excuse-moi)
Lequel, féru de posséder un Delacroix,
Envoya chez le peintre une vague ordonnance
« Pour le prier de lui brosser, de préférence,
Un Delacroix qui n'eût pas l'air d'un Delacroix. »

LE SEXE FAIBLE

Je célébrais le soir. J'étais sans méfiance.
Un moustique a piqué ma joue. Noir crépuscule !
Savais-tu, — sur ce point j'admets ton ignorance, —
Que la femelle, chez ces êtres minuscules,
A seule le pouvoir de piquer? Le venin,
Tu vois, décidément est d'ordre féminin.
Les petits en cela ressemblent aux plus grands.
L'amazone est armée pour boire notre sang.
C'est une loi. Ainsi la douleur éternelle
Toujours, toujours, toujours, viendra de vous, femelles !
Maintenant que tu sais ce grand secret, avoue
Que tu t'apitoies moins sur le sort de ma joue,
Et qu'en dépit de la piqûre, ces moustiques
Te deviennent un tantinet plus sympathiques !

Sèche tes pleurs, pauvre novice au cœur trop tendre !
Le secret de la vie est facile à comprendre,
Et je comprends ta peine, enfant, ta peine extrême :
Aimer n'est rien, à moins que l'amour ne vous aime.

Quand mes yeux ont besoin de charme,
Je pense à toi.
Quand mon cœur a besoin de larmes,
Je pense à moi.

Et dire cependant que ce sont ces yeux tendres
Qui s'en iront de moi et qui me trahiront !
Chut ! ne proteste pas. Essaye de comprendre
La bonté de mon cœur, tant que mon cœur est bon.

Contemplons-nous. Tu trahiras, c'est l'évidence.
Tes yeux ont ce pressentiment dans leur azur.
Et dans les miens, — horreur ! — tu scrutes à l'avance
La chaîne interminable des pardons futurs !

Tu sais jusqu'où tu peux aller, sombre voyage !
Je sais jusqu'où je dois descendre, amer retour !
C'est bien moi qui des deux souffrirai davantage,
Car je suis le pardon. Toi, tu n'es que l'amour.

Les yeux, que c'est petit et que c'est peu profond !...
Cependant un destin effroyable s'y lit...
Et je me prends, d'avance, à passer sur ton front
La main rêveuse de l'oubli.

Moi, je ne mens jamais. Je ne t'ai pas menti.
Mentir, c'est inventer. C'est très vilain. C'est lâche.
        Moi, tout simplement, je te cache
Les vérités désagréables, mon chéri...

HOMÉOPATHIE AMOUREUSE

Maintenant que tu m'as déchiré, guéris-moi !
— Comment ? Par quel moyen ? — Oh ! tu n'as pas le choix
Par le même moyen qui fit le mal. Essaye !
Donne tes lèvres. Le remède est dans la plaie.

L'âge arrive toujours où l'on devient bourgeois.
Quel crime, Roméo ! Quelle horreur, Juliette !
Et souvent il suffit d'à peine quelques mois
Pour que ce soit chose faite.
Que Jésus eut raison de mourir à trente ans,
Avant l'âge du ventre ! O le galbe ! O la ligne !
Six mois, ma chère, hélas ! Déjà mon cœur s'indigne
Des injures du temps.
Notre jeune tendresse a six mois ! Qu'elle est vieille !
Et je sens le moment prochain
Où nous lui mettrons, le matin,
Du coton dans les oreilles.

BONNES RÉSOLUTIONS

Je ne rechercherai ni le But ni la Cause;
Ce sont les pôles inconnus.
Observons. Il suffit. Le reste est peu de chose.
Ton immortalité m'indiffère, vois-tu.
L'erreur de la philosophie
Est de vouloir expliquer.
Un système du monde ? Effroyable folie !
Plus sage, de nos jours, la vieille humanité
Renonce à de telles chimères...
Une pensée vérifiable, nette et claire !
Mieux vaut comprendre qu'expliquer.
Le gai savoir, c'est bien en cela qu'il consiste.
C'est pourquoi je veux être gai,
Même quand nous serons tristes.

Je m'étais tant promis d'être heureux et de vivre !
A quinze ans, on se croit l'univers en partage.
Que j'étais amoureux de nature à cet âge !
Et cela s'est réduit à quoi?... à quelques livres,
A quelques yeux. — Maintenant que voici les rides,
Je me demande si j'ai vécu. — Presque pas.
Et que me reste-t-il d'avoir rêvé? Hélas,
    Les bonheurs abstraits sont arides !

DEVANT UN SITE

Le beau paysage,
Semblable à mon cœur,
Tantôt en voyage
Ou tantôt dormeur !
Qu'il est bien moi-même,
Ce beau paysage !
Et j'en ai l'emblème
Et la double image.
Lorsque ma main trace
Ce dessin agreste :
Un fleuve qui passe,
Un oiseau qui reste.

Sur mes rapports personnels avec l'ananké,
Je pense exactement comme tous les humains :
Je ne crois pas que je mourrai.
Je ne le crois pas, je le crains.

LA VÉRITÉ-PROTÉE

Je dis exactement, paraît-il, le contraire
De ce que je disais hier. Mille pardons !
Ce que je viens de dire est ce que je préfère,
Mais c'est hier que j'avais raison.

Quand tes yeux me parlaient, je répondais : « Je crois ! »
Maintenant je n'ai plus ces élans intrépides !
Tes yeux sont aussi beaux; mais je n'ai plus la foi.
Quand on a cru en lui, le ciel est bien plus vide !

Je suis captif de toi. Et ma captivité
Rend ce son qu'on entend quelquefois en été,
Oppressant, douloureux, mais fin et musical,
Le bruit d'un papillon qui meurt dans du cristal.

La grammaire nous l'a nettement indiqué.
Passés trop définis ou passés infinis.
« Nous nous aimâmes », c'est encore presque gai.
« Nous nous sommes aimés », c'est lugubre. Choisis.

ORDRE DE REJOINDRE

Une lettre trouvée. — Il suffit. — Trahison !
Je suis comme un soldat qui vient de recevoir
Sa feuille de départ. Il murmure : « C'est bon.
On y va ! » mais l'azur tout à coup se fait noir,
Sa main tremble. Je ne serai plus là, ce soir !
Le destin me convoque ailleurs, où l'on se bat.
Cette lettre, ce qu'elle ordonne, c'est cela :
Partir ! Je viens d'entendre un tocsin sur ma tête...
J'étais heureux pourtant, mais l'âme est toujours prête,
Et je suis prêt; c'est bien. J'ai l'ordre dans la main,
Je rejoindrai. Pourquoi tarder jusqu'à demain?
J'essuie mes yeux. Et toi, je t'attends de pied ferme !
« Veillez, vous ne savez ni l'heure ni le terme »,
A dit le maître. Eh bien ! c'est notre heure qui sonne...
Oh ! oui, tu vas crier, tu supplieras : « Pardonne ! »
Tu diras : « Ta maîtresse est folle... aie pitié d'elle...
Ne t'en va pas. Déchire, oublie ! Qui donc t'appelle
Là-bas ? Ton geste est trop brusque, ta voix trop rude.
Qui t'enjoint de partir sur la route incertaine? »
Et je répondrai : « Mes deux capitaines ;
Mon orgueil et ma solitude. »

Je veux t'avoir écrit une lettre de trop.
(Oh ! les adieux, oh ! tout l'adieu ! quel affreux mot !)
Hier, nous avons, vois-tu, mal fini le poème,
Sur du définitif, sur des choses suprêmes...
Vouloir conclure, puis partir droit devant soi,
Quelle folie ! Ayons l'adieu plus maladroit,
Plus ressemblant à nous, plus gauche, moins final.
Ressens donc sur ta bouche, et qu'il lui fasse mal,
Ce long baiser perdu, triste retardataire !
Après la pluie, une dernière goutte encor
Tombe, et nous fait lever le front vers la lumière !...
Que notre amour défunt soit semblable à ces morts,
Ces morts récents, dont nous ne portons pas le deuil,
Ces chers morts qui, devant qu'on les cloue au cercueil,
Pauvres errants, encor prêts à changer d'asile,
Reçoivent des baisers tristement inutiles !

H. B.

CHANSON TRISTE
(vieux style)

L'île du passé
Flotte sur le grand lac sombre.
Trois cyprès noirs, trois longs doigts d'ombre
Y sont dressés !

Mon enfant, prends la barque ronde.
Nous allons voguer sur l'onde profonde.
Nous aborderons dans l'île fatidique
Au son d'une triste et vague musique...
Unis comme Andromède et Persée
Dans leur beau rêve et leur baiser,
Viens-t'en faire la traversée !
Sur les sombres bords je veux te déposer
Près de la dernière asphodèle,
Comme un ramier tête sous l'aile...
Là, je t'abandonnerai, dormant jusqu'au jour...
Après quoi, le cœur rassuré,
Je baiserai ton front, ô mon cher amour,
Et je partirai !

DANS L'ART

Pourquoi préférons-nous dans l'art à toutes choses
Le grand visage courroucé des passions?
Ce n'est pas que lui seul soit noble ou grandiose;
Mais c'est que, seul, fût-il jailli des vils bas-fonds,
De la tourbe, du vice ou de l'insanité,
Il fait tache sur tout le gris de nos mensonges.
Dans ce siècle où l'on voit les hommes graviter,
    Comme l'âne au bout de sa longe,
Tout autour du tracé rituel, sans dégoût,
Les passions, ce sont nos restes de nature,
Nos lettres de noblesse à nous, qui transfigurent
L'assassin en héros primitif. On absout
Ce qui descend des rois premiers de notre terre,
Et nous devons chérir les crimes, leur coup d'aile,
Si nous reconnaissons en eux nos premiers pères
Et les derniers lambeaux de pourpre originelle.

J'ai tendrement aimé Manon.
C'est un livre sans parallèle.
Rose et malicieux démon,
Ah ! que tu m'es chère et cruelle !
J'ai pouffé de Graziella,
De son rocher et de son golfe,
Et Virginie aux bandeaux plats
M'a délabré. Mais j'aime Adolphe,
Et la victime et le bourreau.
La Bovary m'est nostalgique,
Et j'ai bâillé chez Salammbô.
Que pensez-vous de Dominique?
Comment ! vous ne connaissez pas?
C'est curieux combien de femmes
Lisent peu ou ne lisent pas !
La Merteuil, la marquise infâme,
A-t-elle conquis vos suffrages?
Oh ! ce petit ton péremptoire
Pour me répondre qu'à votre âge
On ne lit pas de ces histoires !
Je vous en prie, n'agitez pas
Cette ombrelle désabusée.
Tous les livres sont du fatras
S'ils ne vous ont pas amusée.
Je vous adore quand vous dites
« J'ai tout à fait horreur de ça ! »
Quoi? Vous n'aimez pas Le Sopha?
Me choquer? Grand dieu ! ma petite !

Ne faites donc pas cette moue
Qui vous pince les commissures
Et qui fait plisser votre joue !
Si vous saviez ! Littérature !...
Vous me haïssez tout à coup,
Moi qui supporte sans souffrance
Vos auteurs et vos préférences,
A cause que vous êtes blonde
Et que le soleil vous va bien...
Non, je ne me sens pas atteint,
Ah ! mais là, pas le moins du monde !
Ohnet est un grand écrivain.

Et nous serions d'accord indissolublement
Sur toutes les choses de la littérature,
Si, pour me plaire, amie très chère, un seul instant,
Et quel que soit le coup de pied et sa cambrure,
Vous cessiez... oh ! cela par grâce !... vous cessiez
De poursuivre, un sourire cruel à la bouche,
La petite rainette d'or qui s'effarouche
E qui saute parmi les touffes des fraisiers !

La musique nous rend nos amours.
Mais elle a beau verser son torrent d'harmonie,
Elle nous les rapporte, un peu, comme un flot lourd
Dépose la charogne embaumée d'Ophélie.

Balzac était gros. Stendhal était laid.
Cette vulgarité m'enchante,
Cette corpulence me plaît.
Le gros Beuve parmi les roses de Sorrente?
Mais oui ! Depuis Flaubert, il n'est pas contesté
Qu'un chef des odeurs suaves porte flanelle,
Et s'en va, mol et gras comme la volupté...
C'est une savoureuse antithèse que celle
D'un corps mal fait et d'un bel esprit.
L'épaisseur, la vulgarité du sybarite,
Devisant de l'amour, de ses lois, de ses rites,
Rend tellement plus délicat ce qu'il en dit !

LA FONTAINE

Le grand siècle manquait trop de mélancolie,
Décidément ! Et ce qui fait si grand Shakspeare,
C'est sa tristesse. Alceste aime bien trop sa mie
Pour s'exhausser aux grands sommets des nostalgies.
Racine a des langueurs bourgeoises, des délires
De tout repos. Pourtant, une chose certaine,
C'est qu'il appartenait à ce bon La Fontaine
De nous donner, entre deux petites répliques
De bêtes à perruque et quatre quolibets,
Le vers le plus désespéré qui fut jamais :
« *Jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique* ».

Casuistique et scholastique
Autour d'un hyménée absent,
Théologie psychologique
Du déiste et du pur amant,
Ce que l'intelligence et l'art
Peuvent accumuler de gloses
Autour, tout autour de la chose,
C'est Héloïse et Abélard
Qui l'ont dit pour l'éternité !
Aimons ce couple de bavards,
Mais bavards par nécessité,
Qui, défiant la malechance,
Auront, les premiers, inventé
Cette ressource à l'impuissance
Que nous nommons : *l'amour parlé.*
(Depuis lors, soit dit entre nous,
Nous en abusâmes beaucoup !)
Prince d'amour métaphysique,
Qui sut draper des flots de roses
Sur sa calamité publique,
Ce châtré qui vous prend des poses
De vrai chaste, cet Abélard,
N'est au fond qu'un amant roublard.
Il a fait comme fit Lysandre
Qui, lorsque fut brûlée Athènes,
Obligea les comédiennes
A venir jouer sur les cendres
D'harmonieuses mélopées.

Drapé dans sa triste équipée,
Celui qui fut hier l'amant,
Aujourd'hui, doctoralement,
Donne ce lustre à ses épreuves
De forcer l'amante, sa veuve,
Comme la comédienne attique,
A rossignoler les accords
D'une flûte tendre et mystique,
Sur les cendres des baisers morts.

Ce qui démontre bien qu'elle n'est qu'hypocrite,
C'est que Phèdre ait osé accuser Hippolyte.
Ou bien si c'est cela l'amour, ça, cette reine
Moite encor de l'aveu merveilleux, qui se traîne
En sanglotant sur les degrés de sa cathèdre,
Parjure, lâche, époumonnée, morte d'effroi,
Que, pour ce cri jailli des entrailles de Phèdre,
Un opprobre éternel, ô Femme, soit sur toi !

LA CLÉOPATRE DE SHAKESPEARE

Antoine ne sait pas s'il faut maudire ou non
La destinée d'avoir enfanté Cléopâtre.
Il aime d'une haine atroce, opiniâtre,
L'idole au beau regard et la reine au doux nom;
Mais tantôt il l'appelle soleil ou nectar,
Tantôt rebut, bon pour les chiens et pour les hyènes,
Morceau refroidi dans l'assiette des Césars !
Il n'est pas très fixé sur cette Égyptienne.

Le suis-je beaucoup plus sur vous, mon immortelle,
Chère tête, adorable ennemie, et meurt-on
Sans avoir jamais su si la course était belle
Ou si l'on a jeté des perles aux cochons?
Et quand bien même on le saurait, au bout du compte,
Quel qu'en soit le remords, quelle qu'en soit la honte,
Sommes-nous sûrs encor de ne pas préférer,
        Dans l'objet de notre désir,
        Aux raisons qu'on a de l'aimer
        Celles qu'on a de le haïr?

Ta sensualité bourgeoise, Raphaël,
M'horripile. Une odeur de lait chaud se dégage
De tes vierges aux lourds instincts matériels.
Nulle extase, nulle folie. Des vierges sages.
Leurs seins ronds sont pétris par les potiers d'Anduse.
Elles ont toujours l'air de nourrices à gages
Et vaguement endimanchées. Je leur refuse
Tous les honneurs et les égards qui leur sont dus.
Tes madones ont trop torché l'enfant Jésus.

Joconde, craquelée comme une figue mûre,
A la peau d'ambre roux, frottée de parfums rances,
Que béni soit le temps qui t'a pris la garance
Dont, jadis, s'adornaient les chairs de ta figure !
Car le rose est commun. Et seul le marbre dure.
Mais c'est un marbre après l'incendie, presque noir,
Caressé par la nuit, qui, même au grand soleil,
Refuse la lumière et sait demeurer sombre.
Oh ! lève, Alpe rêveuse et fille du sommeil,
En plein azur, ton beau visage crêpé d'ombre !

RODIN

Le mâle de Rodin, muscles doubles, front bas,
Tremble devant la femme et devant sa finesse,
Cependant que, jaillie du marbre à grands éclats,
Sa nuque droite appelle un baiser de faunesse !

PEINTURE SAINTE

Ils ont peint la douleur, toujours, de Madeleine,
Et toujours ses cheveux, jetés comme un grand flot
Sur les pieds du Sauveur, pour exprimer sa peine.
Quel artiste fera jamais l'autre tableau :
Jésus pleurant sur les cheveux de Madeleine?

C'est pour madame Sand, la bonne châtelaine,
Que ses amants ont travesti les vers de Heine :
« Fasse que Dieu ne te récompense jamais,
Chère âme, de tout le *bien* que tu nous as fait ! »
Leur George !... un vieux parfum d'encre au coin de la bouche...
Tabac... coquinerie d'une aïeule en babouches...
Elle eut pour ses amis un abus de vertus,
Et prodigua — terrible — à ceux qu'elle a connus,
Bien qu'elle fût féconde en tout, surtout en style,
Cette maternité de la femme stérile.

On doit, d'après l'Évangile,
Maudire le figuier stérile.
Mais, d'après l'art, le jugement est différent :
L'amour stérile est le plus beau.
Les langes de l'enfant
Souilleraient le balcon de Roméo.

L'archi-patriarche des jardins,
Le vieux naturaliste au grand chapeau qui bouge,
Devant son mas, croupit, veuf, attique et serein...
Sa pipe sur le blanc des chairs met un point rouge.
Il est tellement las qu'on ne sait pas s'il dort,
Et si muet qu'on ne sait pas s'il pense encor...
Un orphéon surgit, gloire des municipes;
Car voici qu'on apporte à ce spectre des roses,
De beaux rubans d'honneur, plus rouges que sa pipe...
Entend-il? On ne sait. Des discours? Bouche close.
On salue ce silence effrayant du vieillard.
Alors pour terminer par des chants, par de l'art,
Le préfet souriant se penche à son oreille
Et hurle : « On va chanter Magali de Mireille. »
Mais Fabre tout à coup a jeté son chapeau.
Son œil lance du feu. Chacun dit : « Qu'es aco?
Il nous a donc compris? Écoutez ! Il s'éveille
De son rêve éternel. Voyez comme il pâlit ! »
C'est vrai ! Car le vieillard est debout, plein de haine,
Et répète, les doigts crispés : « Pas Magali ! »
Il a l'air de scruter sa mémoire incertaine
Pour y chercher un point d'appui, comme un enfant.
« Non ! non ! Oh ! non. Pas Magali, pas Magali.
— Mais, maître !... — Allez-vous-en ! Pas ça. Allez-vous-en ! »
Il n'avait entendu, dans la fête, qu'un mot,
Un mot haï de sa jeunesse. Il avait cru
Qu'on allait lui chanter Magali de Gounod !
Et sa répulsion et son dégoût têtu

Éveillaient dans ce cœur, touché par la camarde,
La colère des trompettes de Jéricho !...
Il n'avait retenu que cela : du Gounod,
Quand rien, honneurs, discours, tambourins et bombardes,
N'avait pu secouer le sommeil de ses yeux...

Si nous voulons rester, devant la mort prochaine,
Jeunes comme des fleurs et purs comme des dieux,
Ah ! perdons nos amours, mais conservons nos haines !

En art, répudions la pudeur accessoire.
Pas d'art sans les parties mâles de la beauté.
Soyons comme un sculpteur qui se met à sculpter.
Il faut envisager de front les Génitoires.

Quand il presse un corps pur et nu,
Lorsqu'en même temps que la nuit
L'instant de l'amour est venu,
L'artiste, que fait-il? On peut dire de lui
Qu'il continue son œuvre altière, sans déchoir,
Et qu'il fait simplement sa prière du soir.

Aimons le nu, le primitif et le réel !
Respect à la matière et respect à la terre,
Avec l'assentiment du ciel !
Et, comme nos aïeux les Grecs, répudions,
Sculpteurs de pierre ou d'âme, en ce monde débile,
Les mollesses déshonorantes de l'argile.
Oui, la matière élémentale est la leçon.
Sculpte brutalement, comme un vieil artisan,
Dans de la pierre brute un idéal plus grand !
Étaient-ils donc des barbares,
Ceux qui taillaient dans la carrare,
Dans la pierre blanche et divine,
Autrefois, les frontons d'Égine?
Ceux qui n'accouchaient que le roc,
Ignorant la glaise ou la fonte,
Et, furieusement, sculptèrent en plein bloc
Les métopes de Sélinonte?

UN PRINCIPE

Rêver ! Rêver ! La vérité n'est que le thème.
C'est en cela que l'art a toujours consisté :
Inventer du possible, animer des problèmes,
Préférer l'hypothèse à la réalité.

Sois vrai toujours. — Donc, sois banal à chaque page...
Et cela ne va pas sans un certain courage !

LES VRAIS ARTISTES NE SE REPOSENT PAS LE DIMANCHE

Il faut accepter l'univers tel qu'il existe.
C'est mince. J'ai souvent fait la petite bouche.
    Mais Dieu n'est pas un bon artiste :
    Il ne connaît pas les retouches.

LES DEUX VIEILLES FILLES DE L'ART

Quand je vois survenir, à de certaines heures
Ternes, où s'assagit mon âme de vieux fou,
Ces deux sœurs qui jamais ni ne rient ni ne pleurent,
La Tradition et le Bon Goût,
Mon poil se dresse, mes dents grincent,
Et je m'écrie, en regardant ces haridelles
Faire leur entrée grave et processionnelle :
« Ah ! Ah ! voilà mes parents de province ! »

PROJET

J'ai rêvé parfois de peindre un tableau,
Un tableau bizarre où serait dressée,
Svelte et s'enlevant sur un fond d'or chaud,
Une vision de prostituée.
Le corps serait brun, trop brun, presque bistre,
D'un brun douloureux et d'un ton sinistre,
Que soigneusement elle aurait caché
Sous ses vêtements comme le stigmate
De l'Ève maudite et du noir péché.
Mais, tout voile ôté, le mensonge éclate !...
Jupe rejetée et corsage bas,
Une nudité terrible s'avoue !
Les mains seulement, la tête et les bras,
Restent maquillés du ton de ses joues.
C'est la section nette du blanc gras.
Ce qu'elle montrait tout à l'heure encor,
Et qui dépassait le col et les manches,
Apparaît semblable aux tronçons d'un corps
Sous quelque lueur métallique et blanche...
Le reste est si noir qu'il s'éclaire à peine,
Aux feux violents d'un grand candélabre.
Ces poignets trop blancs sur ce corps d'ébène
C'est une antithèse affreuse et macabre,
Une savoureuse excentricité !
La barre du col, mi-blanche et mi-rose,
Semble tout à fait la décapiter.
L'arrêt net du fard éclatant s'oppose
Aux vagues noirceurs du ventre et des seins.

Goya n'eût-il pas fixé au burin
Ce col et ces mains blanc de porcelaine,
Ces magmas de crème et de chair humaine,
Ces morceaux cassés de quelque poupée
Qu'on aurait très vite et mal raccordée?...
Et moi, qu'a toujours attiré le nu,
Je rêve souvent, avec nostalgie,
Du tableau songeur où j'aurais rendu,
Studieusement et sans préjugé,
Sous le jour brutal d'une allégorie,
La femme moderne en sa cruauté.

Que ce soit la cathèdre ou la chaise curule,
Le chêne où l'homme a mis le blason et l'écu,
Tous les arts, d'aussi loin qu'on les récapitule.
Les rinceaux rocailleux du Régence pansu,
Que ce soit le roman, l'antique ou l'espagnol,
Tous les styles fourbis par toutes les écoles,
Le grave, le sévère, ou l'aimable, n'importe,
Trente siècles et leurs splendeurs de toutes sortes,
Même ceux qui plus près de nous sont plus intimes,
Même ceux où la grâce et le charme s'expriment,
Ont omis de penser à la femme d'abord...
Quoi que ce soit, palais, galeries, château fort,
Même le grand fauteuil des siècles à panier,
Le somno rectiligne et froid de Récamier,
Le reps et l'acajou, le capiton bourgeois,
Le style censitaire et Napoléon trois,
Tout semble consacré à la gloire de l'homme ;
Ou le tyran du Louvre ou le tyran de Rome,
Voilà les deux inspirateurs. A bien juger
Ces meubles et ces murs, vieux témoins ouvragés,
On voit bien que la femme est l'esclave qu'on traîne
Parmi le faste de ses rois, — même la Reine!
Ah ! si la femme avait pu créer son décor,
Peut-être fût-il né d'elle un art imprévu,
Très subtil, moins chargé, plus sincère et plus nu.
La nuance a manqué. On a voulu trop d'or.
Le faste est malgré tout un art de parvenu.
Les maîtres, les guerriers et tous les potentats

Ont dicté des maisons et des meubles d'état,
D'où la femme paraît presque toujours absente.
Ce n'est qu'une invitée. Ce n'est que la passante...
Livrée à son instinct de grâce et de paresse,
La France aurait été plus belle. Pourquoi non?
Moi, j'ai toujours trouvé du génie à Manon.
Elle n'a rien réalisé, étant pauvresse,
Mais je songe au palais qu'elle aurait pu bâtir
Avec son goût cruel et tendre du plaisir !

Un sentiment brûlant et fervent de la vie,
Voilà l'ambition, en art, de tout génie.
Aussi, grâce à ce rut païen, dans quel tableau
Un peintre a-t-il jamais peint une femme pure?...
Je n'en ai rencontré que chez Angelico.
La chasteté ne s'exprime pas en peinture,
C'est possible. Pourtant le regard virginal
Et la chair sans frisson et les yeux sans désir,
Serait-ce une nuance impossible à saisir?
Mais le peintre est commis à d'autres idéals !
Les femmes de Rembrandt ont des sens de matrones
Et boivent au pichet sans gêne et sans vergogne.
Elles sentent le lit bassiné et la couette...
Les miss aux belles mains longues d'adolescent
Qu'a caressées Botticelli sont scélérates;
Leur pâleur fatiguée et la tache de sang
Des pommettes, sous des yeux que l'azur dilate,
Soulignent des remords, qu'on prend pour des promesses...
Qui? Les mentales de Vinci, ces chanoinesses
D'une ombre trop mystique et trop lourde d'encens,
Dont la peau macérée, les souris agaçants,
Baignent dans une fausse et froide morbidesse,
Les brutes de Rubens, occupées d'émeraudes,
De perles, de brocarts et d'exhibitions,
Si grasses qu'on voudrait leur claquer les chairs chaudes,
Les laitières de Raphaël aux beaux seins ronds,
Ou les garces du Titien, luxurieuses,
Les folles de Frago, les niaises de Greuze ;

Toutes m'inspireraient des désirs non cachés,
En même temps qu'une méfiance effroyable,
Et je les aimerais surtout pour leurs péchés,
Fût-ce à deux doigts du Christ ou de la sainte table !
Seules, immaculées, ces porteuses de lis
Ou d'amphores, les grandes vierges de Puvis
Passent en effleurant des chemins d'asphodèles,
Ayant vraiment un peu d'azur au bout des ailes.
Peut-être aussi — qui sait? — (horreur ! *Vade retro*!)
Les roses pubertés de monsieur Bouguereau...
Mais c'est toujours de la confiture mystique.
Une décoction des mille fleurs du mal !...
La vierge simplement, le candide animal,
Pur comme la jeunesse et comme elle pudique,
N'a jamais eu son peintre et ne l'aura jamais !
On n'a fait qu'approcher vaguement de ses traits.
Ce qui veut dire que l'artiste a pour modèle
Absolu, pour canon de la forme immortelle,
Un type familier qu'il brusque et qu'il tutoie.
La plastique ne veut décrire que la joie,
Rien que la femme heureuse et consentante à vivre,
Celle qu'on ne voit pas décrite dans les livres.
(Car la tristesse, hélas, est la part des poètes !)
La femme naturelle, organique, complète,
L'Ève païenne aux seins dressés, aux yeux rieurs,
Debout, droite, appuyée à l'homme, son égale,
Parmi les lances d'or des branches estivales
Et la robuste odeur des châtaigniers en fleurs.

LES FINS SUPRÊMES

Ah ! les rêves déçus nous laissent, en nous-mêmes,
L'illusion qu'on aurait pu les conquérir.
Mais les avoir réalisés, — horreur suprême !
N'abriter nul regret, pas même un repentir,
Se récapituler comme un vieux répertoire,
S'avouer le bilan de son insuffisance,
C'est affreux ! N'avoir pas trahi ses espérances,
Avoir eu les amours qu'on convoitait, les gloires
Dont on se croyait digne, horrible, horrible, horrible !
Épargnez-moi d'être celui, lorsque la voix
Interroge : « Où donc est-il l'homme au cœur paisible
Dont les rêves sont accomplis ? » qui répond : « Moi ! »
Et semble proclamer à Dieu qu'il meurt guéri !
Moi ?...
Une vie réalisée, quel pilori !

Il en est des convictions et des principes
Ce qu'il en est des dents. Quand la bouche est complète,
A vingt ans, à cet âge où la faim s'émancipe,
On mange tout avec. On casse les noisettes.
A cinquante ans, les dents commençant à branler,
La racine des convictions se déchausse;
Puis vient l'âge du ratelier articulé.
Par décence, on se paie un écrin de dents fausses,
Et, mis à part ceux qui s'en fient à leurs gencives,
On n'a plus, pour lamper le fond de sa gamelle
Et broyer le pain des vérités éternelles,
Que des molaires strictement décoratives...

Jeune, on rit à la mort. Vieillard, on la redoute.
A vingt ans, les yeux droits devant soi sur la route,
Il semble que la mort dépende de nous-mêmes
Qu'elle soit volonté, geste, action suprême...
Plus tard, c'est l'assignat présenté, l'échéance;
On mesure les pas. On dose à la balance.
Il nous faut le métrage absolu du chemin.
Le bonheur, on connaît son tarif ! On en vient !
Nous savons ce que vaut, au prix coûtant, chaque once,
Chaque paillon ! Dans le tas d'or ses doigts s'enfoncent,
Quand Harpagon passe la main à la camarde...
Ah ! tandis qu'à vingt ans la mort même vous tarde !
Comme on fait bon marché des bonheurs inconnus !
N'avoir rien, c'est si peu semblable à n'avoir plus.
Comme on est généreux de tout ce qu'on ignore !
On gaspille si bien ce qu'on n'a pas encore !
La vie ne compte pas plus qu'une fleur coupée
Qu'on talonne, de peur de la garder fanée !
C'est si vrai, regardez, que, lorsqu'il souffre trop,
L'enfant n'hésite pas : il allume un réchaud...
Dans la décrépitude, hélas, c'est autre chose !
Les doigts veulent serrer quand la main s'ankylose.
La violence des ultimes convoitises
Flambe comme un amas de cendres qu'on attise...
Tous les derniers bonheurs s'entassent, monceau d'or,
Et, Jobs crochus et rabougris, de peur encor
Qu'une parcelle, qu'un atome ne s'égare,
La vieillesse nous fait à tous des mains d'avare.

La vieillesse n'a pas d'heure fixe au cadran,
Et, pour quelques maudits, elle sonne à trente ans.
La vieillesse, c'est un état de solitude
Où la part du passé devient prépondérante...
Point n'est besoin de ride ou de décrépitude.
Elle fleurit souvent comme la rose en mai.
Qu'on ait moins de trente ans ou qu'on en ait cinquante,
La vieillesse... mais c'est de n'être plus aimé !

LA VIEILLESSE DESCRIPTIVE DES FEMMES

Les femmes ont chacune
La vieillesse qu'elles méritent.
Regardez-les, une par une.
Tantôt la bouche est vile, ignoble, décrépite.
Elle est frappée d'ignominie, en souvenir
De ses baisers prostitués;
Tantôt ce sont les yeux qu'un dieu semble punir
De n'avoir pas su voir, et qui sont dévorés,
Ensevelis, sous le débordement des chairs.
D'autres femmes par contre ont de charmants hivers.
Elles s'effritent en beauté, s'amenuisent,
Dans des grâces, comme leur existence, grises,
Correctes jusqu'à l'ennui.
La vieillesse est-elle un châtiment corporel,
Une pénalité qui frappe, qui punit
Le lieu du crime, un jugement déjà du ciel?
Elle punit ce corps parce qu'il fut obscène,
Elle sauve ces yeux parce qu'ils ont aimé,
Elle accorde à ces mains le parfum de la grâce ;
Aux lèvres elle met le pli de l'infamie;
Elle inflige l'horreur, la tare, ou la grimace
A l'organe qui fut impudent ou vorace.
C'est pourquoi souvent, dans un pur visage, éclate
Un détail repoussant ou vil. C'est le stigmate.
Ainsi vont, dans leurs soirs de gloire ou d'apparat,
Les vieillardes ! Souvent un instinct scélérat

Me pousse à regarder défiler ces figures
Où, dans le cadre si menu de leur ovale,
Comme on met un paraphe à la page finale,
Le vice et la beauté griffent leurs signatures.

DEUX POIDS ET DEUX MESURES

La nature n'a pas l'âme reconnaissante.
Elle est ingrate envers les femmes, ses servantes !
Pour nous, l'homme, elle y met un peu plus de façons.
On dirait qu'elle sent que nous la terrassons
Et, qu'ayant peur du poing du maître, elle louvoie
Comme un lion puissant qui redoute sa proie.
Elle nous flatte et nous prodigue un réconfort
Incessant, même jusqu'aux portes de la mort.
C'est certain, elle est du côté de la moustache !...
Mais l'autre sexe, dès qu'elle s'en est servi
Ou n'en a plus besoin, ah ! ce qu'elle le lâche !...
A la femme elle octroie un printemps inouï.
Elle la pare alors de tous les sortilèges,
De tous les excédents possibles de beauté,
(Car, sournoise, elle met des roses à son piège !)
Mais elle lui désigne un terme limité
Et, dès qu'elle a jugé l'instrument hors d'usage,
Elle l'abandonne à son destin... Que lui fait
Cette ruine? Elle a servi ! La femme d'âge
N'a qu'à se débrouiller et serrer son corset :
Ce n'est plus rien. Tant mieux pour celles qui survivent
En grâce ou en beauté ! Tant pis pour le déchet !
Les vieilles vont, bouquet fané à la dérive...
On ne retrouve rien de leur grâce, ou si peu !
Les printemps morts sont toujours là au fond des femmes.
On y songe, on ne voit que cela dans leurs âmes,
Vieux lis fardés avec ce cancer au milieu !

Tout autre est la splendeur albe de certains hommes,
De ces têtes blanchies, auxquelles néanmoins
La nature attendrie prodigue un dernier soin,
Des égards, dont elle est tellement économe
Pour les femmes ! Et dans l'or des soleils couchants,
Souriante, elle a l'air de tendre aux jeunes gens,
A leur élan de vivre, à leur bouche assoiffée,
Les beaux vieillards, ces fruits d'argent de la pensée !

Peu à peu de la vie moderne elle s'efface.
Nos pères ont connu jadis son apogée.
L'isolement prodiguait au cœur une grâce
        Plus constante et plus pénétrée.
Maintenant on la sent importune. On vit trop !
Certe elle nous dispense, en nous tendant les bras,
Un sentiment très pur de soi-même et très haut
        Que l'amour ne satisfait pas.
Pourtant que de faiblesse et de fragilité
        Dans ces mensonges mutuels,
Dont nous faisons le vase où fleurit l'amitié !
Un ami qui méprise est un ami quitté.
L'amour, lui, vous prend comme vous êtes, tel quel.
Sans répugnance il boit le cœur jusqu'à la lie.
L'amitié a besoin de plus d'hypocrisie.
Elle consent des sacrifices sans limites,
Mais ne résiste pas et succombe très vite
        Au mot qui raille, au mot qui cingle.
On la croyait robuste : elle a le souffle court.
Même un coup de couteau ne tuerait pas l'amour !
        L'amitié meurt d'un coup d'épingle.

Jésus parlait. Il décrivait les maux des hommes.
Dans le ciel, le soleil flambait. L'herbe était haute;
Et Jean s'écria : « Infortunés que nous sommes !
Quand la douleur est le châtiment de la faute,
J'approuve. Mais pourquoi, maître, toi qui guéris,
Pourquoi ces reins tordus, ces pauvres yeux flétris ?
Maître, si tu pouvais chasser de ce bas monde
Le mal le plus hideux, le mal le plus cruel,
Lequel choisirais-tu? Il faut que tu répondes. »

Jésus leva les yeux lentement vers le ciel...

A ce moment passa sur la route fleurie
Un homme qui pleurait en tenant dans ses bras
Tout ce qu'il emportait de chez lui, son grabat,
Sa cruche, tout ce qu'un pauvre qui s'expatrie
Peut emporter pour faire un gîte d'une fosse!
Et cet homme — il avait quarante ans environ —
Marchait en répétant tout bas le même nom,
Tendrement, mais avec un désespoir atroce.
On sentait qu'il allait au hasard vers la mer,
Indifférent à tout, mais que, seul, face à Dieu,
Sans fin, il clamerait ce nom dans le désert!

Alors Jésus, ayant songé, baissa les yeux.

Pierre reprit : « Dis-nous, dis-nous, toi qui guéris,
Quel est le mal le plus affreux, à ton avis,

Dont l'homme ait à souffrir, et de quelle misère
Tu rêverais de soulager la terre entière?
Est-ce la lèpre? Parle ! Entre ces multitudes
De fléaux qu'il faudrait guérir, quel est le pire? »
Chacun se tut. Tous les disciples attendirent.

Et Jésus dit, rouvrant les yeux : « La solitude. »

L'œuvre de vie, c'est l'accroissement de l'amour.
Aimer encore plus, c'est progresser toujours.
Il n'y a pas de loi plus haute en ce bas monde.
L'amour anéantit ce que la haine fonde.

LES DEUX ÉCOLES

L'erreur du psychologue est d'être trop sceptique,
Et celle du poète est d'être trop crédule.
Le cœur humain ne vaut ni ce panégyrique
Ni ce mépris... Entre la Lyre et la Férule !

La forêt m'a crié d'une voix formidable :
« Il n'y a pas de loi écrite qui soit vraie.
Rien n'est écrit. Toutes les fois que l'homme essaie
De la dicter ou de la graver sur des tables
Ou d'argile ou d'airain ou de chêne ou de marbre,
Il avorte ! La loi, nul roi ne la décrète !
Elle se lit dans le silence des planètes
Et dans le mouvement inspiré de mes arbres. »

Les garants du contrat social actuel
Nous abusent sur la valeur de ses organes.
La Justice peut très bien faire un criminel,
Le Droit, une canaille, et la Raison, un âne.

Dans la misère, crée. Dans la prison, médite.
Prépare tes outils quand la souffrance accourt.
Même n'en pouvant plus, ne te crois jamais quitte,
Et de ton désespoir fais un acte d'amour.

Meurs sur un mot, sur un baiser, sur une idée.
Fût-ce un cri de révolte ou d'aveu, fais en sorte
Que ta mort en soit étoilée.
Dis ton secret avant d'avoir franchi la porte.
Tous les héros ont confessé leur idéal.
Un crucifix s'ajuste aux lèvres de Pascal.
Othello, ce soldat, finit sur un baiser.
Byron crie : Liberté. Rembrandt gémit : Lumière.
Et, donnant à sa lèvre une force dernière,
Yseult meurt sur un mot, mais quel mot ! Volupté !

Nous ne discernons pas la vie. Tout s'y confond...
Si, le mal, c'était du bien en formation ?

FORME DE LA PITIÉ FUTURE

La guerre est éternelle et nécessaire? Non !
Ceux qui font confiance à ce blasphème impie,
Ce sont les vendeurs de canons !
La pitié, le respect intégral de la vie,
Seront le fondement futur des nations.
Au début de ces grands combats que se livrèrent
Ces deux jumeaux, la chair et l'esprit,
Il y avait un peu d'utopie doctrinaire
Dans les textes de Jésus-Christ.
Ce fut un souffle primitif et dispersé
Qui depuis déserta les hautes cathédrales.
Un juste jour viendra pourtant où la Pitié
Sera chez nous presque une vertu machinale,
Policée, adaptée au siècle, aux bienséances,
Sans qu'un lyrisme vague ou vain ne la complique,
Une espèce de propreté de voie publique...
Je ne crois pas beaucoup me tromper quand j'avance
Que, plus tard, on verra toujours, au premier rang,
Quelle que soit la foule et la route suivie,
La Pitié, habillée comme nous, simplement,
Marchant de front avec sa sœur la Courtoisie.

Ne jette pas, Seigneur, ta malédiction
Sur le siècle insensé dont je subis l'injure !
Baisse des yeux pensifs sur ta progéniture.
Mon siècle est rouge. Eh bien, pardon pour lui, pardon !
Aucun ne fut jamais plus sombrement sublime,
Nul ne fut plus chargé de haines et de crimes.
Jamais pareil maudit, dans aucun temps futur,
Ne souillera la sainteté de ton azur,
Et nul, si méprisable et si flétri qu'il soit,
Ne se présentera plus honteux devant toi.
Il a dilapidé, Seigneur, tout l'héritage !
Carapacé de sang, de boue, ce fratricide
Sur ta terre, gonflée de sève, a fait le vide,
Sur ta terre, au cœur grave et doux, a fait la mort.
Il n'a connu ni le recul ni le remords.
Le découragement le plus imperceptible
Ne l'arrêta jamais de porter sa fureur
Jusqu'aux confins invraisemblables du possible.
Il pue le sang, et l'infamie rouge, Seigneur !
Une exécration vivace, expiatoire,
Sera le châtiment réservé par nos fils,
Quand ils verront, siècle hagard qui t'engloutis,
Ton odeur de charogne empoisonner l'histoire !
Mais ce maudit, cet assassin, ce carnassier,
(Il faut bien cependant que le juste en témoigne !)
Cet égorgeur qui tint cent peuples dans sa poigne
Et s'acharna sur tous les soleils, tour à tour,
J'atteste qu'il avait les mains moites d'amour !

UN COMMANDEMENT DE NOTRE ÉGLISE

Spiritualisons l'instinct par la pitié
Et par toutes les fins de notre intelligence;
Mais que l'instinct, que la morale a renié,
Soit la base de tout et soit la source immense
Où nous abreuverons notre soif d'infini !
La religion, c'est l'infiniment petit
Dans l'infiniment grand. Je conçois le vertige
De Pascal ! Brisons les barreaux. Évadons-nous,
Et n'observons que les morales qu'on oblige
A se mettre devant la Nature, à genoux.

L'intelligence humaine a produit des merveilles.
Pourtant elle est fermée à l'âme universelle.
L'intuition souvent fait mieux et nous révèle
Le rapport permanent de l'atome au soleil,
Le phénomène inexploré, la conscience
Diffuse du mystère et les forces cosmiques
Qui s'échangent au fond de l'univers immense...
Nous avons détourné l'instinct de sa logique,
Faussé l'esprit en voulant trop le définir;
Et sur ton âme interplanétaire, Altaïr,
J'ignore même ce que la nature enseigne
A son adorateur inculte, au vieux berger
Ébloui, ce mangeur de glands et de châtaignes,
Qui ne sait rien, que contempler.

Vous souffrirez bien moins que nous, siècles futurs !
Dénouement merveilleux et dont nous sommes sûrs.
Voilà la prophétie apaisante et sereine.
Vous disciplinerez l'amour après la haine.
Pour nous, ce sont encor de superbes sauvages.
Calmez-les, calmez-les, flattez-leur l'encolure !
Peignez le poil hirsute encor ; que le pansage,
L'écurie, le padock tranquille, la pâture,
Brisent en eux les derniers bonds d'un sang fougueux !
Puissiez-vous, même, un jour, les atteler à deux !
Nous fûmes impuissants au problème... L'Amour
Apprivoisé, mais tout aussi altier, la Haine
Piaffant dans les brancards, voilà le phénomène
Que les maîtres du sort futur verront un jour !
Nous n'en sommes pas là, nous qui souffrons d'amour,
(Souffrir d'amour, quel mot abominable !) nous,
Les primaires, les convulsifs, les pauvres fous,
Habitués à suivre, à travers tous chemins,
La passion, cette aventurière splendide
Qui va, le revolver ou le fer à la main,
Hésitant entre l'homicide et le suicide,
Toujours échevelée, toujours l'écume aux dents !...
Dieu de l'amour, Dieu maléfique, Dieu ardent,
Ah ! tu finiras bien par n'être tout à fait
Qu'un cœur, qu'un vaste cœur paisible et satisfait...
Reste ce dieu vivant, pétri de chair et d'os,
Qui fut nôtre, mais fort, mais sans sueur au front,
Et qu'il vienne ce temps où nos enfants verront
Le crépuscule enfin de la douleur d'Éros !

« La vérité, elle est éternelle, messieurs !
Je vais vous la montrer. C'est une femme nue,
Au visage délicieux.
Vous serez ébloui lorsque vous l'aurez vue.
Qu'on écarte ceux qui ont peur d'être éblouis !
Éternelle! Je vais vous en donner la preuve...
Et maintenant, vérité belle, svelte et neuve,
Sors de ton puits ! »
Tout le monde attendait la vivante merveille.
Mais, lorsqu'elle sortit la tête jusqu'au cou,
Je m'aperçus, en poussant un cri, tout à coup,
Qu'elle était devenue vieille, vieille, mais vieille !
Ce fut bien pis quand, se hissant jusqu'au mollet,
Elle nous découvrit son horreur tout à fait:
Flasque, peau grise, décrépite, même chauve...
Et la garce sortait, comme sort de l'alcôve
Une reine qui sourirait !

Alors pris de honte mortelle
Je m'écriai : « Ce n'est pas elle !
Ce n'est pas elle ! Non ! Celle que vous voyez,
C'est la mère des vérités !...
Que c'est laid, une vérité devenue vieille,
Mais que c'est beau, messieurs, dans sa nouveauté fraîche,
Quand la gorge est dressée, que la bouche est vermeille !
Nous vous l'aurions montrée ; ce qui nous en empêche,
C'est que la mère est bien demeurée dans le puits,
Mais que la fille a décampé !

Elle vient de partir, croit-on, de ce côté...
Hé ! mon dieu, elle était jeune et nue. Elle a fui.
Les vérités aux joues charnues, aux beaux contours,
Ne vivent pas dans l'ombre et dans la solitude,
Elles ont, comme nous, un grand besoin d'amour,
De lumière et d'inquiétude.
Elle est partie de ce côté, je ne sais où...
Toi, la vieille, hop ! rentre en ton trou ! »

Mais lorsque j'eus fini le boniment,
Je m'aperçus que nul ne semblait en colère.
Pas de déception apparente. Au contraire.
Et même j'entendis un affreux garnement
Qui disait : « Je me contenterai de la mère ! »

Les organes de la vie sont tous cachés.
L'âme profonde est à l'abri, loin du toucher,
Comme les sources bienfaisantes.
Suis l'exemple qui vient de loin. Vis sous la tente.
On ne peut voir nettement
Que dans l'état de solitude.
Place-toi hors du mouvement
Pour regarder bruire au loin la multitude.
Le prophète vit au désert;
Le Sphinx rêve au fond d'un antre.
Comme des flèches, vers sa chair
Que tous les rayons se concentrent !
Que vers son âme profonde
Afflue le mystère vivant,
Et qu'il aspire, à travers ciel et dans le vent,
Tout le destin du monde !
Car on n'est clairvoyant que baigné d'ombre,
Et lorsqu'on voit, alors, déferler l'univers
Devant sa chambre sombre.
Comme tout paraît simple et manifeste et clair!
Mais il faut hardiment regarder par exemple !
Ne te retire pas en toi comme en un temple.
Ni d'églises ni de faux-dieux !
La vie dardée au fond des yeux.
Qu'ils réfléchissent les lumières éternelles !
N'attise pas l'encens du rêve intérieur.
Ne sois jamais ton propre Dieu, ni ton Seigneur.
Crains que la solitude allaite à ses mamelles

L'égoïsme et l'insanité.
C'est alors qu'elle prend la raideur du linceul !
Mais si tu sens ton cœur vif et réconforté.
Pour être innombrable, sois seul !
Je sais bien, mon enfant, que c'est un poids très lourd.
Pourtant, sois seul. Assure-toi des portes closes,
Et surtout, hélas ! avant toutes choses,
Si tu veux être grand, sois seul dans ton amour.

Nous ne percevons dans la nature, ici-bas,
Que les relations de nous-mêmes aux choses.
Le cerveau laisse fuir ce qui ne l'émeut pas.
Un œil retient le bleu, l'autre retient le rose.
Tel bruit se perd pour l'un que l'autre a recueilli.
L'esprit n'est qu'un réseau d'obscures résonances,
Un crible, mais un crible infiniment petit
Où quelques résidus de la nature immense
Subsistent seuls. En quoi nous sommes très pareils
Au chien que fait vibrer le moindre vent bougeur,
Mais qui n'a même pas remarqué le soleil !
Il ne voit rien du grand spectacle extérieur
Que ce qui participe à sa petite vie.
Le reste passe sur la trame où tout s'oublie...
C'est pourquoi nous disons quelquefois du prochain :
« Si diffuse que soit la beauté, si fugace,
Pourquoi vers sa splendeur ne tend-il pas la main?
On doit sentir toujours quand c'est le beau qui passe ! »
Son rêve était ailleurs. Il n'a pas vu, c'est vrai.
C'est qu'à d'autres rayons son regard répondait.
Qui sait, peut-être un jour, demain, pas aujourd'hui,
Eût-il été sensible à ce rayon qui fuit !...
Nous regardons la vie tellement à la hâte !
Et comme, d'autre part, la mémoire est ingrate,
Il semble qu'on végète entre deux ignorances :
Celle de nos regards, celle du souvenir !
Deux néants entre quoi l'humanité s'avance;
C'est tout. Pour l'exprimer, deux mots devraient suffire,

Ceux qu'emploient, en baissant la tête, l'écolier,
Deux pauvres mots honteux, pour désigner
Ce double mouvement de flux et de reflux
Que font en nous les choses d'ici-bas :
Je ne sais pas !
Je ne sais plus !

Dépouillée de son cadre et de son atmosphère,
La femme, bien souvent, déçoit nos convoitises...
Être et paraître : au fond, deux termes solidaires,
Deux accords qui se neutralisent.
Rien de par soi n'existe. Et tout n'est que reflet !
Ce que nous chérissons dans la femme adorée,
C'est l'ailleurs, l'au-delà de nous, une envolée
Qui nous emporte au loin comme un grand coup d'archet :
Luxe. Voyage. Ou bien, les fleurs de solitude.
L'art. Le calme bourgeois. La volupté de vivre.
Risque de l'action. Le sport. Même l'étude...
On ouvre un grand amour comme on ouvre un grand livre
Où quelque immense coin de nature palpite.
D'ailleurs, déception, espoir qui fait faillite,
Voilà trop souvent le bilan de ces chimères !
Mais parfois il advient l'aventure contraire,
Que par la femme un monde entier soit révélé !
Car pour nous, les rêveurs, au cœur lent ou fébrile,
Qui vivons ici-bas comme des exilés,
La femme, c'est toujours un peu notre Virgile...
Aussi, l'ayant choisie pour maître et pour leçon,
A travers la forêt des effets et des causes,
En lui tenant la main, graves, nous avançons
Dans l'essence profonde des choses.

C'est là tout le secret. La tendresse. Rien qu'elle !
Le caprice a ses jours : la chair ne paye pas.
Une rancœur insane et stupide se mêle
Au mensonge fuyant que l'on tient dans ses bras.
Mais le vieux rêve humain, ce rêve rabâché
D'être deux très longtemps, intensément, sans cesse,
Sans rien savoir de plus, sans jamais rien chercher
Qu'une main pour le soir, qu'un cœur pour la tendresse,
C'est encor ce qu'on a découvert de meilleur !
Le couple est noble et grand. J'y crois. Je le vénère.
Rien ne vaut cette chance et ce simple bonheur :
S'être connu très tôt, — cela c'est nécessaire —
A vingt ans, avoir mis en commun toute chose,
Avoir vu tout grandir, tout faner, — mais ensemble,
Mais sans s'être quitté des yeux, comme deux roses
Pelotonnées au bout de la branche qui tremble,
Ayant dans ces bonheurs exigus enfermé
Ce que l'on peut voler au ciel d'éternité...
Cher rêve de s'avoir chacun pour idéal !
Quand on souffre, oh ! la joie de pouvoir se le dire
Et de considérer, à côté de son mal,
La grâce réticente et pâle d'un sourire !...
Il n'est pas de bonheur ni d'accomplissement
Comparable à ce pur, à ce vaste partage
Du silence et du bruit, de l'heure et du moment,
A ce destin d'entrer, quelque jour, deüx à deux,
Dans le déclin et dans la noblesse de l'âge
Sans savoir seulement qu'on est devenu vieux,

De marcher côte à côte, au bruit doux de sa jupe,
D'avoir son vieil amour près de soi qui s'occupe
A dégager la cendre où la flamme est finie,
De l'approcher du cœur avec idolâtrie,
De bien le sentir vivre à l'heure où tout s'éteint,
Et de mourir un soir en lui tenant la main.

Le grand étirement musculaire de mai,
La saoulerie de vivre et le prurit d'aimer,
Ce qu'on nomme printemps, ce craquement d'écorce,
Ce bol de vin, ce coup de sang, ce coup de force,
La joie verte, le feu des yeux, le lourd délire,
Ce bondissement fou de tout ce qui respire
Et qui se tend les bras, les branches, les corolles,
Comme si tout à coup les choses étaient folles
Et soulevées vers la haute herse d'azur,
Rien n'est plus beau ni plus exaltant, oui, bien sûr !
Mais vous arrêtez-vous à cette pensée-là
Que la nature n'a pas d'yeux et ne voit pas?
Cette fête se passe entre aveugles. La danse
Folle, le bal ardent, la pariade immense,
Se déroulent au fond d'un trou noir. Quel supplice !
La rose ignorera la rose et le calice.
Le chêne ignorera le chêne... ainsi de suite !
Se costumer pour rien, pour le néant ! Oh! dites,
Dites, n'êtes-vous pas vraiment épouvanté
Par cette somptueuse et morne éternité?
Être, tâter la vie, aspirer, ne rien voir,
Faire son grand chemin d'ivresse dans le noir !
La nature ne compte en tout que quelques yeux.
L'animal, seul témoin de ce prodigieux
Réchauffement du monde entier à la lumière,
Darde quelques regards vagues, élémentaires;
Le reste ne voit rien et s'avance à tâtons,
En pèlerins d'une ombre increvable, sans fond ;

Et dans cette ombre-là les germes s'entrechoquent
Au hasard, ignorant leurs beautés réciproques !...
Quelle inutilité splendide que ces roses,
Ces couleurs, ces débordements d'apothéoses !
Tant d'efforts de beauté, pour être à peine vus,
Pour ne pas voir, pour être des trésors perdus !...
Cette poussée dans les nuits stellaires de mai,
Cet immense baiser végétal, nous paraît
Également sensible et partout radieux,
Parce que nous l'imaginons avec nos yeux,
Mais ce n'est qu'un tâtonnement dans les ténèbres...
Fête inouïe que le monde en liesse célèbre,
A chaque pariade, avec des chants d'extase,
Et pour qui tout poète enfourche son Pégase,
Alors qu'il ne s'agit, d'étoiles en étoiles,
Que d'un petit frisson morose, sous un voile
Noir, un étirement vers la chaleur !... C'est tout.
Un grand trou sombre et des contacts au fond du trou.
Ah ! l'Amour, comme on a bien fait, pour tout emblème,
De lui mettre un bandeau ! C'est par ici qu'on s'aime !
Venez ! Gloire au printemps vivace, aérien !
Regardez ! C'est cela, l'amour : il ne voit rien !...
Aveugle, il est aveugle immensément ! Regarde,
Cette marche à tâtons, cette marche hagarde,
C'est lui, c'est le Printemps-Amour, le chevalier
Doré, l'animateur des bois et des halliers,
Qui, depuis que le monde est monde, que les nuits
S'accumulent au fond du trou béant, depuis
Les confins les plus vertigineux de l'histoire,
Roule, les bras tendus, dans la lumière noire !

Credo. Je crois à Dieu, mais pas à l'âme humaine.
Nous ne survivons pas. Toute croyance est vaine
Où l'immortalité de l'âme est proclamée.
Pourquoi l'âme? Pourquoi cette peur d'une idée
Aussi claire : la mort? La mort, voulue par Dieu...
Pas d'âme atterrissant un jour au grand seuil bleu,
Et cependant, là-haut, au fond de l'épouvante,
Une puissance, un but, des parties conscientes
Et des solutions à l'inconnu. Le drame
Affreux, c'est de n'y pas atteindre ! En somme, l'âme
Est une invention balsamique, un vieux conte
Transmis de père en fils : l'origine en remonte
Si loin qu'on ne sait plus quel est le responsable !
L'espoir inventa l'âme, et la crainte le diable !
Dieu, justice éternelle, a-t-on dit de tout temps.
Les pères ont transmis sans cesse, à leurs enfants,
Cette affirmation de justice. C'est fou !
La justice de Dieu est autre et voilà tout !
Pas de survie. Pas de justice au sens humain.
Ni paradis, ni châtiment. Simplement rien.
Et cependant Dieu ; c'est-à-dire une pensée...
Mais nichée où? La terre est assez mal placée
Dans l'infini : nous ne voyons de tout qu'un peu.
D'autres bénéficient de la clarté de Dieu,
Sans doute ! Quant à nous, nous sommes nécessaires
A la composition du grand tout ; la terre
Est, par rapport à Dieu, placée comme un atome
L'est, au centre du globe, par rapport à l'homme...

Plus loin, dans le ciel, d'inaccessibles splendeurs,
Des êtres dont l'homme est l'ébauche. On vit, on meurt,
Quelque part, dans la joie de connaître et de voir.
Nous, nous ne pourrons pas quitter le grand trou noir,
Où nous servons d'appui aux mères inconnues,
Pour ces clartés de joie que nous n'aurons pas vues !
Il faut faire pourtant son devoir, accomplir
La tâche, se chercher, se trouver — et mourir !
Car c'est la loi : tout meurt. Tout meurt ! Et notre effort,
Voué, en fin de compte, au néant, à la mort,
Ne peut servir à rien. N'importe ! Il fait partie
De l'immense travail imposé à la vie.
Nous sommes la turbine infime et ahanante
Qui ne sait rien, qui ne verra rien, mais qui chante,
Mais qui peine, mais qui s'acharne, et ça suffit !
Oui, tout de nous sera perdu, même l'esprit,
Tout, sauf la trace de l'effort que nous impose
L'immense volonté de l'infini des choses !
Dieu ne nous aime pas. Il dit : « sois », et nous sommes.
Il est indifférent à ce point vague : l'homme,
Dont le froid doit un jour anéantir l'espèce,
Car il est juste et bien que l'homme disparaisse
Comme un rouage un peu fatigué du grand tout...
Nos pères, les païens, ne furent pas si fous
D'imaginer l'indifférence olympienne,
Et le mépris des dieux pour notre race humaine !
La vérité scientifique est là-dedans,
Bien plus que dans la croix sur laquelle un Dieu pend,
Cloué par son fougueux Amour pour sa victime !...
Ah ! quelle histoire que la nôtre ! Quel abîme
D'inutile grandeur ! J'envie le dernier homme

Qui saluera la mort de la planète, comme
Le capitaine au bord du vaisseau, quand il croule,
Jette un vivat suprême, au-dessus de la houle
Effarante des flots où tout va s'engloutir !
Je voudrais être celui-là, dans l'avenir
Des temps, qui survivra, dernier, tendant les bras
Vers le secret perdu qu'on n'arrachera pas
Aux espaces, puisque tout meurt, être celui
Qui jettera son cri retentissant, un cri
Qui puisse aller troubler, là-haut, dans leur sommeil,
Tous les dieux inconnus, un cri dont le soleil
Frémira, un adieu de la race, un credo
En la noblesse humaine, un hurrah dont là-haut
S'émouvront les profondeurs, un vaste hurrah
D'orgueil, de foi et de respect, qui saluera,
Dans le dernier rayon blémi du dernier jour,
L'impassibilité terrible de l'amour !

DES CAUSES SECONDES AUX CAUSES PREMIÈRES ET VICE VERSA

LUI

Plus d'observation ! Dédaignons. Laissons là
La physique, le germe et le protoplasma !
Le viscère du cœur, l'éternel féminin,
Thèmes pour écoliers naïfs, travaux de nain !
Qu'est-ce que c'est que ça, seigneur dieu, des remarques ?
Ne pétrarquise plus sur Laure, vieux Pétrarque !
Il est temps de sortir enfin de tes notas,
De tes balbutiements primaires, gros bêta !
Livrons-nous aux plaisirs aigus de la synthèse.
Je vais parler. Prenez place ! Avancez vos chaises!
Je veux dresser un gabarit définitif...
Deux secondes. Le temps d'épointer mon canif...
Arrêtons ces préliminaires ridicules !
Plus de prélude en si trop bémol. Des formules !
Un théorème archi-précis, l'Amour-Science...
Attention, messieurs, mesdames ! Je commence...

L'AMIE *(attentive et penchée sur ses cahiers de notes.)*

Mais il est effrayant ! Quel tas !... Comment veut-on
Que je fasse tenir ça sur le mirliton?

MAIS...

(Fabliau pour servir de suite au poème précédent)

J'allais parler, et dire enfin
Les vérités incontestables,
Quand tout à coup il me souvint
D'un mot, qui vaut toute une fable.

Dans quel auteur du dix-huitième
Ai-je lu qu'un philosophe austère
Tenait mille discours, longs comme un long poème,
En perpétrant l'acte de nos pères ?
A la fin, l'ingénue qu'il serrait dans ses bras
Interrompit la harangue
Et s'écria : « Tudieu ! retenez votre langue !
Faites, monsieur. Ne parlez pas. »

C'était sagesse. Voilà pourquoi,
En amour, tout vrai philosophe se tient coi.

Le Kala-tchacra,
Ou le cercle par quoi dans l'Inde on figura
L'infini des éternités bleues,
C'est le serpent qui se mord la queue.
Je te déclare fol — sans plus — si tu prétends
A construire en équation quadratique
Ce grand anneau formé par le corps du serpent !
Nous savons qu'en mathématique
C'est un calcul désespéré.
La chose est jugée pour toujours :
Nul ne peut réduire au carré
Le cercle infini de l'amour.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Poème liminaire 1

LE VISAGE DE L'AMOUR

Le visage de l'amour 5
Lumière du mot 6
L'amour, enfant de poème 7
Frontispice 8
Vous qui entrez ici... 9

L'ENFANCE ÉTERNELLE

Vers la source 13
Épitaphe à l'enfance 15
Premier baiser 17
Initiation 19
Nubilité 20
Les murmures de la forêt 21
Ensemencement du souvenir 22
Les gestes de l'espèce 25
Les envoyés 26
Madame de Warens 27
L'âme intacte 29
De l'éducation primaire 30
L'âge mal à propos appelé ingrat 31
Le don d'enfance 32
Les timides 33
La chemise de linon 35

LA DANSE DU DÉSIR

Le coup de foudre 39
Le maître de l'heure 40
L'instant du dieu 41
La fuite sous les saules 42
« Satiata sed non lassata » 43
Universalité 44
Le diptyque 45
Principe ternaire 46
La déclaration obligatoire, ou l'impôt sur le passé 47
En amour pas de Lapalissade 49
Définition linguistique 50
Le fardeau de l'espèce 51
La loi des contraires 52
Ennui de la perfection 53
Perspective de l'amour 54
Les inséparables 55
Oui ou non 56
Réponse 57
Sur un bouquin de classe 58
Les ennemis de l'amour 59
On n'aime qu'une fois 60
Une recette du bonheur 61
Naissance de l'amour 62
Aller et retour 63
La pose la meilleure 64

LES ÉLÉMENTS DE L'AMOUR

Loi de réfraction 67
Crains l'allégresse de l'amour 68
Sous le ciel de Tristan 69
A l'exemple de son altesse Chat 70
Trop de goût pour daigner 71
L'assouvissement solitaire 72
Ce qu'on ne sait pas toujours 73

Deux différentes manières d'aimer 74
Les damnés dans la nature 75
Genèse de la pudeur 77
Le lis 78
Formule de la pudeur 79
La fausse vertu 80
Une parole de la nature 81
La vertu 82
Et celle-là? 83
Opposition 84
L'artiste devant la pudeur 85
Emploi de la vertu 87
Déplacements et villégiature de la pudeur 88
Peut-être la plus belle 89
Les anarchies 90
Les survivances imprévues 92
Le carquois vidé 93
La natation naturelle 94
La jalousie 95
Ou le fou raisonnable 96
Forse che si forse che no 97
Le jaloux dit supérieur 98
Le supermaudit 99
Génération de l'infidélité 100
Stratégie du soupçon 101
Les mandibules de la sympathie 103
Polygame et monogame 104
Apologue de l'homme confiant 105
L'amour du jeu et du hasard 107
Le grand dilemme 108
De la dignité d'aimer 109
Interprétation 110
Le don de soi 111
Budget sentimental 112
Le mal suprême 113
La superstition de la nécessité amoureuse 114

Le cercle de l'imagination 115
Métempsycose du souvenir 116
Avec cette pierre tu bâtiras mon église 117
Le transmutateur 118
La vie antérieure 119
Sur le fleuve de l'expérience 120
Le divin rastaquouère 121
Chanson de mirliton 122
Les travailleurs de l'amour 123
Un principe agricole 124
Jeux de dupes 125
La loi du flux et du reflux 126
Les baux entre sympathies contractantes 127
La ligne 129
Les noces d'argent de Monsieur et Madame Denis 130
Philémon et Baucis 131
Et ceci est irréfutable 133

ELLES

Méditation sur le plaisir 137
Le Salon des aquarellistes 138
Les Sphinx 139
Équivalence 140
Pensée d'album 142
La dame au miroir 143
High-life tailor 144
Un truisme psychologique 145
Persée et l'affranchie 146
Femme sensible 147
Le discernement chez la femme est rétroactif 148
Table d'harmonie 150
Le Bovarysme incommode 151
Théorème approximatif 152
Ancien régime 153
Le mensonge et l'aveu 154
Les fruits d'argile 156

Les deux femmes 159
La part de Poliche 160
Le troupeau conjugal 161
Le devoir conjugal 162
Crépuscule des simples 163
L'instinct au port d'arme 164
Orgueil des sexes 165
Mais le compte n'y est pas toujours 166
Utilité de la voilette 167
En retard, mademoiselle! 169
C'est le ton qui fait la chanson 170
L'âge des aveux 171
Le regard héréditaire 172
Mais il y a des lacunes 173
Fonctionnement automatique 174
Ses lectures 175
La monnaie de singe de l'idéal 176
De la nécessité des fiches 177
Le divin mensonge 178
Les terres inconnues 179
La cause sacrée 181

ILS

L'évolution matrimoniale 185
La sérénade de Braga 186
Principe mâle 187
L'impossible métempsycose 188
La perte du mystère 189
Le riche malicieux 190
C'est un garçon très distingué 191
Pour les voyageurs de première classe 192
Mobilisation 193
Les demoiselles thérapeutiques 194
Connais-toi toi-même 195
Catégorisme 196
Intoxication 197

Qu'il faut changer de chapeau. 198
Criterium d'intelligence 199
Libre échange 200
Tout est définition. 201
Don Juan 202
Le fin du fin. 203

JE... TU...

Le narghilé. 207
La double maîtresse 208
Le professeur de chant 209
Le miroir ingrat. 211
Colloque sentimental 212
Le vautour et Prométhée. 213
L'éternel ennemi 214
Nécessité de l'infortune 215
Synchronisme 216
Fiction et réalité. 217
L'art d'être malheureux. 218
La personnalité et les affinités électives. 219
Le sexe faible 220
L'apprenti. 221
Simple aveu 222
Les adversaires se mesurent 223
Tes distinctions. 224
Homéopathie amoureuse. 225
Amants éternels. 226
Bonnes résolutions. 227
Il y a deux bonheurs. 228
Devant un site 229
Idées noires 230
La vérité-Protée. 231
Prière de l'apostat. 232
L'harmonieuse prison. 233
Comment parler de nous? 234
Ordre de rejoindre 235

Dernière lettre 236
Chanson triste (vieux style) 237

DANS L'ART

La Bible des passions 241
Nos repères sentimentaux 242
L'amour dans la musique 244
Les professeurs d'amour 245
La Fontaine 246
Héloïse et Abélard 247
Phèdre 249
La Cléopâtre de Shakespeare 250
Raphaël 251
Vinci 252
Rodin 253
Peinture sainte 254
Les mères 255
Les amants stériles 256
Notre Jouvence 257
Dans l'art 259
La matière est l'inspiratrice 260
Un principe 261
Les soldats de la vérité 262
Les vrais artistes ne se reposent pas le dimanche 263
Les deux vieilles filles de l'art 264
Projet 265
La femme et le décor 267
La plastique 269

LES FINS SUPRÊMES

La tristesse de Moïse 273
De l'usage des critères 274
Les nourritures terrestres 275
L'ombre de l'aiguille 276
La vieillesse descriptive des femmes 277
Deux poids et deux mesures 279

L'Amitié 281
Amarissima 282
La loi d'Amour 284
Les deux Écoles 285
Lex et lumen 286
Chez les vertébrés supérieurs 287
Sursum corda 288
Le secret de sa vie 289
Mutation : le monde en marche 290
Forme de la pitié future 921
Prière de l'enfant du siècle 292
Un commandement de notre église 293
L'intuition 294
Vers l'espoir 295
Apologue, ou la précaution oratoire inutile 296
La solitude créatrice 298
Le spectacle extérieur 300
Dans le plan biologique 302
Beauté du couple 303
Le bal des aveugles 305
Pas d'âme et pourtant l'amour 307
Des causes secondes aux causes premières et vice versa . . 310
Mais... (fabliau pour servir de suite au poème précédent) . . 311
La Quadrature de l'Amour 312

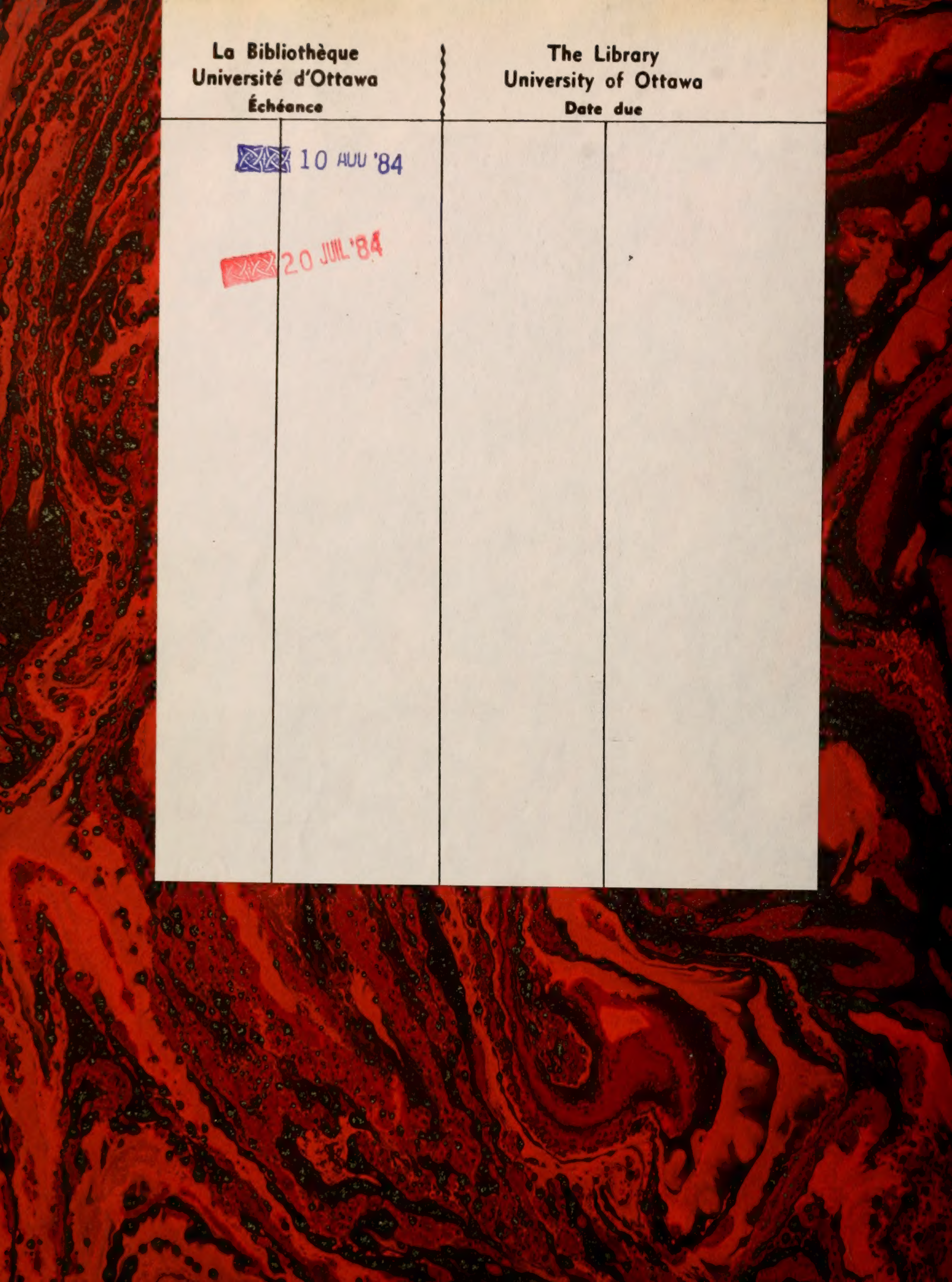
Paris. — Typ. Ph. Renouard. — 55014

HENRY
BATAILLE

LA
QUADRATURE
DE L'AMOUR

Prix :
10 francs

EUGÈNE
FASQUELLE
Éditeur


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
10 AUU '84
20 JUIL '84

